



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

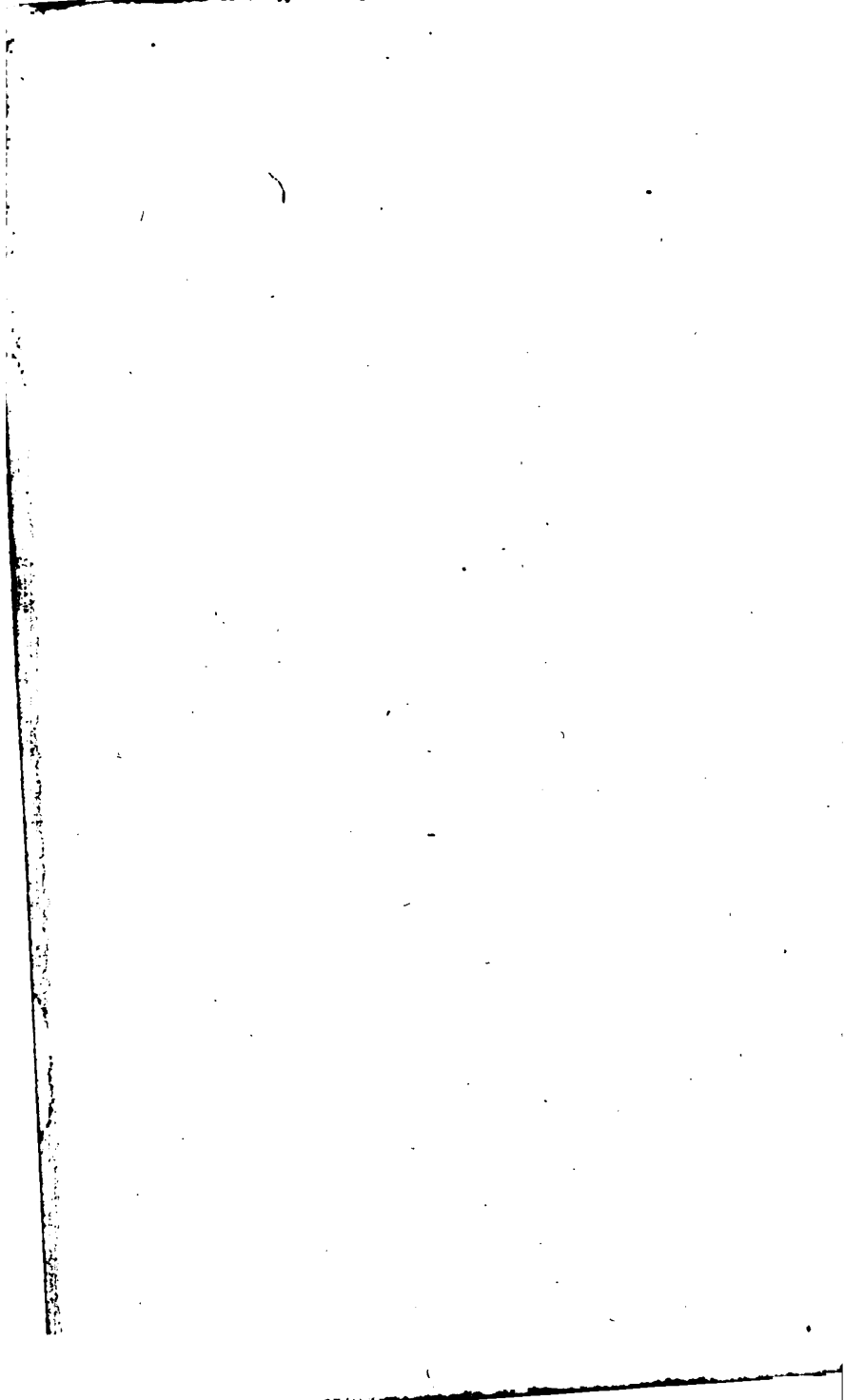


296. b. 21.









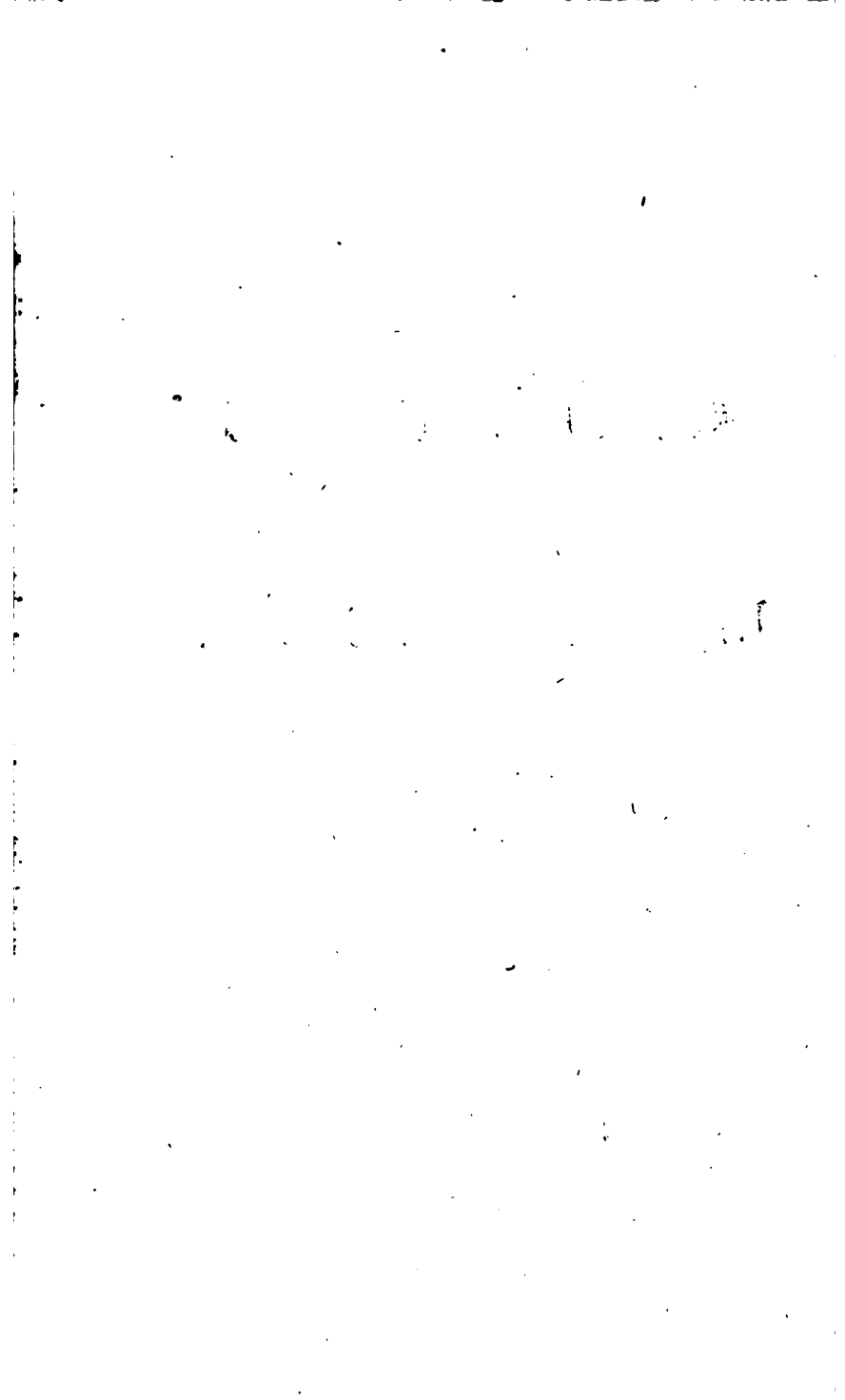
296 6 24

**Œ U V R E S**  
**D E**  
**M. P A L I S S O T.**

---

**T O M E C I N Q U I E M E**

---





# ŒUVRES

D E

## M. PALISSOT,

### NOUVELLE ÉDITION

*Considérablement augmentée , enrichie de  
figures.*

---

TOME CINQUIÈME,  
CONTENANT L'HISTOIRE DES PREMIERS  
SIÈCLES DE ROME.

---



A L I E G E ,  
Chez CLÉMENT PLOMTEUX , Imprimeur  
de Messieurs les Etats.

---

M. D. C C. L X X V I I.



---

---

# A U R O I D E P O L O G N E ,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

S I R É ,

*Posé offrir à VOTRE MAJESTÉ  
l'Histoire de sept Rois dont aucun ne mé-  
rite de vous être comparé. La plupart n'ont  
dû qu'à leur rang le souvenir qui nous  
reste de leur existence ; mais vous, SIRE,  
vous n'aviez pas besoin du Trône pour  
être immortalisé. Votre vertu vous eût rendu  
l'égal des Rois. La Providence ne vous a  
Couronné que pour donner au Monde un  
exemple de justice ; les vœux des Nations  
l'avaient prévenue.*

Tome V.

A

## E P I T R E.

*Si j'avais écrit la Vie des Titus , des Trajan , des Marc-Aurele , j'aurais pu trouver quelque ressemblance entre leurs vertus & celles de VOTRE MAJESTÉ : la comparaison les eût honorés ; leurs flatteurs mêmes n'auraient osé la faire pendant leur vie , si vous aviez été leur Contemporain.*

*Je suis avec le plus profond respect ,*

*S I R E ,*

*DE VOTRE MAJESTÉ ,*

Le très-humble , très-obéissant , &  
très-fidèle serviteur & Sujet ,  
PALISSOT DE MONTENOY.



---

## AVERTISSEMENT.

**I**L parut en 1753 une Edition d'une partie de cette Histoire, qui, toute informe qu'elle était, fut cependant reçue assez favorablement.

On en fit en 1756 une Edition complète à laquelle l'Auteur donna plus de soin. Tous les Ouvrages publics en parlèrent avec des éloges que le succès de cette Edition sembla confirmer. L'Auteur n'a jamais regardé ces éloges que comme de nouveaux motifs de mieux faire : aussi n'a-t-il rien négligé pour rendre cet Ouvrage plus digne de l'attention du Public éclairé. On invite ceux qui pourraient condamner le choix du sujet, à lire le Discours préliminaire.

C'est avec regret que l'on tire un moment de l'oubli deux critiques très-amples de cette Histoire, qui n'ont gueres été connues que dans l'Université. L'Auteur avait dit dans l'avant-propos de cet Ouvrage, qu'il croyait que M. Rollin ne savait pas le Grec ; & cela, parce que cet Historien, qui prend ordinairement la peine de traduire les bons Auteurs Latins, n'emploie jamais que des traductions, même assez médiocres, des Auteurs Grecs, dont il rapporte les témoignages. On ne peut nier que cette Observation ne fût très-capable

## A V E R T I S S E M E N T.

de faire naître le doute que l'Auteur avait exprimé sans aucune passion ; mais *pour l'amour du Grec*, M. Crévier, & je ne sçais quel autre Professeur, ou Ex-Professeur d'un College de Paris, écrivirent deux longues Dissertations, dans lesquelles l'Historien moderne n'était pas ménagé. On n'avait jamais employé un style plus aigre & plus violent, pour défendre un homme aussi doux, aussi modéré, aussi honnête que l'était M. Rollin. Les gens du monde ne lisent gueres ces fortes d'écrits : cependant M. Palissot a supprimé sa Remarque par l'antipathie qu'il a pour les querelles, & par l'amour qu'on lui connaît pour la paix.



---

# DISCOURS

S U R

## L'HISTOIRE

A MADAME LA COMTESSE  
DE L\* M\*\*\*\*.

**T**out le monde lit aujourd'hui, MADAME ; mais il est peu de personnes qui lisent comme vous. Des lectures commencées au hasard & sans choix , précipitées , parcourues , ne produisent jamais que des connaissances imparfaites , qui nuisent à l'esprit au lieu de l'éclairer. Il faut un fil pour se conduire dans le labyrinthe des sciences , & la méthode seule peut le donner. Rien n'est peut-être plus insupportable dans la société , que ces gens à notions confuses , dont le jugement ne porte sur aucun principe , & qui pourtant , à la faveur de quelques idées superficielles , parlent de tout avec une confiance qui étonne.

Ce sont ces demi-connaisseurs en tout genre , qui forment la véritable espèce de pédans ;

espece (il faut l'avouer) qui n'est pas moins commune dans le monde poli, que dans la poussiere de l'Ecole. Cependant si le ridicule en est insoutenable, même dans un homme d'étude, combien ne l'est-il pas davantage dans les personnes que leur Etat dispensait de toutes prétentions, & sur-tout dans celles de votre sexe dont tous les devoirs paraissent remplis, quand elles savent plaire.

On ne veut pas comprendre que l'ignorance n'exclut les graces que lorsqu'elle est travaillée; qu'il vaut infiniment mieux ne rien sçavoir, que de sçavoir mal, & de tous côtés il s'élève des Tribunaux d'esprit que le désœuvrement, quelques flatteurs & quelques protégés soutiennent. Cette contagion menace encore de s'accroître depuis que, par une foule d'Abrégés, on a mis à-peu-près tout le monde à portée de prendre une superficie universelle des sciences. Tel homme qui pouvait être de quelque agrément dans la société, se croit de bonne foi la vocation des Lettres après en avoir pris une légère teinture dans ces Almanachs. Nous en avons vû se précipiter indiscrettement dans des querelles de littérature, & finir par être sifflés des deux partis.

Pour vous, MADAME, vous lisez avec ordre, & vous ajoutez par vos réflexions à ce que



vous avez lû. Vous avez formé, dans un siècle frivole, le projet de perfectionner votre raison, projet qui ne peut réussir que lorsqu'il est conçu par un esprit solide. Vous avez senti de bonne heure qu'étendre ses idées, c'était se préparer des plaisirs; mais la même modestie sous laquelle vous cachez l'ame la plus noble, vous sert encore à dérober à tous les yeux votre goût pour les Arts, & l'appui que vous leur accordez. Ma reconnaissance en dirait davantage, si vous ne l'aviez accoutumée à ménager votre délicatesse.

Je me souviens que j'eus l'honneur de vous lire différens morceaux de cette Histoire que je viens enfin de publier. Elle était encore informe, & telle à-peu-près qu'il en parut quelques parties dans une Edition très-défectueuse que l'on en fit à Paris, il y a quelques années. Malgré l'indulgence avec laquelle tous les papiers publics avaient parlé de ces premiers essais, cette Edition m'avait absolument découragé. J'y voyais, outre mes fautes ( & elles étaient en grand nombre ) tout ce qui peut caractériser la négligence la plus impardonnable dans l'exécution. C'est vous, MADAME, qui avez ranimé sur cet Ouvrage mon émulation presque éteinte, qui m'avez engagé à le finir, & sur-tout à le corriger.

Cette manière d'écrire l'Histoire, & de la raisonner, pour ainsi dire, en joignant des réflexions aux faits, vous parut intéressante. Vous approuviez avec complaisance ces rapports que j'ai tâché de saisir entre des événemens éloignés & des traits plus modernes; le soin que j'avais pris de les rapprocher; la liberté que je m'étais donnée de parcourir tous les tems; & les principes de Politique, de Philosophie, souvent même de Critique, que j'avais répandus dans cet Ouvrage. „ J'ai lû » tous ces faits, me disiez-vous, dans nos différens Historiens, & j'aurais désiré que l'on » me mît du moins sur la voie de ces réflexions, qui me semblent donner une nouvelle vie à l'Histoire. ”

J'osais croire après vous, MADAME, que cette manière était sur-tout indispensable dans l'Histoire ancienne. Les faits en sont si connus qu'on ne peut gueres les rajeunir que par les réflexions. Leur éloignement les fait rentrer, en quelque sorte, dans la classe des fables; & les fables ne sont utiles que par la morale qu'on peut en tirer.

Alors ce champ de l'Histoire ancienne, qui paraît épuisé, devient encore fertile, parce que tous les hommes ont une manière différente d'appercevoir avec les mêmes yeux, & que

tel fait, par exemple, que je n'aurai présenté que sous une face, peut être envisagé sous autant de nouveaux rapports qu'il y aura de nouveaux Historiens. On dit quelquefois qu'il faut laisser faire les réflexions au Lecteur; mais quelque pénétration que l'on suppose à ceux qui lisent, il en est certainement qui ont plus ou moins besoin d'instructions. L'étude particulière qu'un Auteur a faite des matieres qu'il a travaillées, lui donne le droit de penser qu'il s'est mis du moins plus à portée de saisir certaines vérités relatives à son objet, que le commun des Lecteurs, qui ne méditent point. D'ailleurs l'homme le plus habile consent à être conduit; c'est souvent le point où vous l'avez laissé, dont il part pour faire de nouvelles découvertes. Il voit une chaîne entière où vous aviez à peine apperçu quelques anneaux; mais il ne la voit que parce que vous l'avez préparé à la remarquer. Pour moi, j'avoue, MADAME, que je suis du nombre de ces Lecteurs paresseux qui ne sont point fâchés qu'on leur évite la peine de réfléchir; mais il ne m'appartient pas de proposer mon goût comme une Loi.

L'Histoire moderne, qui devient plus intéressante à mesure qu'elle se rapproche de nos jours, peut ne contenir que des faits & réus-

fir par la simple narration. Je ne sçais cependant si la postérité nous pardonnera d'avoir eu si long-tems pour toute Histoire \* d'ennuyeuses Annales compilées avec sécheresse, écrites d'un style dur, inégal, & rampant, digérées sans méthode & sans choix, dénuées de toute espèce de vûes philosophiques, qui nous font, en un mot, une triste & pénible étude de l'Histoire de notre Nation. Il me semble que tous les hommes auraient à-peu-près le même talent pour transcrire des événemens & des dates, mais on ne fera jamais qu'une Gazette, si l'on ne donne de la vie à ces corps inanimés.

Si vous approuviez, MADAME, les réflexions que je me suis si souvent permises, vous me repreniez avec justice de ne les avoir pas toujours assez amenées. Vous aviez la bonté de

---

\*) Je ne parle que d'un corps d'Histoire qui nous manque. Nous avons le Chef-d'œuvre de M. de Thou, d'excellentes histoires particulières, telles que le morceau de la Conjuration de Venise, les Révolutions de l'Abbé de Vertot, &c. Un génie qui s'est assujéti tous les genres, nous a donné l'histoire de Charles XII. le Siècle de Louis XIV, &c. mais nous n'avons rien de plus complet, pour notre histoire, que l'abrégé de M. le Président Hénault; & n'est-ce pas une preuve d'indigence que d'être réduits à un abrégé?



ne m'opposer qu'à moi-même, ( car j'aurais trop perdu à être comparé à tout autre , ) & vous me faisiez observer qu'il y avait une différence sensible entre la vie de Romulus , par exemple , & celle de Numa. Dans cette dernière , les réflexions plus liées aux faits , plus fondées dans le sujet , avaient un avantage que je ne pouvais me dissimuler. Il est vrai que je m'étais égaré dans la vie de Romulus , à la suite d'un modèle Italien \* que je n'avais souvent fait que traduire , & j'osai penser d'après vous que je devais abandonner ce modèle , & ne puiser que dans les premières sources. Il vous était resté quelques doutes , MADAME , sur le choix que j'avais fait de ces événemens reculés , & sur le degré de créance qu'ils peuvent mériter. Vos doutes vont me servir à développer peut-être quelques vérités utiles.

Encore des Romains ! disait-on , lorsque les premiers essais de cette Histoire parurent , & quels faits l'Auteur a-t-il choisis ? Ceux précisément qui n'ont pu soutenir le flambeau de la Critique , & qui portent presque généralement un caractère de supposition.

J'avoue qu'on a beaucoup écrit sur les Ro-

---

\*) Le Romulus de Virgile Malvezzi.

main; mais si vous exceptez l'excellent ouvrage de M. de Montesquieu sur les Causes de leur grandeur & de leur décadence, & les Révolutions de l'Abbé de Vertot, il me semble que nous n'avons encore rien de complet dans notre langue sur l'Histoire Romaine. L'Abrégé de Laurent Echard est un très-bon Abrégé jusqu'à la continuation. Personne, que je sache, n'a été tenté de lire l'Histoire du P. Catrou. M. Rollin, dont le style est pur, élégant, harmonieux, lorsqu'il traduit de bons modèles, n'est plus le même lorsqu'il manque d'appui. Toujours clair, souvent lâche, & diffus, l'oreille est flattée du nombre de ses phrases, mais j'ai cent fois éprouvé de resserrer en quelques lignes ce qu'il dit en plusieurs pages. Il emploie communément une traduction de Denys d'Halicarnasse, dont je me suis quelquefois servi en écrivant cette Histoire; cette Traduction est très-faiblement écrite, & ne forme cependant aucune bigarrure dans le style de M. Rollin : il faut donc avouer que cet Historien n'a point une manière qui lui soit propre, & qu'il est, parmi les Ecrivains, à peu près comme ces personnes sans physionomie que l'on trouve dans le monde. M. Rollin, d'ailleurs, paraît trop souvent n'avoir écrit que pour des enfans. S'il raconte la mort de Lu-

trece, il cite un long passage de saint Augustin pour prouver que Lucrece aurait mal fait de se tuer si elle eût été Chrétienne. Si dans son Histoire ancienne il parle de la mort de Socrate, après avoir remarqué que l'exécuteur s'attendrit en lui donnant la ciguë, il ajoute, par réflexion, que c'est une excellente leçon pour les gens de cette espece, de paraître compatir aux maux que la Justice humaine leur prescrit de faire à leurs semblables. Cent traits puérils de ce genre ne doivent rien ôter à la considération que méritait d'ailleurs Mr. Rollin par sa piété & par l'étendue de ses lumieres, mais peuvent dispenser de relire son Histoire quand on est sorti de l'enfance.

Ne nous vantons donc point d'une richesse que nous n'avons pas, & croyons que les Romains ne sont usés qu'au Théâtre. Permettons aux Historiens d'écrire, tant qu'il restera quelque espérance de pouvoir présenter les objets sous de nouvelles formes. Chaque Peintre a une maniere qui le caractérise : on se plaît à les comparer dans les mêmes tableaux. Il en est de même de chaque Ecrivain. Les différentes productions des hommes sont un luxe dans la littérature. On est libre de s'affortir où l'on veut.

J'ai choisi, à la vérité, l'enfance de l'Empire

Romain , précisément parce qu'il m'a semblé que cette partie de l'Histoire avait été la plus négligée. J'ai cherché à étudier dans ces faibles commencemens l'origine de la grandeur Romaine. J'ai cru la découvrir dans le caractère des premiers Rois de Rome , dans leurs Loix , dans la Religion , dans les préjugés qui prirent faveur chez ce peuple naissant. Ce sont les plus petits ressorts qui font la destinée des hommes & des Empires. Un germe imperceptible a produit cet arbre dont l'ombre couvre la terre , le prodige de l'effet rend la cause intéressante.

Mais tout est-il bien certain dans ces commencemens de Rome ? Existait-il des monumens antérieurs à l'embrasement de cette ville par les Gaulois , & la flamme les avait-elle épargnés ? Les Historiens ont-ils pu s'appuyer de quelques garants dans les faits qu'ils racontent ? Fabius Pictor n'écrivit , dit-on , que longtems après cette époque. Les Gellius , les Cicinnius , les Cincius , les Catons , les Varrons , &c. n'ont fait peut-être que copier sans trop d'examen , ainsi que cela se pratique , les rêves ou les mensonges de cet Ecrivain.

Ce fut-là , MADAME , le sujet d'une célèbre dispute qui s'éleva à l'Académie des Inscriptions en 1722.

Un homme de beaucoup d'esprit, nommé M. de Pouilly, attaqua vivement, dans une Dissertation spécieuse, la certitude historique des quatre premiers siècles de Rome. Il se fondait sur la quantité de prodiges mêlés à l'Histoire de ces premiers siècles, sur les variations de quelques Auteurs qui ont attribué la fondation de Rome à différentes personnes, & sur quelques passages de Tite-Live qui sembleraient prouver qu'il échapa peu de monumens aux ravages des Gaulois.

Mr. l'Abbé Sallier épuisa tous les moyens de l'érudition pour défendre l'authenticité de ces événemens reculés. Il démontra qu'il était resté plusieurs monumens ; & Tite-Live lui-même, en disant que la plupart avaient péri, indique bien qu'il en était échapé. En effet, MADAME, les Annales des Pontifes, les Livres des Augures, les Hymnes des Saliens, les Tables de dénombrement, les Livres de Toile, les Inscriptions, les Statues, les Colonnes &c. sont autant d'autorités qui renversent de fond en comble le paradoxe de Mr. de Pouilly. Cicéron, & tous les Historiens anciens, s'accordent pour attester l'existence de ces monumens, & de quantité d'autres auxquels on pouvait avoir recours de leur tems. La simple raison ne nous permet pas de croire que nous soyons mieux

instruits de l'Histoire des premiers Romains que ces Romains eux-mêmes, ni de former, après deux mille ans, le moindre doute contre leur témoignage.

On lisait du tems de Denys d'Halicarnasse le traité de Tarquin le Superbe avec les Gaïens, conservé dans le Temple de Jupiter Fidius.

On trouve dans Polybe le premier traité de Rome avec Carthage, passé sous le Consulat de Brutus.

Pliné rapporte une des Loix que Porfenna vainqueur imposa aux Romains.

Il existait donc des monumens antérieurs à l'irruption des Gaulois; mais ces monumens mêmes, dit-on, accusent de quelques erreurs les Historiens les plus accrédités. Hé! quelle Histoire moderne, malgré tant de secours que nous semblons avoir aujourd'hui contre le mensonge, est à l'abri de quelques contradictions?

Salluste, disait-on encore, attribue la fondation de Rome à Enée : donc rien n'est plus incertain que ce qu'on raconte de Romulus. Mais il suffit que tous les autres Historiens le contredisent. De tous les tems on a vû de ces génies singuliers qui se plaisent dans les paradoxes, & nous avons eu un Pere Hardouin qui,

qui, avec beaucoup d'esprit, attribuait l'Enéide de Virgile & les Odes d'Horace à des Moines du XIII<sup>e</sup>. siècle. De vaines subtilités feront-elles rejeter une Tradition uniforme & constante? Peut-on croire qu'un Peuple entier se trompe sur son Fondateur, sur l'Instituteur de sa Religion? Dans quel monstrueux Pyrrhonisme une pareille idée ne nous précipiterait-elle pas? Serait-il moins étrange de contester Romulus aux Romains, que Mahomet aux Musulmans, Confucius aux Chinois &c.

Mais du moins les prodiges si fréquens dans ces commencemens de l'Histoire, pourraient être un motif de douter? Oui, s'il était un Peuple qui n'eût pas eu ses prodiges. Que dirait-on d'un Critique qui s'aviserait de croire que tout ce que l'on a écrit du regne actuel, est supposé, parce que, dans les premières années de ce regne, de fort honnêtes gens prétendaient avoir des convulsions, en faisant leur prière sur le tombeau d'un Diacre? Un homme sensé rejetterait toutes ces Archives de la démence & du fanatisme, mais n'en conclurait rien contre les événemens dignes de la majesté de l'Histoire, & constatés par des témoignages qui ne laissent aucun doute.

M. de Voltaire, qui de tous les hommes est peut-être celui qui a le mieux raisonné

sur l'Histoire, & qui a justifié tout ce qu'il avait dit par sa maniere de l'écrire, me semble cependant s'être trompé dans l'exclusion qu'il voudrait y donner à certains faits merveilleux. Il faut, je crois, les rapporter par trois raisons. L'une, c'est qu'il est toujours important de connaître à quel point la faiblesse humaine a toujours été la dupe de l'absurdité; l'autre, c'est que ces prodiges que la raison désavoue, sont pourtant liés à la constitution des Empires. Par exemple, il était réellement faux que les Augures fussent de vrais Prophetes, & qu'ils vissent clairement l'avenir à l'inspection des poulets sacrés. Ce fut cependant sur l'opinion générale qui s'était répandue de leur science, qu'on les appella d'Etrurie à Rome. Voilà donc une des branches du système de Religion des Romains fondée sur une crédulité, ridicule si l'on veut, mais universelle, & l'on sçait combien ce système de Religion est lié chez tous les Peuples avec celui de la Politique. Enfin une dernière raison de rapporter ces faits singuliers, c'est que dans l'ordre moral, ou dans le physique, le merveilleux n'est pas toujours faux. Il n'est peut-être pas d'époque plus connue dans notre Histoire que cette bizarre machine dont on se servit pour relever le cou-



rage de Charles VII. & des Français, lorsque les Anglais assiégeaient Orléans. Dépouillons cette aventure de tout ce qu'on y supposait de surnaturel, il reste toujours un grand merveilleux, qui est le fait même. Joignez à ce trait, MADAME, les convulsions dont je vous parlais tout-à-l'heure. Assurément je n'y vois que du fanatisme; mais un miracle bien plus singulier que ceux qu'on avait eu l'intention d'opérer, c'est que chez un Peuple poli, & dans un siècle éclairé, il y ait eu des convulsions, & qu'à la faveur de ces prestiges ridicules, des charlatans aient eu l'art de faire des prosélytes.

Je crois avoir prouvé qu'on pouvait encore écrire sur les Romains, & que l'époque, que j'ai choisie dans leur Histoire, n'est pas moins appuyée qu'une autre sur un nombre suffisant d'autorités. Ces commencemens sont à la vérité mêlés de prodiges, mais chez toutes les Nations c'est le tems des prodiges que leur origine. Vous ne croirez point, MADAME, que Romulus fut allaité par une Louve, ni qu'un Figuier se fût conservé pendant huit siècles pour servir de preuve à cette merveille. Vous pourrez ne pas ajouter foi au combat de ces six Jumeaux nés le même jour de deux sœurs; quoique j'avoue que je ne l'ai contre-

dit que sur l'autorité d'un livre qui ne mérite gueres plus de créance que cette Histoire. Ce sont les Paralleles des faits grecs & romains, ouvrage qui a été attribué à Plutarque, mais qui n'en paraît pas digne. On révoque en doute la plûpart de ces Paralleles, quoique l'Auteur ait cité ses garants. On ne veut pas même que ces garants aient existé. Il me semble, à la vérité, tout simple qu'un homme écrive beaucoup de mensonges; mais non pas qu'il cite des Auteurs qui n'existent point, & qu'au risque du plus profond mépris, il imagine mille fausses histoires pour les opposer à des faits véritables. Quoi qu'il en soit, il s'est appuyé du témoignage des Arcadiques de Démarate pour raconter ce Combat des Tégéens & des Phénéens, qui m'avait paru l'original de celui des Horaces & des Curiaces.

L'alliage de quelques faits peu vraisemblables ne vous fera point rejeter ceux qui ne choquent ni la nature ni la raison; si tous ces faits étaient supposés, ceux qu'il faudrait en regarder comme les inventeurs, auraient eu bien du génie pour arranger une suite d'événemens, de loix, de principes politiques, qui s'enchaînent si parfaitement avec les faits postérieurs. En effet dans ces premiers principes on trouve quelquefois (& j'ai tâché de le

prouver) le germe sensible de l'agrandissement des Romains. Il me semble que cette réflexion ajoute quelque force aux raisons dont Mr. l'Abbé Sallier s'est servi pour défendre la certitude historique de ces siècles reculés.

Vous vous contenterez de douter des faits qui vous paraîtront bizarres , de nier ceux dont le merveilleux est absurde , & c'est une règle dont vous aurez besoin pour toutes les Histoires du monde. Vous ne croirez pas , par exemple , sur le témoignage d'un Auteur des Annales de Bavière , que cinquante Payfans furent changés en Statues de sel après un tremblement de terre. Vous ne respecterez ce prodige que dans la Bible.

Croyez , si vous voulez , qu'on montre à Smyrne le bâton de saint Polycarpe qui devint un Cérifier ; mais ne croyez pas que l'Olivier qu'on voyait à Trézène avait été la massue d'Hercule.

N'ajoutez point de foi aux Irlandais , qui vous diront que l'on conserve dans leur pays le tombeau d'une petite fille de Noé qui vint aborder en Irlande après le Déluge. Toutes ces Traditions populaires sont autant de men songes ridicules.

Quand des Voyageurs vous raconteront qu'il y a de belles contrées dont tous les habitans

sont honnêtes gens, où tous les hommes sont égaux & vivent en freres selon les principes de la Loi naturelle, rejetez toutes ces fables, & croyez que les hommes ont partout les mêmes passions & les mêmes vices; que l'égalité des conditions est une chimere; que si l'on n'entend rien autre chose par cette égalité, sinon que les hommes naissent tous de la même maniere, on ne vous dit qu'une vérité puérile & grossiere; que si on prétend que l'intention de la Nature était que l'égalité subsistât parmi les hommes, démontrez la fausseté de ce paradoxe par les différences de subordination que la nature elle-même a mises dans nos organisations. Dès qu'il y a de la faiblesse & de la force, de la finesse & de la stupidité, croyez que la chimere de l'égalité tombe. Il est vrai que dans les combinaisons de la société, il est des hommes qui peuvent être déplacés.

Il est bien singulier, MADAME, (& cette considération vient naturellement à la suite de tant d'erreurs) qu'en parcourant les deux extrémités de notre Globe, on trouve par-tout des êtres pensans, faits à-peu-près comme nous; qui tous ont des Loix très-sages pour leur conservation; des principes de commerce fondés sur le bon sens; à qui les plus habi-

les Marchands d'Europe n'en imposeraient pas sur leurs intérêts ; & que parmi ces mêmes hommes les Traditions les plus absurdes , les rits les plus extravagans , se soient établis , de maniere qu'une partie de la terre n'offre gueres aux voyageurs que le tableau de la raison humaine écrasée sous le joug de la superstition. Sans les lumieres de la révélation , il faut avouer qu'à la vûe de ces abymes de contrariétés incompréhensibles , on serait assez tenté de revenir au systême des anciens Guebres , & d'admettre deux ames dans les hommes , comme deux principes dans la nature.

Voilà , MADAME , un long discours où je me suis quelquefois écarté de mon objet. Je ne pouvais gueres écrire sur l'Histoire , qui est si souvent le tableau des sottises humaines , sans m'égarer dans ces détails. Parmi ces compilations de faits échappés à la nuit des tems , il n'en est point de complètement vraies , ni de complètement fausses. Il est des vérités fondamentales dans l'Histoire , sur lesquelles tous les partis s'accordent , comme il est dans les religions des points fondamentaux où toutes les sectes se réunissent. Votre raison vous apprendra à séparer ces vérités du

merveilleux qui les offusque. C'est un flambeau auquel on peut se fier , quand on a , comme vous , MADAME , l'esprit juste & le goût épuré.





# HISTOIRE

DES

PREMIERS SIECLES

DE ROME,

*Depuis sa fondation jusqu'à la République.*



ROMULUS.

**Q**Ue ce Prince descendit d'Enée, ou que son origine soit inconnue; qu'il ait été de race Royale, ou que simple Chef de brigands, son courage l'ait élevé à l'Empire, le Pyrrhonisme s'arrête à la fondation de Rome, qu'il n'est gueres possible de lui contester raisonnablement. On se conforme aux Traditions reçues jusqu'à cette époque de sa vie. On ne se refusera pas même aux réflexions que pourront présenter les faits. En les supposant inventés, on croit qu'ils n'auraient pu l'être que

sur le modele de quelques événemens plus reculés, que leur profonde antiquité nous dérobe. Les hommes sont plus imitateurs encore qu'inventeurs. Mais quand on regarderait ces faits comme absolument fabuleux, on sçait que les fables mêmes ont leur moralité, & sans vouloir dégrader l'Histoire, peut-être serait-il facile de prouver que souvent elles l'emportent sur elle par l'agrément, & ce qui est bien plus important, par l'utilité.

La postérité d'Enée occupait le Thrône d'Albe depuis quatre cents ans. Procas, un des descendans de ce Prince, eut deux fils, Amulius, & Numitor. Celui-ci était l'aîné, il joignait à un caractère paisible cette modération si nécessaire au bonheur d'un particulier; mais qui dans un Souverain n'est pas toujours une vertu. L'autre était, au contraire, violent, ambitieux; ne connaissant de principes que ceux de la tyrannie, parce qu'ils s'accordaient avec ses passions.

Procas, après vingt-trois ans de règne, disposa de sa Couronne en faveur de Numitor; mais Amulius ne respecta ni les droits de la naissance, ni les dernières volontés de son pere. La faiblesse de Numitor, & la facilité qu'il eut de s'accoutumer à une vie privée, semblent prouver qu'il n'était pas digne du



Throne; du moins faut-il convenir que son frere avait sur lui la supériorité de l'esprit & du courage.

Amulius épuisa toutes les ressources de la tyrannie pour rendre sa possession paisible. Non content d'avoir fait périr Egestus , fils unique de Numitor , il étendit sa barbarie jusques sur une fille. Le sexe de Rhéa-Silvia sa niece ne la mit point à l'abri de ses persécutions. Les enfans qui pouvaient naître d'elle , instruits par l'exemple même d'Amulius , auraient pû lui ravir , un jour , ce même rang qu'il avait usurpé.

Il crut n'avoir pas besoin de répandre le sang de cette jeune Victime ; il se contenta de la reléguer chez les Vestales ; leur virginité qu'elles étaient obligées de consacrer aux Dieux , le rassurait contre les craintes d'une postérité dangereuse. La faiblesse de Rhéa-Silvia lui tint lieu d'innocence ; Amulius s'aveugla sur l'instrument que le Ciel destinait à sa ruine.

Quelque habile que fût ce Prince , il commit une double imprudence en laissant la vie au pere & à la fille ; mais la politique des Tyrans est sujette à se démentir. S'il crut devoir garder quelque ombre de justice & de modération , il publia qu'il était usurpateur.

La fille de Numitor ne respecta pas long-

tems des vœux qu'elle n'avait prononcés que par crainte. Elle eut deux fils dont elle attribua la naissance au Dieu Mars, soit pour se rendre excusable par la prétendue dignité de leur pere, soit pour consacrer, en quelque façon, sa faiblesse. Le courage de Romulus ( l'un de ces jumeaux ) nourrit cette opinion dans l'esprit des Peuples, qui la fortifierent ensuite pour annoblir leur origine; & les nations, que ce Prince assujettit, feignirent de le croire pour diminuer la honte de leur défaite. Il était naturel de céder au fils de Mars, & glorieux d'avoir osé lui disputer la victoire.

Quelques Auteurs pensent que le Dieu Mars n'était qu'un jeune amant à qui la Vestale avait donné un rendez-vous dans le bois sacré. D'autres assurent qu'Amulius lui-même, sous les habits que la superstition attribuait au Dieu de la guerre, avait fait violence à sa niece, moins par un sentiment de passion, que pour avoir un prétexte de la faire périr. On sçait quelle était la rigueur des loix contre une Vestale convaincue de faiblesse. Il la surprit, dit-on, lorsque, pour quelque cérémonie de son ministère, elle allait puiser de l'eau dans une source voisine du Temple. Le sacrilege & l'inceste n'ont rien d'incroyable dans Amulius : la crainte des Dieux n'arrête gueres un Tyran,

## DE ROME, &c.

tant qu'il peut braver la main des hommes.

Lorsque l'Usurpateur n'eut plus à douter du succès de sa perfidie, des femmes vendues à sa cruauté observèrent la Princesse par ses ordres jusqu'au moment de la naissance des deux Jumeaux. Alors Amulius leva le masque, & dans une assemblée du Peuple, il prêta les couleurs les plus noires à l'intrigue prétendue de la Vestale. Il osa même répandre des soupçons qui rejettaient l'inceste sur Numitor, ou du moins, qui le rendaient suspect d'avoir favorisé un commerce qui devait lui donner des petits-fils. Il se servit habilement des préjugés de Religion, & de l'autorité des Loix, pour mettre le peuple dans la nécessité d'user de rigueur, en conservant les apparences de la justice. C'est ainsi que de tout tems la superstition a servi de voile aux crimes de la politique.

Amulius réussit à inspirer au Peuple un zèle religieux que lui-même n'avait pas. La profanation du culte de Vesta, parut, à des sujets crédules, digne du plus rigoureux supplice. La malheureuse Rhéa-Silvia fut condamnée à la mort, & les fruits de sa faiblesse à être jetés dans le Tibre. On croit que son Accusateur, attendri par les pleurs d'Antho sa fille unique, changea l'Arrêt de mort porté contre la Vestale, en une prison perpétuelle. Le sentiment de quel-

ques Historiens qui prétendent qu'elle fût enterrée vive , n'est fondé que sur l'usage qui s'introduisit depuis , de faire périr ainsi les Vestales infidelles à leurs vœux ; mais il paraît certain que cette barbare coutume ne commença que sous le regne du premier Tarquin , quoique d'autres en attribuent l'institution à Numa.

Les enfans exposés sur le Tibre , échappèrent à la mort par une espece de prodige. Le fleuve était débordé ; leur berceau flotta long-tems au gré de l'onde & des vents , lorsqu'enfin entraîné , par la rapidité du courant , jusqu'au pied du mont Palatin , les eaux s'étant insensiblement écoulées , le laisserent à sec sur le rivage.

Une louve accourut , dit-on , aux cris de ces enfans , & les allaita. On a voulu désigner par-là une femme déréglée à qui ses débauches avaient fait donner le nom de *Lupa*. Le hasard conduisit aussi dans ce désert Faustus , Intendant des Troupeaux du Roi. Ce Berger qui n'ignorait pas l'origine de ces enfans , eut la prudence de dissimuler sa découverte , & n'en fit part qu'au seul Numitor. Ce malheureux Prince avait toujours appuyé le stratagème de sa fille , en feignant de reconnaître le Dieu Mars pour le pere des deux Jumeaux :

On eut dit qu'il prévoyait de quel avantage ils lui seraient un jour.

Faustulus les porta dans sa cabane, & les remit à sa femme Acca-Laurentia, qui se chargea du soin de les nourrir. Les prodiges de leur naissance intéressaient pour eux, & semblaient annoncer dans ces enfans quelque chose de surnaturel. Le Berger se regarda comme un instrument des Décrets du Ciel qui veillait à leur conservation. Il les fit instruire dans les lettres à Gabies, ville du Latium. Par les exercices du corps il les endurcit à la fatigue; enfin il leur tint lieu de pere, & les mit en état de remplir la brillante carrière que leur préparait la fortune.

Romulus & Rémus (c'était le nom de ces Princes) portaient dès leur jeunesse une empreinte d'héroïsme & de grandeur. La force avait devancé leur âge. Non contents de faire servir de Trophée à leur courage, les dépouilles des animaux dont ils purgeaient les forêts, suivis d'un grand nombre de Chasseurs attirés par leur renommée, ils délivrèrent la campagne d'une multitude de brigands qui la désolaient. La reconnaissance, & ce sentiment de confiance qu'inspire la valeur, engagèrent les Bergers des contrées voisines à les choisir pour leurs Chefs.

La fête des Lupercales \*) parut aux brigands domptés par ces Princes une occasion favorable de se venger. En effet tandis que les deux freres remplissaient les fonctions de cette bizarre cérémonie, ces brigands enleverent Rémus, le traînerent devant l'Usurpateur, & l'accuserent d'avoir ravagé ses terres. Amulius, maître d'une victime dont il ne connaissait pas l'importance, la retint dans les fers, sans prévoir combien elle allait lui devenir funeste.

Romulus supportait impatiemment l'affront fait à son frere. Le Berger Faustulus en rapprochant les tems & les circonstances, savait à-peu-près l'âge des deux Princes. Jusqu'alors, il n'avait pas voulu mêler à la douceur de leurs premiers succès, l'amertume du secret de leur naissance. C'était une gloire suprême pour les enfans d'un simple Berger, de s'être élevés par leur courage, à la qualité de Chef des autres Pasteurs; mais cette gloire devenait le comble de l'infortune pour les petits-fils de Numitor. Faustulus attendait, pour révéler cet important Mystere, qu'il y fût déterminé par quelque occasion favorable, ou que les forces des deux freres répondissent à leur ambition. Le ressen-

---

\*) Superstition en l'honneur du Dieu Pan, introduite en Italie par Evandre.

timent de Romulus lui parut une heureuse conjoncture , & hâta la confidence qu'il lui devait. „ Vous n'êtes point mon fils , lui dit-il , » & si l'on en croit l'opinion publique , vous » êtes d'un Sang plus auguste encore que celui » de nos Rois. L'infortunée Rhéa-Silvia , dont » je vous ai souvent raconté les malheurs , ex- » pie dans une affreuse prison , celui de vous » avoir donné le jour ; & Numitor , votre ayeul , » gémit dans l'esclavage sous la tyrannie du » barbare Amulius.

Ces connaissances trouverent dans le cœur de Romulus des sentimens dignes de son origine. La vengeance , l'honneur , la nature , lui faisaient un devoir de la mort d'Amulius ; il voulut cependant , avant que de porter les premiers coups à la tyrannie , avoir une conférence secrète avec son ayeul , & reconnaître , pour ainsi dire , la place où il devait frapper. Il se rendit avec précaution au Palais de l'Usurpateur , & se fit connaître à Numitor. Il en reçut toutes les marques de tendresse qui pouvaient encore lui confirmer sa naissance. Faustulus , inquiet du sort de son élève , s'empresse de marcher sur ses pas ; il arrive aux portes de la Ville , chargé du même berceau dans lequel on avait exposé les deux freres. Il était facile à reconnaître , par une inscription qu'on y lisait

encore. L'embarras inquiet que l'on remarqua sur le visage du Berger, le fit arrêter par des Gardes qui le conduisirent devant Amulius. Faustulus ne put dissimuler que les deux Princes vivaient ; mais pour gagner du tems , il eut la prudence d'ajouter qu'ils paissaient des troupeaux dans un désert écarté qu'il indiqua.

Lorsque , par ordre d'Amulius , on faisait des recherches dans tous les lieux voisins , Romulus , qui sentait l'importance des momens , persuadé que ses forces ne lui permettaient pas une guerre ouverte , eut recours à la ruse. Suivi d'une troupe d'habitans de la campagne dévoués à leur Chef, armés à la hâte, divisés par centuries , à qui des bottes de foin suspendues à de longues perches , servaient d'Enseignes , il investit les avenues du Palais, force la garde , délivre son frere , surprend Amulius , & l'immole sur ce même Thrône qu'il avait acquis & conservé par le crime.

Tel fut le sort de l'usurpateur après quarante-trois ans de règne. Numitor assembla le Peuple , lui rappella les crimes de son frere , & fit ensuite approcher ses petits fils ; exposa les prodiges de leur naissance , de leur conservation , & la manière dont le Ciel les avait fait reconnaître. Leur jeunesse , leur courage , leur physionomie , tout déposait pour eux. Le



Peuple brisa la prison de Rhéa-Silvia, & remit à Numitor la Couronne de ses peres.

Ce Prince étant remonté sur le Thrône, Romulus & Rémus allèrent chercher dans les contrées voisines de nouvelles occasions de signaler leur courage. Ils résolurent de former une Colonie, & de bâtir une ville dans la même place où ils avaient été autrefois exposés ; sans doute en mémoire de l'événement, ou par reconnaissance pour les Dieux qui les avaient sauvés.

Numitor entra facilement dans leurs vûes. Il leur fournit des instrumens pour remuer la terre, des esclaves, & des bêtes de charge, & permit à ceux de ses Sujets qui voudraient les accompagner, de se joindre à la nouvelle Colonie. Les habitans des petites villes de Palantium & de Saturnia, & un grand nombre de familles Troyennes, s'attachèrent à la fortune des deux freres. Lorsqu'on se disposait à élever les murs de la ville, les ouvriers, pour avancer leurs travaux, se partagerent en deux classes ; Romulus avait l'inspection sur l'une, Rémus sur l'autre. Cette division qui n'avait d'abord pour objet que d'exciter l'émulation entre les deux partis, produisit des effets funestes. La jalousie en prit la place ; elle passa du Peuple aux deux Princes, & se manifesta, surtout, lorsqu'il fut question du nom qu'on de-

vait donner à la ville, & de la forme du gouvernement qu'il y fallait établir. Aucun de ces deux Princes jumeaux ne pouvant s'arroger le droit d'aînesse, ils convinrent que le vol des oiseaux déciderait leur différend. Les Etrusques avaient porté en Italie cette espèce de divination. Romulus se plaça sur le mont Palatin, & Rémus sur l'Aventin. Rémus aperçut le premier six Vautours; mais Romulus prétendit en avoir vu douze. Il se forme deux partis; chacun se range du côté de son Chef. La querelle s'échauffe, on en vient aux mains; le malheureux Faustulus périt dans la mêlée, lorsqu'il ne pensait qu'à se rendre médiateur. Quelques Historiens prétendent que Rémus perdit aussi la vie dans ce combat; mais l'opinion la plus commune est que Romulus lui-même trempa ses mains dans le sang de ce prince, qui, par dérision, avait sauté par-dessus les ramparts que ce frère cruel venait d'élever. Selon d'autres Auteurs ce fut un soldat, nommé Fabius, qui choqué de cette insulte, frappa Rémus à la tête, & par cette action hardie, délivra Romulus d'un Rival importun.

Ce dernier, resté seul maître de la Colonie, ne voulut devoir son autorité qu'à un suffrage libre. Il fut élu Roi d'un consentement unanime, donna son nom à la nouvelle Ville, & ordonna

des jeux en l'honneur d'Hercule , pour célébrer son avènement au Thrône.

Le circuit de Rome s'augmentait ; mais elle manquait d'habitans. Pour en attirer , Romulus y donna retraite à tous ceux qui chargés de quelques crimes , avaient à craindre la rigueur des Loix ; il en fit un lieu de franchise , qui par leur courage , devint pour eux un asyle sacré. Cette foule de brigands , d'esclaves fugitifs , de débiteurs insolvables , ne fut pas d'abord admise dans l'enceinte de la ville. Romulus leur assigna pour demeure le mont Saturnius , où fut depuis bâti le Capitole. Pour consacrer en quelque façon sa politique , il y fit élever un Temple en l'honneur d'une Divinité inconnue jusqu'alors , qu'il lui plut de nommer le Dieu de l'*Asyle* \* ) : par cette apparence de Religion , & sous la protection de ce Dieu , ces transfuges jouirent en paix de l'impunité. Lorsque le mont Saturnius fut ensuite renfermé dans Rome , ces vagabonds déjà policés par les Loix , devinrent Citoyens.

Les Romains manquaient de femmes , & ce peuple naissant allait s'éteindre faute de postérité. Leurs voisins jaloux auguraient déjà la

---

\*) Οὐδ' Ἀσυλῶν.

chûte d'une ville qui commençait à leur faire ombrage. Romulus ne se dissimula point le danger de sa Colonie. Il sentit d'ailleurs combien les femmes, par la douceur de leur commerce, pouvaient polir un Peuple féroce & grossier : ce Prince envoya des Ambassadeurs à différentes Nations voisines, pour les inviter à s'allier avec ses Sujets par le mariage de leurs filles. En cas de refus, le dessein était pris de les y réduire par ruse, ou par violence. L'extrême nécessité, la première des Loix, justifiait Romulus.

Ces Nations indignées de la retraite que les Romains avaient donnée à des Citoyens bannis, ne répondirent à leurs Députés que par des insultes,

» Que n'avez-vous \*) admis dans votre asyle  
 » ( leur disait-on ) des femmes perdues aussi  
 » bien que des proscrits & des transfuges ?  
 » L'union de part & d'autre ne pouvait être  
 » mieux assortie, & jamais l'inégalité des con-  
 » ditions n'eût servi parmi vous de prétexte au  
 » divorce, «

Les Romains ne purent supporter sans indignation la honte d'un pareil refus. Romulus

---

\*) Tit, Liv.

eut besoin de toute sa prudence pour contenir la fougue de la jeunesse , qui ne respirant que guerre & que vengeance , voulait , au prix de son sang , humilier ces orgueilleux voisins. Par le conseil de Numitor , il prit le parti de dissimuler son ressentiment & de recourir à la feinte. Il fit donc annoncer des jeux publics en l'honneur de Neptune , ou de Confus , \*) Divinité qui présidait aux résolutions secrètes , & qui , selon quelques Auteurs , dut son nom & son origine à Romulus. Il fit dresser , avec pompe , l'appareil de ces jeux. La mémoire de cet événement les perpétua dans Rome. \*\* )

Les Sabins accourent en foule à ce spectacle , la curiosité dépeuple leurs villes. Dans la chaleur des jeux , au moment où les Spectateurs étaient le plus attentifs , les Romains qui , par ordre de Romulus , avaient tenu jusqu'alors leurs armes cachées , s'élancent , au signal convenu , sur les Sabins , enlèvent leurs filles à la faveur du tumulte ; mais sans verser de sang , ainsi que ce Prince l'avait prescrit.

\*) Quelques Auteurs prétendent que Neptune & Confus n'étaient qu'une même Divinité.

\*\*) Les jeux appelés *Consualia* qui se renouvellaient tous les ans.

Ces Etrangers désarmés, saisis de crainte, prennent la fuite en désordre, réclament l'hospitalité violée, attestent les Dieux à qui les jeux étaient consacrés, & jurent à Rome une guerre éternelle.

L'indignation des Sabines ne parut pas d'abord moins violente. Romulus se fit une excuse de la nécessité. Les Romains, par leurs caresses, & sur-tout par de l'amour, parvinrent enfin à les apaiser. Pour conserver à Rome la mémoire de cet événement, on conduisait, comme par force, les nouvelles mariées dans la maison de leurs Epoux \*). Au sentiment de quelques Auteurs, le nombre des Sabines enlevées montait à 683 ; d'autres le réduisent à 527 ; d'autres enfin à 30 seulement. Je ne rapporte des variations d'une si légère importance, que pour fonder ce que peut-être j'aurai occasion d'établir dans la suite, sur des faits plus essentiels, l'incertitude de ces événements reculés.

Cependant les Sabins pénétrés de l'outrage qu'ils avaient reçu, portaient l'alarme chez

\*) C'est à cet usage qu'un Poète Latin fait allusion dans ce vers :

*Qui rapis teneram ad virum virginem.*

tous leurs voisins. Ils crurent devoir d'abord tenter la voie des négociations. Ils envoyèrent à Rome redemander leurs filles, & les Députés, sous cette condition, proposaient aux Romains une alliance qui, dans la suite, pourrait être cimentée entre les deux Peuples, par des mariages volontaires. Romulus fut inflexible. Il voulut que les Sabins confirmassent les mariages déjà contractés ; il en fit la première, ou plutôt la seule condition du Traité. Les Sabins irrités de ces refus, quoiqu'ils n'eussent proposé l'alliance que pour éblouir les Romains, exagérèrent leur perfidie, & pressèrent Tatius leur Roi d'en tirer vengeance.

Ce Prince modéra l'ardeur du Peuple en lui représentant les dangers d'une entreprise mal combinée, la nécessité de consulter leurs Alliés, & de se préparer à la guerre de façon à n'en pas redouter les hazards.

Les Céciniens, les Antemnates, les habitans, de Crustumérium, voisins & alliés de Tatius, trop aigris pour imiter sa modération, commencèrent des hostilités contre les Romains par une violente irruption sur leurs terres. Si ces Nations eussent agi de concert avec les Sabins, & que leurs forces se fussent réunies, sans doute c'était fait de Rome : cette division la sauva.

Romulus vole au devant des Céciniens, les bat, les poursuit, tue leur Chef, & ramène son armée victorieuse. Cette victoire lui fut apparemment disputée, & lui parut assez importante, puisqu'il la jugea digne d'un monument. Il fit bâtir un Temple à Jupiter sous le nom de *Férétrius*, & lui consacra les dépouilles des vaincus. Pendant qu'il préparait cette solennité, & que les Romains étaient occupés à ce nouvel édifice, l'armée des Antemnates fit une incursion sur le territoire de Rome. Ce Prince commanda contre eux un simple détachement, les repoussa jusques dans leur ville, & s'en empara. Herfilie que l'on croit femme de Romulus, lui persuada de faire grace aux habitans, & de les admettre au nombre des Citoyens Romains. Cette Loi que Romulus se prescrivit toujours depuis, & qui lui donna bientôt un Peuple nombreux, condamne la politique de tant de Rois, qui, sans faire attention que leur véritable force consiste dans le nombre de leurs sujets, ont chassé de leurs Etats, d'anciens habitans, sous des prétextes frivoles; tandis que la saine politique eût exigé qu'ils en fissent venir d'ailleurs s'ils en avaient eû le pouvoir. Les Romains en s'assujettissant ainsi la plupart des Latins, ne firent qu'un grand corps de plusieurs membres



Séparés. Un même climat, une même langue, des mœurs presque semblables, mettaient Rome à couvert de séditions qu'elle eût pu craindre de ces nouveaux Citoyens. Romulus pour les attacher encore davantage au bien public, leur accorda, sans distinction, tous les Privileges dont jouissaient les premiers habitans. Il les appella même au rang de Sénateur, & se fit par-là de ses propres ennemis, un soutien dans les guerres qu'il entreprit dans la suite, soit pour sa défense, soit pour l'agrandissement de son Etat.

Les Antemnatés soumis, Romulus tourna ses armées avec le même succès contre les habitans de Crustumérium. Les Sabins étonnés des pertes rapides de leurs Alliés, crurent qu'il était tems de marcher à Rome. Cette guerre allait devenir d'autant plus sérieuse, qu'elle était préméditée de longue main; tramée dans le silence, dirigée, non par le premier mouvement d'une vengeance aveugle, mais par la sagesse de Tatius qui commandait une armée nombreuse. Les Sabins n'étaient pas moins alarmés du danger qui menaçait leur Etat, que touchés du ressentiment de leur injure. Jusqu'alors les Romains avaient paru respecter les nœuds qui les unissaient à ce Peuple; mais ils étendaient leurs frontières, se mettaient à

Pabri de la crainte, & commençaient à en inspirer.

La fille de Spurius Tarpéius, gagnée par les Sabins, leur livra la Citadelle de Rome, où commandait son pere ; mais elle fut la victime de sa perfidie. L'horreur que leur inspira son crime, l'envie d'enfouir leur propre trahison dans l'oubli, & la crainte de l'exemple, les déterminèrent à la faire périr.

Enhardis par l'importance de ce poste, les Sabins résolurent de terminer la guerre par une action décisive. On en vint aux mains de part & d'autre. Metius Curtius, un de leurs Généraux, signale son courage par la mort d'un des plus braves Romains, le vaillant Hostus, ayeul de ce Tullus Hostilius, qui fut depuis Roi de Rome. Les Romains étonnés plient devant leurs ennemis, & entraînent Romulus dans leur fuite. Ce Prince indigné s'arrête sur le mont Palatin ; fait vœu de bâtir un Temple à Jupiter, lui demande la victoire, rallie ses troupes, & les ramène à la charge. Les Romains reprennent courage à sa voix, & repoussent Métius dans un marais. Les Sabins volent au secours de leur Général ; le combat s'engage avec plus d'ardeur ; chaque parti voit sa ruine dans la perte de cette Bataille, & la valeur ne prend plus conseil que d'elle-même.

Au plus fort de la mêlée, un spectacle intéressant attire tous les yeux, & suspend la fureur des Soldats. Les Sabines, par le conseil d'Herfilie, dans un appareil lugubre, les cheveux épars, portant leurs enfans dans leurs bras, s'élancent au milieu du carnage & des morts, implorent tour à tour leurs peres, & leurs époux. » Ne vous souillez plus, s'écrient-elles, d'un sang qui doit vous être sacré. » Romains, respectez ces gages de notre amour; Sabins, épargnez votre postérité; ou si nous n'avons plus de droits sur vos cœurs, ni comme femmes, ni comme filles, Barbares, tournez vos armes contre nous. Il nous fera plus doux de mourir par des mains si cheres, que de survivre à votre perte. »

Les deux Peuples s'attendrirent, & ne dédaignerent pas de mêler leurs larmes à celles de ces femmes courageuses. Le péril qu'elles avaient bravé rendait encore leurs plaintes plus touchantes; ainsi les Sabines désarmèrent les deux partis, & devinrent les médiatrices d'une querelle dont elles avaient été l'occasion. La guerre entre les deux Nations finit enfin par la réunion de leurs cœurs & de leurs villes: par ce Traité plus avantageux à Rome qu'une victoire, ces mêmes Sabins qui ne respiraient

Prince feignit d'ignorer. Peu de tems après, il fit une alliance avec les Peuples de Lavinie. Pendant qu'il s'assurait de ceux-ci, les Fidenates vinrent l'attaquer jusques dans Rome : ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. Les Veiens, jusqu'alors tranquilles spectateurs de tant de guerres, crurent pouvoir à leur tour en courir les hazards ; ils commencerent par des ravages sur les terres des Romains, & se retirèrent avec leur proie sans attendre l'ennemi. Romulus les poursuit, porte le Siege devant leur Ville, les bat dans une sortie, & leur accorde, à des conditions onéreuses, une treve de cent ans.

Plusieurs villes d'Etrurie se soumirent volontairement à ce Prince. Sa réputation augmentait à la fois, & défendait ses nouveaux Etats. Rome suffisoit à peine pour contenir ses habitans ; il envoya des Colonies dans les places conquises.

Il fallait des Loix & des Magistrats à ce Peuple formé de différentes Nations, opposées de caractère & d'usages : ce fut le premier soin de Romulus.

L'espece des Loix varie selon leur objet. Les unes veillent sur les mœurs, & les intérêts des Citoyens ; les autres forment la base du système politique de l'Etat. Celles-ci sont arbitraires,

traires , & ne regardent que le Prince. Les premières émanent de lui , tirent leur vigueur de son autorité ; mais regardent plus directement les Magistrats qu'il en fait dépositaires ; elles doivent être stables parce que la justice est leur principe , & qu'elle est invariable. Les autres peuvent , au contraire , & doivent quelquefois changer selon les tems : la politique n'a pas de point fixe. Une loi nécessaire , amenée par les circonstances , peut devenir dangereuse dans une nouvelle position du Gouvernement. Le Prince doit alors prendre un nouvel esprit & de nouvelles vûes. Il est , comme Législateur , au-dessus des Loix , non pour les violer quand elles sont utiles , mais pour les abroger lorsqu'elles deviennent abusives. La nécessité rend alors l'innovation légitime. La plupart des Etats ont péri pour n'avoir pas connu le danger de garder trop long-tems des Loix qui ne subsistaient plus qu'à leur ruine.

La forme du Gouvernement que Romulus établit d'abord dans Rome , fut de distinguer ses habitans en deux classes , l'une de Patriciens , l'autre de Plébéiens. Il unit par des liens réciproques ces deux ordres de l'Etat. Chaque Plébéien pouvait se choisir dans le corps des Patriciens , un Protecteur chargé du soin de le défendre de l'oppression , & de lui prêter son

crédit & ses lumières. Ces Protecteurs prenaient le nom de Patrons, & leurs protégés celui de Clients. Ceux-ci devaient à leur tour, contribuer tous ensemble à payer la rançon ou les dettes de leurs Patrons, s'il arrivait qu'ils fussent hors d'état d'y satisfaire. Les uns ni les autres ne pouvaient s'accuser en justice, ni se nuire par témoignage; & si quelqu'un d'eux venait à violer ces obligations, il était permis à l'offensé de le punir de mort.

Romulus tira de l'Ordre des Patriciens cent vieillards qui devaient être, pour ainsi dire, ses Collègues dans l'administration des affaires publiques; ce Conseil s'appella Sénat, & son autorité n'était guères moins étendue que celle du Prince. La pure Monarchie, ni le despotisme ne convenaient point à un peuple guerrier, composé d'une multitude d'Esclaves fugitifs, ou de Citoyens qui n'étaient venus dans Rome, que pour y chercher un azile contre les Loix de leur Pays. Romulus se repentit dans la suite d'avoir ainsi limité son autorité. Le pouvoir arbitraire a des charmes bien séduisans pour les Rois; mais ce Prince éprouva, pour son malheur, qu'il est dangereux de toucher à des Privilèges établis, & que les Souverains doivent quelquefois redouter leur propre ouvrage. Dans un Empire qui commence,

le joug le moins rigoureux ne paraît encore que trop pénible. Insensiblement , on se plie à la servitude ; le Despotisme même peut s'introduire à la fin , sans blesser les yeux , tandis que dans un Etat naissant , il eût effarouché d'abord , & paru , tel qu'il est , injuste & barbare.

L'autorité ne souffre point de partage entre elle & la liberté ; l'une tend toujours à la destruction de l'autre. Lorsque Romulus crut avoir affermi son Thrône , il affecta les dehors de la tyrannie. Il se choisit une garde de 300 hommes , & il marchait ordinairement précédé de douze Licteurs armés de haches & de faisceaux. Il ne convoquait plus le Sénat que pour la forme , & pour ratifier ses ordres ; souvent même il se dispensait de le consulter. Cette conduite indisposa contre lui les Patriciens ; mais les effets de leur haine furent long-tems suspendus par cette suite de guerres que le Peuple eut à soutenir , & qui fit diversion à leur animosité. Il semblait étrange au Sénat d'être libre par sa Constitution , & de se voir obligé d'obéir. Il ne semblait pas moins pénible au Prince d'être maître , & de voir son autorité balancée. Cette espece de Gouvernement mixte entraîne nécessairement les divisions : chaque parti méconnaît les justes bornes de son pou-

voir. C'est ce qui doit réduire à leur valeur purement spéculative tant d'éloges prodigués de nos jours à la Constitution de l'Angleterre. La paix ne se trouve gueres que dans les extrêmes ; la dépendance , ou la liberté.

Romulus persuadé que les Arts sédentaires énervent le courage , & que par le canal de l'industrie , ils introduisent dans un Etat le luxe & la mollesse , n'en permit l'exercice qu'aux Esclaves. Il ne jugea que la guerre & l'agriculture dignes d'occuper les Romains. Il partagea les terres en portions égales , & ne s'en réserva pour son Domaine , qu'autant qu'il en fallait pour fournir aux frais des sacrifices.

Rome alors présentait moins l'image d'une ville , que celle d'un camp fertile en guerriers. L'intention du Fondateur n'était pas d'élever des Palais à l'oisiveté ; mais de former un Peuple de Conquérans. Il regarda la discipline militaire comme un moyen de subjuguier les esprits encore indomptés de ses nouveaux Sujets , de les plier à l'obéissance , & de leur faciliter le joug de la vie civile. La sévérité de l'une rend les avantages de l'autre plus sensibles.

Romulus ne donna pas à la Religion cette forme décente & régulière que la politique de Numa réduisit en système. Il n'ajouta rien aux traditions de son Pays ; il se contenta de mul-



riplier les Prêtres, & de mettre un certain ordre dans le Sacerdoce. Il prit la qualité de premier Pontife, & réunit ainsi dans sa personne les droits de l'Autel & du Thrône : politique admirable \*) qui coupait toute voie à ces contestations si délicates, qui peuvent naître entre deux Puissances dont il est toujours dangereux de fixer les véritables limites. Il institua quelques Fêtes, & permit au Peuple de se choisir ses Aruspices & ses Augures. On sçait quelles étaient les fonctions de cette espece de Prophetes. Ses Loix sur le mariage se sont, au divorce près, conservées parmi nous. Chaque Citoyen ne pouvait avoir qu'une femme. Les biens étaient communs entre eux ; mais le mari seul en avait l'administration. Les mêmes Loix laissaient aux peres le despotisme le plus absolu sur leurs enfans. Les parens d'une femme tombée dans l'adultere, avaient droit de la punir de mort. Cette Loi cruelle qui confondait le crime & la faiblesse, fut rarement observée à la rigueur, & n'était pas de nature à l'être.

La plupart de ces institutions s'accordaient parfaitement avec la médiocrité d'un Etat nais-

---

\* On sent bien qu'il n'est pas ici question d'une Religion révélée, où les bornes des deux Puissances sont fixées de droit divin.

fant. Il fallut, dans la suite, ou les changer, ou les abolir.

La mort de Numitor assurait la souveraineté d'Albé à Romulus; mais il se contenta du droit d'y nommer annuellement un Dictateur, pour la gouverner comme République. Cette conduite étonne dans un Roi jaloux d'étendre son pouvoir. Aimait-il assez sa patrie, pour ne pas attenter à sa liberté?

Ce Prince faisant un jour la revue de ses troupes dans un champ voisin du marais de Caprée, il s'éleva tout à coup un orage si violent, & l'obscurité fut si grande, que l'on pouvait à peine se distinguer. Romulus disparut alors, & le Peuple soupçonna les Sénateurs, dont il avait diminué l'autorité, de s'en être défait à la faveur des ténèbres.

On imagine toujours quelque chose d'extraordinaire dans la mort des Grands, comme s'ils étaient dispensés de la Loi commune, & que la mort même craignât de les attaquer. On en accuse volontiers la main des hommes, parce que réellement ils en ont offensé plusieurs; ce qui n'est qu'une suite nécessaire du pouvoir qu'ils ont eu.

Le ressentiment des Romains éclata par des murmures. Le Peuple était prêt de venger Romulus, la sédition n'attendait qu'un Chef. Ju-

**R**omulus Procus, Patricien d'une probité reconnue, prévoyant les suites funestes d'une division, parut dans l'instant même. » Romains, leur dit-il, votre Fondateur vient de se présenter à moi ; il m'ordonne de vous annoncer vos destins. Elevez des Temples à ce Dieu nouveau sous le nom de Quirinus ; cultivez tous jours le grand Art de la guerre ; Rome doit être un jour la Capitale du Monde ; Romulus ; lui-même vous en assure par ma voix : il veillera sur vous , & son génie soutiendra la gloire de vos armes.

Le peuple crut aveuglément, les Sénateurs seignirent de croire ; les murmures cessèrent, & les Romains , au lieu de venger leur Fondateur, coururent lui dresser des autels.

Faire de Romulus un Dieu , c'était peut-être abaisser le Héros. Ses actions , toutes glorieuses qu'elles pouvaient paraître aux yeux des Romains , ne surpassaient point les forces humaines , & c'est de là qu'elles tiraient leur véritable grandeur. Cette Apo théose n'était que plus injurieuse encore à la Divinité ; mais le Peuple crédule & flatteur croit aisément au-dessus de la condition commune , quiconque a su se contenir & le gouverner. Un seul revers suffit, à la vérité , pour changer son admiration en mépris. Le vrai grand homme serait peut-être

celui qui aurait acquis le droit d'être malheureux impunément. Romulus n'éprouva point l'inconstance du sort ; il fut enlevé au milieu de ses Triomphes, sans aucun mélange d'adversité : sa mort en un mot fut heureuse.

Ce Prince emprunta des Sabins la façon de leur Bouclier qui était large , au lieu du petit bouclier argien dont il s'était servi jusqu'alors : & » l'on doit remarquer, dit un Auteur respectable \*), que ce qui a le plus contribué » à rendre les Romains les maîtres du Monde , » c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les Peuples, ils ont toujours renoncé » à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de » meilleurs.«

Dans les événemens de la vie de Romulus, je remarque par-tout une conformité singulière avec l'Histoire du Législateur des Juifs. L'un & l'autre furent exposés sur les eaux, & tous deux furent heureusement sauvés. Moïse & Romulus furent élevés parmi des bergers ; le premier délivra l'Egypte d'un Tyran, l'autre fit périr un Usurpateur ; tous deux furent les Chefs d'un grand Peuple, établirent un Sénat, donnerent des Loix. La conformité de leur mort a quel-

---

\*) M. de Montesquieu.

que chose d'aussi frappant que celle de leur vie. Moïse disparut du milieu des Israélites , comme Romulus du milieu des Romains. On ignora la destinée , & le lieu de la sépulture de tous deux. Dieu , disent les Interpretes , enleva le corps de l'un , de peur que les Hébreux , naturellement portés à l'idolâtrie , ne lui rendissent les honneurs divins : le Sénat Romain , au contraire , déroba celui de Romulus , pour que le Peuple lui bâtît des Temples. L'un ne fut point adoré , parce qu'on ne le trouva pas : l'autre le fut par cette raison-là même.

Le meurtre de Rémus & celui de Tatiüs , dont on ne peut gueres justifier ce Prince , furent les crimes de l'ambition & de la politique : heureux s'il n'eût pas voulu donner atteinte aux Privileges du Sénat , & sortir des bornes qu'il s'était lui-même si sagement prescrites. Le Sénat humilié par Romulus , se rendit redoutable à son tour ; il oublia ce qu'il devait à ce Prince , & n'en fut pas plus libre sous la plupart de ses Successeurs. Dans une Monarchie , pour que l'autorité des Magistrats soit constante , il faut qu'ils se regardent uniquement comme les dépositaires de la puissance du Souverain.

J'ai cru devoir omettre dans le cours de cette Histoire , des faits qui méritaient à peine d'être écrits , encore moins d'être servilement copiés

par cette foule d'Auteurs qui nous les ont conservés. Il n'est gueres intéressant que pour des Antiquaires , de sçavoir exactement les cérémonies que fit observer Romulus, le jour de la fondation de Rome ; la premiere division de ce petit Peuple qui n'était alors qu'une faible Colonie ; l'institution de quelques fêtes dans cette ville naissante , dont le système de Religion ne fut perfectionné que par Numa. Je me suis contenté de rapporter des faits connus , & prouvés , autant qu'ils peuvent l'être dans un aussi grand éloignement. En effet , s'il est si difficile d'établir la vérité des événemens qui se sont passés , pour ainsi dire , sous nos yeux , que doit-on penser de la confiance de ces Auteurs qui compilent scrupuleusement de petites anecdotes de l'Antiquité , comme s'ils en avaient été les témoins : tandis qu'il sembleroit à peine possible de justifier les faits mêmes qui servent d'époque à la Chronologie ?



---

---

# HISTOIRE

D E

NUMA POMPILIUS.

L'Histoire de Romulus a présenté sous nos yeux Rome naissante, s'élevant par le bonheur de ses armes au-dessus de ses voisins tour-à-tour ligüés contre elle. Nous l'avons vu recevoir dans son sein des Nations qui ne s'étaient unies que pour le déchirer, & se fortifier de ce qui semblait devoir occasionner sa ruine. La valeur & la politique de Romulus commencerent à la rendre redoutable; la piété & la sagesse de Numa-Pompilius, acheverent d'affermir les fondemens de cet édifice qui devait un jour dominer sur l'Univers. Rome n'était encore peuplée que de guerriers. Un état naissant ne s'agrandit que par les armes; toute autre ressource lui serait alors inutile, & peut-être dangereuse; mais si c'est à la valeur à fonder les empires, c'est à l'autorité des loix, c'est à une certaine forme de religion combinée sur les mœurs, & sur le caractère

des peuples ; c'est enfin à un gouvernement établi sur ces deux bazes faites pour se prêter un appui réciproque , à les maintenir dans ce degré de force qui les met , du moins pour un tems , à l'abri des révolutions.

Il fallait donc assujettir au frein des loix une nation qui , sans elles , eût bientôt vengé ses voisins de la rapidité de ses premières victoires ; mais ce n'était point encore assez : il fallait adoucir les mœurs de ces brigands courageux rassemblés la plupart sous les Enseignes de Romulus , pour éviter la punition de quelques crimes. Malgré l'idée de grandeur attachée au nom Romain , on ne peut se dissimuler que tels furent les fondateurs de ce vaste empire , & sans doute de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi. Mais si l'admiration involontaire que cause encore ce grand nom , se trouve justifiée par tant d'actions généreuses que le tems n'a pû nous dérober , c'est dans ces principes de morale établis , ou développés par Numa , qu'il faut en rechercher la source. Romulus avait fait des guerriers ; son successeur fit des hommes & des citoyens.

La religion , qui se soutient par le trône , & qui le soutient à son tour ; cette religion ( quoiqu'en disent ses ennemis ) si nécessaire pour contenir , du moins , cette partie du peu-



ple sur qui l'amour du bien public, la raison, l'honneur, les devoirs de la société, ne font qu'une impression aussi légère que ses connaissances sont bornées; la religion, dis-je, fut le principal objet de la politique de Numa. Trop éclairé pour négliger un des plus solides appuis de son autorité, nous verrons de quels artifices il se servit pour l'établir; artifices dont la plupart des législateurs lui avaient donné l'exemple, & qu'après lui, d'autres ont cru devoir imiter. Ne lui faisons pas cependant un crime d'un stratagème qu'il employa moins par des vues intéressées, que parce qu'il le crut nécessaire au bonheur de son peuple, & à l'affermissement de son empire. Numa fut philosophe avant que d'être Roi; le trône ne changea rien à ses mœurs, &, comme philosophe, il jugea que les hommes avaient besoin d'être trompés pour être heureux.

Après la mort de Romulus, il s'éleva de grands troubles dans le Sénat, sur le choix d'un nouveau Roi; les Sabins prétendaient que ce choix devait tomber sur un de leurs concitoyens. » Depuis la mort de Tatius, disaient-ils, nous avons laissé Romulus paisible possesseur d'une couronne que la foi des traités l'obligeait de partager; la raison veut que le nouveau Roi soit élu parmi nous. Si les

» Romains nous ont reçus dans leur ville , ce  
» n'est point à titre de grace ; notre union a  
» fortifié leur Etat , & nous laisse le droit de  
» nommer nos maîtres. « Les Romains , jaloux  
de commander , leur disputaient ce droit si naturel. Il n'en fallait pas plus pour allumer dans Rome le feu des guerres civiles , ou pour la plonger dans les désordres de l'anarchie.

Les Sénateurs , pour parer ces inconvéniens , après une longue délibération , convinrent que chacun d'eux gouvernerait l'un après l'autre , jusqu'au tems où l'on pourrait espérer de voir les sentimens réunis. Ils se partagerent donc par Décuries , & tour-à-tour chaque membre de ces différentes Décuries , devait exercer la souveraineté cinq jours de suite. Cette bizarre forme de gouvernement prit le nom d'*Interregne*. Les Sénateurs crurent que l'autorité royale passant ainsi de l'un à l'autre , blesserait moins les yeux des Romains. Un regne si court pour chacun d'eux , une autorité partagée dans un si grand nombre , laissaient peu de place à la vexation & à la tyrannie. Tout abus du pouvoir eût été rigoureusement puni dans un Roi prêt à redevenir simple citoyen.

Quoique ce gouvernement fût très-moderé , les Sénateurs ne purent éviter les soupçons & les murmures du peuple , qui prétendit que ,

par cet artifice , ils avaient mis toute l'autorité dans les mains de la Noblesse , & qu'au lieu d'un Tyran qu'il pouvait craindre dans un Prince , les Patriciens avaient trouvé le moyen de lui en donner successivement un grand nombre ; enfin qu'ils ne cherchaient à prolonger cette espece d'Aristocratie , que pour changer la face de l'Etat , & pour ne pas choisir un Roi qui mettrait des bornes à leur ambition. Les soupçons du peuple étaient fondés sur la longueur de cet interregne qui dura pendant un an.

Il fallut donc s'accorder pour une élection. Les deux partis proposerent un expédient plein de sagesse : ce fut de tirer au sort , & de laisser au parti qu'il favoriserait , le droit de choisir ; mais avec cette condition , qu'il ne pourrait donner sa voix qu'à un membre de l'autre parti : tellement que , si le droit d'élection tombait aux Romains , ils seraient obligés de choisir un Sabin , & que si la fortune , au contraire , en disposait en faveur des Sabins , ils ne pourraient couronner qu'un Romain. Cet expédient pacifiait non-seulement la division présente ; mais partageait l'affection du Roi qui allait être élu entre les deux Nations. Il devait des égards à l'une par reconnaissance , & à l'autre par l'amour naturel de la Patrie.

Les Sabins défirent le droit de choisir aux Romains, qui ne voulurent le tenir que de la décision du sort. Ils jugerent plus honorable de se donner un étranger pour Maître, que d'en recevoir un de leur Nation de la main des Sabins. Ils élurent donc Numa Pompilius, âgé alors de quarante ans. Son origine était illustre, & sa vertu si respectée; que ses concitoyens ne purent l'entendre nommer, sans témoigner, par des applaudissemens redoublés, qu'ils l'acceptaient avec plus de plaisir encore, que ceux mêmes qui l'avaient élu.

Numa Pompilius avait dédaigné les avantages que sa naissance lui donnait lieu d'attendre soit à la cour de Tatius, soit à celle de Romulus son collègue. Il s'était fixé dans le sein de sa famille, à Cures sa ville natale, où il s'appliquait à l'étude de la philosophie. La réputation de sagesse qu'il s'était acquise, l'avait rendu respectable même aux Nations voisines. Il était fils de Pomponius, homme d'un mérite distingué, soutenu d'une probité qui fut héréditaire dans sa maison. Il est à propos de donner ici une idée plus étendue de ses occupations & de son caractère.

L'étude de la philosophie purgea son ame de ces passions qui dégradent l'humanité par l'abus qu'elle en fait presque toujours, & qui sont

sont bien plus dangereuses dans un Roi par la facilité qu'il a de les satisfaire. Elle le guérit aussi de cette ambition qui regarde comme légitimes les moyens les plus injustes , dès qu'il est question d'usurper & de s'agrandir. Aussi le regne de Numa fut aussi tranquille , que celui de son prédécesseur avait été orageux. Sa modération mérite en cela d'autant plus d'éloges , que l'avidité des conquêtes semblaient alors le seul moyen de parvenir à la gloire. Il avait banni de sa maison le luxe , & les plaisirs qui énervent le courage. L'hospitalité la tenait ouverte tant aux étrangers , qu'à ceux de ses compatriotes qui pouvaient avoir besoin de ses conseils. Là il s'occupait , non pas à multiplier ses richesses par des voies injustes ; mais à servir les Dieux & à étudier leur nature autant que la faiblesse de l'esprit humain peut y parvenir. Ce fut pour ces rares qualités que Tatius , son Roi , crut devoir le récompenser en lui donnant sa fille unique. Ce mariage ne l'enorgueillit point , & loin d'aller à Rome mendier les faveurs de son beau-pere , il préféra ses occupations tranquilles , & les soins qu'il devait à la vieillesse de Pomponius , aux frivoles honneurs de la cour. Tatia sa femme partagea , tant qu'elle vécut , sa modération , & son goût pour la retraite.

Leur union ne dura que treize ans. Ce fut alors que Numa, pour tromper son affliction, quitta le séjour de la ville, & se retira à une campagne assez éloignée de Cures. C'est-là qu'il se promenait ordinairement seul dans les bois consacrés aux Dieux, & c'est ce qui fonda sans doute l'opinion de son commerce avec la Nymphé Egérie, qui, selon la crédulité des Romains, ne s'était pas bornée à lui prodiguer ses faveurs \*); mais l'avait instruit de la nature des Dieux, & du culte qu'il fallait leur rendre.

Les peuples ont eû de tous les tems un penchant naturel à croire que les Dieux se plaissent à se communiquer aux grands hommes. C'est de cette crédulité que toutes ces fables mystérieuses & utiles, consacrées depuis, sous le nom de Religion, tirent leur origine. Chaque Nation eut les siennes privilégiées, toutes appuyées sur de pareilles traditions. Atys chez les Phrygiens Rodotus dans la Bythynie, Endymion dans l'Arcadie, &c. eurent, si l'on en croit l'Histoire de ces Nations, un semblable commerce avec les Dieux.

---

\*) De-là ce vers de Juvenal à l'occasion du Bocage d'Egérie :

*Hic ubi nocturna Numa constituebat amica.*

Cette réflexion en amène une autre qui pourrait sembler humiliante pour l'humanité. Supposer toujours que ceux d'entre les hommes qui se sont distingués par leur vertu, n'ont été, pour ainsi dire, que les instrumens des Dieux, n'est-ce pas convenir tacitement que la vertu n'est pas naturelle à notre espèce ? N'est-ce pas en inspirant, d'un côté, plus de vénération pour elle, la reléguer, en quelque sorte, loin de nous, & prêter des excuses à ceux qui la trouvent trop pénible. S'il était flatteur pour des Sages tels que Zoroastre, Minos, Lycurgue, Numa, &c. que les Peuples les crussent inspirés des Dieux, il semble qu'il n'était gueres satisfaisant pour leur amour-propre, qu'on ne les crût pas capables d'avoir exécuté seuls, des projets qui n'étaient point au-dessus des forces humaines : d'ailleurs ces petites prédilections qu'il fallait supposer aux Dieux, à la Nymphé Egérie, par exemple, s'accordaient-elles bien avec leur nature ; & faut-il être bien éclairé pour sentir qu'un homme qui se dit inspiré, n'est qu'un fourbe, même assez mal adroit, puisqu'il se dérobe une partie de sa gloire.

Ce n'est pas que les Sages dont j'ai parlé, ayant à discipliner des Nations sauvages, crédules & grossières, désespérant de les éclairer, n'aient agi prudemment de se conformer à leur

façon de penser, & de soutenir l'autorité des Loix par le crédit que donne aux fables la crédulité du vulgaire : c'est une belle imposture que celle qui a pour objet le bonheur des hommes. On a beau dire qu'il ne coutait pas plus d'employer la vérité : il y a long-tems qu'il est passé en maxime, que la vérité ne prendrait pas chez ce que l'on appelle Peuple.

Les Romains députerent à Numa pour le prier d'accepter l'Empire. Proculus & Vélesus, l'un Romain, l'autre Sabin, sur qui leur mérite avait d'abord fixé les vœux des deux Nations, furent choisis pour lui porter une Couronne dont eux-mêmes avaient été jugés dignes. Ils arrivèrent à Cures, & se présentèrent à Numa, persuadés qu'ils n'avaient pas besoin de longs discours, pour le déterminer à les suivre ; mais sa modestie mit sa grandeur d'ame dans tout son jour. Il leur fit, en présence de son pere, & de son parent Martius, cette réponse que les Historiens nous ont conservée.

» Il est peu de changemens dans la vie de  
» l'homme, qui ne présentent un avenir à crain-  
» dre. Celui qui, par la modération de ses de-  
» sirs, s'est mis au-dessus des besoins, & qui  
» n'a point à se plaindre de sa fortune, com-  
» met au moins une imprudence, s'il sacrifie  
» à des vues ambitieuses l'heureuse médiocrité



» de son état; il abandonne un bonheur réel  
» pour des espérances incertaines. La faute que  
» je ferais en acceptant vos offres, serait encore  
» moins excusable, puisque je n'ai pas même  
» devant les yeux ces espérances flatteuses dont  
» l'illusion pourrait me séduire. Si, d'un côté,  
» j'envisage la fin cruelle de Tatiüs, de l'autre,  
» les soupçons injurieux qu'elle a jettés sur  
» Romulus son Collegue; si ce même Romulus  
» (du moins comme le dépose la voix publique)  
» est tombé sous les coups des Sénateurs qui m'offrent  
» aujourd'hui de le remplacer, le Trône peut-il me paraître  
» sous un jour assez avantageux, pour m'aveugler sur  
» les écueils qui l'environnent? Si ce Héros, quoique  
» d'une extraction divine, malgré les prodiges de sa  
» naissance, & de sa conservation, n'en a pas moins  
» été la victime d'une lâche perfidie, sur quelle apparence  
» attendrais-je une vie tranquille, où ce grand homme  
» n'a trouvé que la mort? Mais quand je présumerais  
» assez de la fortune pour me flatter de me dérober  
» aux mêmes dangers, mes mœurs, mes inclinations,  
» & ces faibles vertus qui m'ont fait connaître, ne  
» sont-elles pas ce qui doit m'exclure du rang que vous  
» me proposez? J'ai passé ma vie dans la retraite,  
» & dans l'étude. Accoutumé à l'inno-

» cence des travaux champêtres, mes premières  
» occupations font d'honorer & de servir les  
» Dieux. Romulus vous a laissé beaucoup d'en-  
» nemis ; vous avez besoin, pour vous défendre ,  
» d'un Prince actif & belliqueux : que ferait  
» parmi vous un homme pacifique qui pour-  
» rait, tout au plus, vous inspirer quelques  
» sentimens de modération & d'amour pour la  
» justice ?

Telles furent les raisons dont se servit Numa, pour se décharger du fardeau de la Royauté. Les Ambassadeurs admirèrent la sagesse de sa réponse ; mais loin de se rebuter, ils redoublèrent leurs instances, & le conjurèrent de ne pas permettre par un refus si généreux, que le Peuple qui l'avait choisi, retomât dans les troubles que son élection venait d'apaiser. Ils ajoutèrent que c'était sur lui seul que les vœux des deux Nations avaient pû se réunir, & qu'ils n'oseraient reparaitre à Rome, s'il persistait à rejeter leurs prières. Le pere de Numa, Martius son parent & son ami, s'unirent aux Députés, & lui remontrèrent qu'à la vérité cette gloire que l'on retire de la vertu, était bien au-dessus de celle de commander, mais que la vertu même lui faisait une loi de se rendre aux desirs des Romains.

„ Où pourrez-vous, lui disaient-ils, servir les

core la Cérémonie, & voulut que son élection fût confirmée par les Dieux. Il prit donc avec lui les Augures & les Prêtres, & leur ordonna de le suivre au Capitole, qui s'appellait encore le mont Tarpéien. Le Chef de ces Augures tourné vers l'Orient, le visage voilé, touchant de la main droite la tête de Numa, pria les Dieux de déclarer leur volonté par le vol des oiseaux, ou par tel autre auspice favorable qu'il leur plairait d'accorder. Un profond silence régnait dans l'assemblée du Peuple, qui, prosterné, attendait avec impatience l'issue de cette Cérémonie. Les oiseaux parurent, l'élection fut confirmée, Numa prit la pourpre, & descendit dans la place où l'Elite des deux Nations le reçut avec respect, comme le bien-aimé des Dieux.

Cet acte de Religion fut le premier par lequel Numa voulut inspirer de la vénération pour elle. On imagine bien que le miracle était convenu, & les oiseaux préparés. Il fallait en imposer aux Romains, & jamais les Prêtres n'ont manqué de ces sortes de ressources, moins pour établir le culte de leurs divinités, que pour augmenter leur crédit, & l'éclat extérieur de leur ministère.

Les différens Oracles qui se rendaient dans le Paganisme, sont une preuve qu'ils avaient

eût l'art de les perpétuer. Le Prince se servait d'eux comme des instrumens de sa politique, & les Prêtres, à leur tour, faisaient servir le Prince à leurs desseins : ainsi le Trône fut l'appui de l'Autel, & l'Autel celui du Trône.

Un prodige aussi simple était proportionné à la grossière crédulité de ces Peuples. Dans Rome plus éclairée, peut-être ne l'eût-on pas hasardé. Prodige pour prodige, avec un peu plus de finesse & de méditation, les Prêtres en auraient trouvé de plus frappans. Aussi n'ont-ils pas oublié, pour accréditer certains temples, certaines forêts, certaines contrées, d'en produire de plus merveilleux, à l'envi les uns des autres. Les plus adroits étaient privilégiés, & le temple seul d'Esculape à Epidaure, contenait plus de vœux, plus d'offrandes, plus de tableaux de guérisons miraculeuses, que l'on n'en a vus depuis dans aucune autre région. Le prodige d'Actius Névius, l'un des Augures, sous le règne de Tarquin l'ancien, prouve à quel point, cent ans après Numa, l'on avait déjà raffiné sur les miracles. Sous l'Empereur Vespasien, tems auquel les Lettres & les Arts avaient été portés à leur plus haut degré dans Rome, il ne fallut pas moins que la guérison d'un aveugle né, pour donner, dans ce genre, quelque réputation à cet Empereur, Apollonius de Thyane

voulut pousser l'adresse jusqu'à ressusciter des morts ; mais dans un tems où les prodiges du paganisme tombaient dans le discrédit ; ils s'anéantirent devant ceux des Chrétiens, comme la monnaie contrefaite tombe devant celle du Prince : Apollonius fit cependant encore quelques prosélites.

Numa prit possession de l'Empire, & conserva sur le Trône les mœurs qu'il avait apportées dans Rome. C'est sans doute le plus grand trait de sa vie, puisqu'il est si rare de voir des hommes conserver, dans l'élévation, des sentimens qui les avaient fait estimer dans la médiocrité. Il sçut être grand par lui-même ; c'est la véritable grandeur, & la seule que l'on puisse louer dans un Sage. Avant que d'entrer dans le détail des actions de ce Prince, il est à propos d'observer dans quel état il trouva l'Empire : c'est le moyen d'apprécier la sagesse de ses Loix, de ses établissemens, & des remedes qu'il crut devoir apporter aux divisions de la République, Écoutons parler Denys d'Halicarnasse.

Après la mort de Romulus, la division commença à s'introduire dans l'ordre des Patriciens, au sujet de la forme qu'il fallait donner au Gouvernement. Les anciens compagnons de Romulus, ceux qui avaient suivi

sa fortune depuis Albe, jusqu'à la fondation de Rome, prétendaient mériter, par leur ancienneté, que l'on ne prît que leurs avis, & que par des honneurs, on les distinguât du reste des Citoyens. Ils exigeaient même une préférence exclusive pour toutes les dignités, & regardaient, en quelque sorte, les nouveaux habitans comme des sujets. Ceux-ci au contraire qui, depuis l'union des Sabins, avaient été admis dans l'ordre des Patriciens, & qui prétendaient aux mêmes honneurs, affirmaient que par le Traité fait avec Tatius, tout était égal entre eux & les Romains. Enfin une petite partie du Peuple qui jouissait nouvellement du droit de Bourgeoisie; qui ne s'était signalée dans aucune guerre, & qui, par conséquent, n'avait point encore été appelée au partage des terres, regardait l'opulence des autres d'un œil d'envie, tandis qu'elle languissait dans la plus affreuse misère. Cette espèce de gens ordinairement inquiète & factieuse, n'avait pas une petite part dans les troubles du Gouvernement. Ce fut dans cet Etat divisé dans tous ces différens ordres, que Numa Pompilius entreprit de remettre, & remit effectivement la tranquillité. Il commença d'abord par étendre ses soins paternels sur cette classe du Peuple, dont les besoins

plus pressans exigeaient des secours plus prompts. Il lui partagea les terres conquises, mais l'un des plus grands traits de sagesse de ce Prince, fut la maniere dont il parvint à cimenter l'union entre les Romains & les Sabins. Ces deux Nations toujours rivales, quoique liées par la foi des Traités, un même Gouvernement, & une même Religion, n'avaient point encore étouffé ces semences de haine qui pouvaient un jour les détruire l'une par l'autre. Rarement une concorde, purement politique, est-elle durable ; il se passait peu de jours où l'on ne vit éclore quelques fruits de division entre les deux Peuples. Numa comprit que, de même que des corps solides ne peuvent se mêler ensemble, si la division n'en facilite le mélange, il fallait, pour les unir, partager ces deux grands corps en différentes classes, dont chacune serait composée de Romains & de Sabins. Il rangea donc les deux Peuples, selon les diverses professions, en autant de petites classes séparées dont chacune avait ses privileges, ses fêtes, ses assemblées, & sa juridiction. Ainsi les Romains confondus avec les Sabins par cette prudente distribution, oublièrent cette diversité d'origine qui jusqu'alors les avait désunis. On ne parla plus de rivalité, l'intérêt national disparut ; les noms

de Romulus & de Tatius ne furent plus un cri de discorde pour les deux Nations : tout devint Romain.

Après avoir remis le calme dans l'Etat, il était digne de ce grand homme d'y faire régner l'abondance. Il voulut attacher son Peuple à l'agriculture. Cette profession, la première, la plus utile, & peut-être la plus honorable, est, en même tems, la véritable richesse d'un Empire. Un Roi qui veut être le pere de ses sujets, ne peut l'encourager par trop d'exemptions & de privilèges. Dans un Etat où le luxe aurait fait une idole du superflu, & qui par-là même serait plus voisin de sa ruine, on ne doit pas craindre de répéter trop souvent que l'agriculture seule est sa ressource réelle; mais si le Laboureur accablé, trouve à peine dans un travail ingrat & pénible, de quoi satisfaire à l'avidité des Exakteurs, bientôt les terres en friche, mal cultivées du moins, peut-être abandonnées, n'offriront plus, au lieu du riant tableau d'une campagne fertile, que le spectacle affreux de l'indigence & de la désolation. Tous les canaux d'où circule l'abondance tarissent, le commerce languit, le nombre des Citoyens diminue, l'amour de la patrie s'éteint, & le luxe même (qui n'est que le fardeau des miseres pu-



bliques) s'évanouir avec l'Etat devenu sa victime.

Numa n'oublia rien pour prévenir ces malheurs ; il savait d'ailleurs que l'agriculture est amie de la paix ; qu'elle adoucit les mœurs sans les amolir ; qu'elle augmente le courage qui n'a pour objet qu'une défense légitime ; en même-tems qu'elle réprime cette valeur inquiète , née de l'oisiveté , qui préfère le dangereux avantage d'usurper , au bonheur plus solide d'une possession juste & tranquille. Il savait enfin que l'abondance , qui suit l'agriculture , est d'autant plus précieuse , qu'elle est achetée par le travail : de-là naît l'envie d'une jouissance paisible dont le plaisir redouble toujours , à proportion des peines qu'il a coûtées.

Ce Prince distribua donc dans les campagnes une partie du Peuple. Il divisa en plusieurs Bourgades une vaste étendue de terres cultivées par un certain nombre de familles , qui devaient s'appliquer tant à l'agriculture , qu'aux autres travaux de la vie rustique. Il établit dans chacune de ces Bourgades un Magistrat pour maintenir l'ordre , & prévenir ou terminer les différends qui pouvaient s'élever dans ces petites sociétés. Ce Magistrat remarquait ceux qui se distinguaient par leur activité , punissait les autres comme des Citoyens inutiles.

ou dangereux ; étudiait les mœurs des habitants , leurs inclinations , leurs talens pour en rendre compte à Numa , qui , de son côté , venait lui-même visiter ces Colonies , animait par des éloges , par des récompenses , par des honneurs , celles qui montraient le plus d'ardeur à l'ouvrage & le plus d'industrie. Il tâchait d'encourager par la crainte des reproches , du blâme ou de la honte , celles sur qui le bon exemple des autres n'était pas assez puissant , & qui , comme de vils Freçons , ne subsistaient que des travaux de leurs Concitoyens.

C'est ainsi que Rome , par les soins paternels de Numa , prit une nouvelle face. Il les étendit jusques sur les esclaves. Privés du plus beau présent de la nature , la liberté , il n'oublia point qu'ils étaient hommes. Et pour en rappeler continuellement le souvenir aux Romains ; pour leur rendre l'humanité précieuse , en leur laissant une image de l'égalité que la nature a mise , non-seulement entre tous les Citoyens d'une même ville , d'un même Etat , mais entre tous les habitans de l'univers , notre Patrie commune , il institua les Saturnales. L'esclave admis alors à la table de son maître , jouissait de toutes les prérogatives des autres Citoyens. Il crut qu'il était juste que des hommes

hommes qui enrichissaient l'Etat par des travaux utiles , jouissent du moins , pendant quelques jours , de l'abondance qu'ils lui procurent ; enfin qu'ils avaient des droits sur les premiers fruits d'une terre que leurs mains avaient rendue fertile.

Le malheur des conditions ne détruit point en effet l'égalité primitive , & ne peut servir de prétexte au mépris. Cette Rome , si fière de l'expulsion de ses tyrans , ne dut-elle pas sa liberté à la vigilance de l'esclave Vindex.

Cette licence des Saturnales tournait doublement au profit des maîtres. Elle les mettait à portée de saisir le caractère de leurs esclaves ; ceux-ci , d'ailleurs , en les avertissant de leurs défauts , avec la familiarité permise pendant ces Fêtes , pouvaient leur donner d'utiles leçons , & peut-être les corriger.

Le pouvoir que Romulus avait laissé aux pères sur leurs enfans , tenait de la barbarie. Ils étaient en droit de les tenir en prison ; de les faire frapper de verges ; de les condamner aux travaux les plus pénibles ; enfin de les mettre à mort , de quelque rang dont les eût honorés la République : jusques-là que l'on vit à Rome des pères arracher de la Tribune avec violence , leurs enfans qui haranguaient le Peuple , sans que ni le Consul , ni le Tribun , ni ce Peuple

même qui ne connaissait point de Puissance supérieure à la sienne, osât prendre leur défense. L'Histoire Romaine est remplie de monumens de la sévérité paternelle. Brutus, Manlius Torquatus, & tant d'autres, la poussèrent jusqu'à la dernière rigueur. Ce cruel despotisme subsistait tout le tems de leur vie. Un pere pouvait vendre son fils jusqu'à trois fois, condition plus dure que celle d'un esclave, puisqu'une fois affranchi, ce dernier devenait libre, tandis qu'un fils courait les risques d'une seconde & troisième servitude. Il est vrai qu'alors, s'il pouvait se racheter, le pere n'avait plus aucun droit sur lui. Malgré ce pouvoir excessif, Romulus ne statua rien sur le parricide, comme s'il n'eût pas imaginé que ce crime fût possible. Il est même remarquable que pendant six siècles, on n'en vit aucun exemple dans Rome.

Numa n'osa pas abroger entièrement cette Loi; mais il était de son caractère modéré d'en adoucir la rigueur. Il excepta de la Loi les enfans qui se feraient mariés du consentement de leurs peres; alléguant pour raison qu'il n'était pas juste qu'une Citoyenne qui avait cru épouser un homme libre, se trouvât la femme d'un esclave.

Les filles, par les Loix de ce Prince, étaient nubiles à douze ans, & les Romains n'atten-

daient pas toujours ce terme pour les marier. Cette coutume avait ses inconvéniens, car dans un âge si tendre , une fille n'est point assez formée pour soutenir le poids des affaires domestiques , ni assez robuste pour devenir mere sans danger. Mais d'un autre côté , une femme si jeune prenait plus aisément le pli de sa nouvelle condition ; il lui en coûtait moins pour se conformer au caractère , à l'humeur de la famille qu'elle s'était choisie ; l'union devenait par-là moins onéreuse : aussi deux cens trente ans après la fondation de Rome , on ne connaissait pas encore le divorce. Spurius Carvilius fut le premier qui en donna l'exemple ; & depuis Numa , jusqu'à Tarquin le Superbe , on ne vit qu'une seule Romaine en division avec sa belle-mere.

La sobriété des femmes fut encore une suite des sages Réglemens de ce Prince. L'usage du vin leur était interdit. D'autres Loix ne leur permettaient de parler qu'en présence de leurs maris , ce qui fut si constamment observé , qu'une femme ayant un jour plaidé sa cause en pleine Audience , le Sénat envoya consulter l'Oracle d'Appollon , pour sçavoir ce qu'un pareil prodige annonçait à la République. Toute curiosité sur les affaires d'Etat leur était encore expressément défendue. Ces Loix étaient trop

austères sans doute , & peut-être injustes ; mais il faut convenir aussi qu'aucun Peuple ne porta plus loin les égards pour les femmes que les Romains. Cette urbanité surprend d'abord dans une Nation encore grossière : elle était un effet de la politique de Romulus qui , pour se concilier l'amitié des Sabins , après l'enlèvement de leurs filles , prescrivit à son Peuple d'avoir pour elles toutes les attentions que , d'ailleurs , elles avaient lieu d'attendre de la douceur & des grâces de leur sexe. Cette conduite des premiers Romains , devint une habitude naturelle à leur postérité.

Numa réduisit à dix mois le terme du plus long deuil. \*) Une veuve , avant ce tems ex-

\*) Le Pere Catrou à l'occasion de ce Règlement du deuil , fait une réflexion dont le ridicule mérite d'être observé. » Il paraît , dit-il , que les Romains avaient » porté à l'excès la pompe de leur deuil , & la somptuosité des obseques. Ce Prince les resserra dans des » justes bornes. Il proscrivit les bûchers magnifiques , » les lits précieux , les parfums trop exquis. Il défendit » de laver les ossemens des morts , & fit cesser les cris » de ce cortège de Pleureuses dont on les accompagnait. » Il voulut qu'on n'ornât de Couronnes que ceux des » morts qui en avaient mérité pendant leur vie , &c.

Numa certainement ne fit rien de tout cela. Ce prétendu luxe de funérailles n'a jamais existé que dans l'imagination du P. Catrou. Il oublie que Rome sous le

piré, ne pouvait se marier ; mais si quelqu'une pressée par des raisons d'intérêt, ou par d'autres causes, trouvait la Loi trop rigoureuse, elle était libre d'en acheter la dispense par un sacrifice.

Les Traités, qui n'avaient pour garant que la bonne foi des contractans, étaient souvent exposés à être violés par l'infidélité d'un des deux partis. Numa, pour cimenter la confiance entre les Citoyens, érigea un Temple à cette bonne foi ( le premier lien de toute société ) & la rendit si respectable aux Romains, que

---

regne de ce Prince, n'était qu'une ville assez médiocre, sans Arts, & sans commerce, peuplée par des gens encore sauvages, qui ne connaissaient ni superflu, ni délicatesse. Le grand nom de Rome a fait illusion à cet Historien : on lui passerait, tout au plus, une pareille description après la prise de Carthage.

M. de Voltaire a dit avec bien plus de vérité dans son ingénieuse apologie du luxe.

- » L'Auguste Rome avec tout son orgueil,
- » Rome jadis était ce qu'est Autenil.
- » Quand ces enfans de Mars & de Silvie ;
- » Pour quelques prez signalant leur furie,
- » De leur village allaient au champ de Mars ;
- » Ils arboraient du foin pour Etendards.
- » Leur Jupiter au tems du bon Roi Tulle,
- » Était de bois, il fut d'or sous Luculle, &c.

leur parole fut long-tems regardée comme inviolable, même par leurs ennemis.

Ce Prince, ami de la paix & de la justice, pour assurer l'héritage du plus faible contre l'avidité du plus fort, voulut que chaque Citoyen marquât par des bornes, les limites de ses terres. Ces termes devinrent pour les Romains des Dieux qui veillaient à la sûreté publique. Il leur consacra des Autels ; on leur offrait, non des sacrifices sanglans, mais les prémices des fruits, & ce fut une profanation digne de mort que d'oser les enlever ou les reculer. Le territoire même de Rome eut ses limites. Romulus toujours avide de nouvelles conquêtes, ne les avait point fixées ; elles auraient attesté ses usurpations, mais Numa, plus jaloux de conserver ses Etats, que de les étendre par des voies injustes, contint, tant qu'il vécut, la valeur inquiète des Romains.

Un des établissemens qui décele encore son caractère pacifique, fut celui des Féciales ; leurs fonctions étaient d'appaiser les différends, & de prévenir les voies de fait, tant qu'il restait quelque espérance de conciliation. Le Peuple ne pouvait entreprendre aucune guerre, qu'au-paravant ils ne l'eussent déclarée légitime. Lorsqu'une Ville alliée des Romains avait enfreint les conditions des Traités, les Féciales s'y trans-



portaient , & demandaient justice au nom du Peuple. Sur un refus , ils la déclaraient ennemie : mais ils n'étaient pas moins attentifs à écouter les plaintes que l'on portait contre les Romains , pour en rendre compte au Sénat. Si quelque Citoyen pouvait prouver que l'on eût violé à son égard la foi des Traités , ils exigeaient que les coupables fussent remis à leur discrétion. Ils faisaient respecter le droit des gens dans la personne des Ambassadeurs ; enfin ils avaient le plein-pouvoir de conclure la paix ou de l'annuller , si elle leur paraissait contraire aux intérêts de la République. Lorsqu'ils étaient députés vers une Nation , leur Chef revêtu des marques de sa dignité , s'avancait sur les frontières , & là prenant Jupiter , & les autres Dieux à témoin de la justice de la demande qu'il allait faire , se dévouant lui & ses Concitoyens à la vengeance céleste , s'il donnait la moindre atteinte à la vérité ; après avoir fait les mêmes protestations devant la première personne que le hazard offrait à sa vue , il marchait vers la Capitale. En présence des Magistrats , il exposait les ordres dont il était chargé , renouvelant toujours les mêmes imprécations & les mêmes sermens. Si les Magistrats lui faisaient justice , il se retirait en ami. S'ils demandaient du tems pour délibérer , il leur accordait

dix jours , & quelquefois trente ; mais ce tems expiré , s'ils refusaient de le satisfaire , il s'éloignait pour toujours en dévouant les coupables à la colere des Dieux. Il retournait ensuite au Sénat avec les Féciales qui l'avaient suivi , & leurs réponses décidaient la guerre.

Les Romains avaient cette coutume si fort en vénération , que long-tems après Numa , ils crurent que leur ville n'avait été prise par les Gaulois , que pour avoir négligé de s'y conformer. En effet Fabius Ambustus , leur Ambassadeur auprès de ces Barbares , chargé de négocier avec eux quelque accommodement , & mécontent du succès de sa négociation , défia l'un des plus braves d'entre eux à un combat singulier , le vainquit & le tua.

Les Gaulois irrités envoyèrent à Rome un Député , chargé d'accuser Fabius d'avoir porté la guerre chez eux , sans qu'elle leur eût été déclarée. Les Féciales furent d'avis de le livrer aux Gaulois ; mais le Peuple s'y opposa : des Romains ne pouvaient se résoudre à punir la valeur comme un crime. Les Gaulois marchèrent à Rome , la prirent , la saccagerent & la mirent en cendre. Le seul Capitole fut sauvé par l'intrépidité de Camille.

Numa congédia les 300 hommes que Romulus avait choisis pour sa garde ; il crut que l'a-

l'amour de ses sujets suffisait pour sa défense , & qu'il ne devait point se défier d'un Peuple qui lui avait confié l'autorité suprême. Ce n'est qu'aux Rois capables d'en abuser , que la défiance est permise. Il n'est pas d'exemple que des Sujets se soient lassés d'un maître qui les traitait en pere. La cruelle politique exagere en vain la perversité humaine ; la reconnaissance & l'amour établissent plus solidement le pouvoir des Rois , que l'oppression & la crainte.

J'ai dit que Numa s'appliqua sur-tout à faire fleurir la Religion. Par respect pour la mémoire de son prédécesseur ; il ne changea rien dans le petit nombre de loix & de cérémonies que ce Prince avait prescrites ; mais il se permit d'ajouter , de lui-même , tout ce qu'il crut que Romulus avait négligé. Il embellit Rome de plusieurs Temples , & assigna des Fêtes particulières à tous les Dieux ; il créa de nouveaux Prêtres en l'honneur de Jupiter & de Mars. Il voulut que Romulus lui-même en eût un qui fut appelé *Quirinalis* du nom du Dieu auquel il était consacré.

A l'exemple du Fondateur de Rome , il garda la dignité de premier Pontife , & il eut la sagesse de réunir dans sa personne la puissance royale , & le Sacerdoce. Il se réserva par conséquent le droit de juger souverainement les

controverses de Religion , & d'établir à son gré de nouvelles Loix sur tout ce qui concernait , ou le culte , ou l'intelligence des dogmes. C'était à lui d'examiner ceux des Magistrats qui devaient présider aux sacrifices , & les personnes qui se dévouaient au service des Dieux. Il veillait à ce que leurs Ministres ne fissent aucune innovation dans les cérémonies. On le consultait sur ce qu'il fallait croire ; & si quelqu'un semblait manquer de déférence pour ses décisions , il le punissait selon l'importance de l'objet. Il n'était comptable de sa conduite , ni au Peuple , ni au Sénat ; enfin les Vestales étaient commises à sa garde.

L'établissement de ces Prêtresses fut un nouveau monument de la piété de Numa. C'est mal-à-propos que quelques Historiens l'ont attribué à Romulus. Il est vrai qu'avant la fondation de Rome , le culte de Vesta s'était introduit chez les Albains ; on a vu que la mere de Romulus était une Vestale ; mais par cette raison-là même , ce Prince n'en établit point dans Rome. Il n'était point naturel qu'il rappellât au souvenir des Romains la honte de sa mere , ni qu'il s'exposât à punir sur des Vestales infidelles , un attentat qui leur eût été commun avec Rhéa-Silvia. La chasteté que l'on exigeait de ces Prêtresses , était un Symbole de

la pureté de l'élément qu'elles avaient en garde. Outre le dépôt du feu sacré, elles étaient chargées de la conservation du Palladium, ou des Livres des Sybilles. Du moins la piété de Cécilius Métellus, qui revenant vainqueur de la première guerre de Carthage, s'élança dans le Sanctuaire embrasé de leur Temple, & sauva des flammes quantité de monumens précieux que la frayeur des Vestales avait abandonnés, est-elle une preuve que le feu sacré n'était pas le seul objet de l'attention de ces Vierges.

Leur nombre était de quatre sous le regne de Numa; il fut augmenté sous celui de Tarquin l'ancien. Elles jouissaient de plusieurs Privilèges honorables. On portait les faisceaux devant elles, & si le hazard les conduisait sur le passage de quelque criminel condamné à mort, elles lui sauvaient la vie, pourvu qu'elles jurassent que cette rencontre n'était point préméditée. Elles jouissaient aussi du droit de tester du vivant de leurs peres. Leur regle les condamnait à rester trente ans au service de la Déesse : dix pour se former aux fonctions de leur ministère; dix pour l'exercer, & les dix dernières pour instruire celles qui devaient les remplacer. Au bout de ce tems il leur était libre de sortir du Temple, & de se marier. Peu d'entre elles profitaient de cette liberté. La superstition remarqua même

que celles qui le firent, ne furent point heureuses. Mais il ne paraît pas étonnant que de vieilles filles, fieres de la vénération que l'on avait eu pour elles, n'inspirassent point à leurs maris des passions bien violentes : le contraire eût été plus digne d'être observé.

Elles étaient sévèrement punies des moindres négligences. Les Pontifes les frappaient de verges pour une légère inattention, & on enterrait toutes vives avec l'appareil le plus effrayant, celles dont la chasteté s'était démentie. On prétend que la Déesse s'intéressait au sort des Vestales injustement accusées. Une d'entre elles \*) soupçonnée d'avoir laissé, par sa négligence, éteindre le feu sacré, le *raluma*, dit-on, en y jettant sa ceinture, quoique le foyer ne fût couvert que de cendres froides. Une autre \*\*) dont les mœurs étaient suspectes, du moins au rapport des Prêtres qui peut-être ne l'accusaient d'un crime, que par l'attention qu'elle avait eue à s'en défendre, offrit, pour se justifier, de puiser de l'eau dans un crible ; ce qui lui réussit aux yeux de tout le Peuple. On ajoute que jamais son principal accusateur ne

---

\*) Emilie.

\*\*) Tucia.

reparut , & comme on le juge bien , ces prodiges ne pouvaient manquer d'accréditer le Temple de Vesta. Je ne les rapporte que pour prouver qu'il s'est trouvé , chez tous les Peuples , de ces Traditions consacrées par les esprits faibles, Traditions que les Philosophes , tels que Démocrite , Epicure , Cicéron , &c. ne méprisaient qu'avec les ménagemens que des Sages doivent aux préjugés de leur pays.

Pour adoucir insensiblement les mœurs des Romains , & leur faire perdre cette férocité guerrière qu'ils avaient contractée sous le règne de Romulus , son Successeur se servit habilement des spectacles de religion , des sacrifices , des fêtes , des danses , en l'honneur des Dieux ; il y assistait lui-même avec décence , & le Peuple , toujours imitateur de ses Rois , s'y livrait avec d'autant plus de zèle , qu'il trouvait à la fois , dans ces cérémonies , de quoi satisfaire son penchant à la superstition , & son goût pour les plaisirs. Ces chants , ces danses , ces jeux qui faisaient la principale partie du culte , étaient en effet de purs spectacles , bien capables , par conséquent , de réussir chez le Peuple toujours crédule , curieux , avide de nouveautés , & devaient attiédir par degrés cette ardeur belliqueuse , jusqu'alors l'unique vertu des Romains. Ce culte extérieur , qui fut si favorable aux desseins

de Numa , prouve que ceux qui l'ont voulu abolir dans la Religion , ne connaissaient pas si bien que lui la nature des Peuples , & que loin d'en retrancher quelque partie , il serait peut-être plus à propos de l'augmenter : le Vulgaire ne s'attache que par les sens.

La création des Saliens eut pour origine une peste qui désola Rome , & une partie de l'Italie. Numa feignit alors qu'un bouclier de cuivre , gage de la conservation des Romains , était tombé du ciel dans son palais , & qu'il devait cette révélation à la Nymphé Egérie. Une calamité publique est le vrai moment de la crédulité. La contagion cessa , le bouclier fut regardé comme un monument de salut qu'il fallait conserver précieusement. On proposa d'en faire forger onze parfaitement semblables , afin que des voleurs , ou des ennemis , qui auraient eu l'intention de l'enlever , ne fussent lequel choisir. Numa le fit porter inutilement à tous les ouvriers de Rome ; le seul Véturius Mamurius , qui sans doute avait fait le premier , réussit à faire les onze autres , & les fit si ressemblans , que ce Prince même ne put reconnaître le véritable. Il institua des Prêtres nommés Saliens , pour les garder. Leur fonction était de les porter en pompe , & d'en donner le spectacle au Peuple pendant le mois de Mars. Ils dansaient en frappant



en cadence sur ces boucliers , & c'est de ces danfes que le nom de Salien tire son étymologie.

Tant d'institutions pieufes & nouvelles pour les Romains , leur avaient inspiré une fi grande confiance dans la sagesse de Numa , qu'il pouvait , fans risquer de se compromettre , leur persuader tout ce qu'il voulait. C'est ce qui leur fit adopter , fans aucune contradiction , son commerce avec la Nymphé Egérie ; mais comme on l'a déjà remarqué , ce Prince ne cherchait à leur en imposer que pour les rendre meilleurs : pouvait-il prendre une route plus sûre qu'en leur annonçant des Dieux qui recompensaient les vertus , & qui punissaient les crimes ?

Convaincu que tout ce qui semble mystérieux imprime au Peuple un certain respect , il établit quantité de pratiques auxquelles les Romains devaient d'autant plus s'attacher , qu'ils n'en pouvaient pénétrer ni les convenances , ni les rapports : par exemple , de sacrifier aux Dieux célestes en nombre impair , aux terrestres , en nombre pair ; de se tourner , en faisant leurs prières , d'orient en occident , & d'occident en orient ; de ne pas regarder derrière eux lorsqu'ils sortaient de leurs maisons , & beaucoup de pareils usages qu'ils respectaient d'autant plus qu'ils leur semblaient impénétrables. Des chi-

meres semblables font , dans toutes les Religions , l'aliment du Peuple. Cependant quelque crédule qu'il puisse être , il faut de tems en tems réveiller sa confiance par des prodiges. Numa était trop éclairé pour y manquer. Il invita un jour les principaux des Romains à un repas solennel , & leur ayant fait voir des apprêts très-médiocres , il s'éloigna quelques momens avec eux , jusqu'à l'heure du service. A leur retour , les tables parurent couvertes d'une vaisselle magnifique , & d'une abondance de mets les plus recherchés en tout genre. Lisant leur étonnement dans leurs yeux , il remercia hautement la Nymphe Egérie , qui avait bien voulu , disait-il , leur faire les honneurs du festin. Les Romains surpris & flattés , ne pouvant imaginer d'ailleurs qu'en aussi peu de tems ce Prince eût pû ordonner une fête si somptueuse , ne douterent plus de son crédit auprès de la Nymphe , & lui , pour les convaincre de plus en plus , lui dédia par reconnaissance , & aux Muses ses Compagnes , un bois arrosé d'une fontaine où les Vestales allèrent puiser l'eau pour laver le sanctuaire de leur Temple. Il prescrivit ensuite la forme des expiations & des purifications. Enfin il rendit Rome si respectable par cet appareil de Religion , que ses ennemis mêmes auraient regardé comme un sacrilege de faire  
la

la moindre entreprise contre une ville entièrement dévouée au culte des Dieux.

Ce qui paraîtra singulier , c'est que Numa reconnaissait un premier Etre , au-dessus des sens , invisible , immortel , immuable , & ce fut en conséquence de cette opinion , qu'il défendit de le représenter sous aucune forme corporelle : tellement que les Romains , pendant plus d'un siècle & demi , ne placèrent point de statues dans leurs Temples , regardant comme un attentat de prendre des modèles sur la terre pour peindre les Dieux , & n'imaginant pas que l'on pût atteindre à leur connaissance autrement que par la raison.

Il est remarquable que cette Doctrine de Numa se trouve entièrement conforme à celle de Moïse , & qu'elle renferme un des premiers Commandemens qu'il ait fait aux Hébreux.

Numa , Pythagore , Platon , Socrate , &c. ont eu de la Divinité , à-peu-près , les mêmes idées. Peut-être , dira-t-on , qu'ils avaient quelque connaissance du Livre des Hébreux ; mais outre qu'il serait difficile de prouver que Numa , par exemple , qui s'y rapporte si bien , eut fait quelque voyage en Judée , ne savait-on pas que les Juifs avaient tant de vénération pour leurs mystères , qu'ils auraient cru les profaner en les communiquant à des Etrangers , & que

toute alliance avec eux leur était expressément défendue ? Ne savait-on pas aussi la haine que ce Peuple superstitieux portait à toutes les Nations ? Dans le tems même où la Judée , devenue Province Romaine , était forcée d'avoir quelque commerce avec ses vainqueurs , ils n'étaient pas fort instruits de la Religion des Juifs ; témoin ce vers d'un Poëte Latin qui croyait exprimer l'objet de leur culte :

*Nil prater nubes & cæli numen adorant.*

Je ne parle point du reproche qu'on leur fit d'adorer la tête d'un âne. Après cela peut-on s'imaginer de bonne foi que Numa , huit cents ans avant la conquête de Jerusalem , ait été si bien instruit de leur créance , qu'il ait transcrit , pour ainsi dire , le premier Commandement du Décalogue ?

La conformité des sentimens de ce Législateur avec quelques principes de Pythagore , a donné lieu à l'anachronisme qui le fait disciple de ce Philosophe. On trouve dans Plutarque toutes les raisons dont on a cru l'appuyer ; mais Numa \*) régnait plus de cent ans avant que

---

\*) Numa fut élu vers le milieu de la 16 Olympiade , & Pythagore ne parut en Italie qu'à la fin de la 30e

Pythagore eût établi son école à Crotone, & cette ville elle-même ne fut bâtie que quatre ans après que ce Prince fut monté sur le Trône. Il ne resterait donc aux Partisans de cette opinion que de supposer qu'il y ait eu un autre Philosophe du même nom, contemporain de Numa ; mais aucune histoire, soit Grecque, soit Romaine, n'en a fait mention.

La réforme du Calendrier, autant que l'ignorance où l'on était alors de l'astronomie put le permettre, ne fut pas un des moindres ouvrages de Numa ; sous le règne de Romulus, il s'était glissé tant de confusion dans les mois, que les uns ne contenaient pas plus de vingt jours, tandis que d'autres en contenaient plus de trente-cinq ; & cela, faute d'avoir observé la différence de l'année lunaire à la solaire qui a onze jours de plus. On s'était contenté de diviser l'année en 360 jours ; mais les douze révolutions de la Lune s'achevant en 354 jours ; & celles du Soleil, en 365, Numa, de ces onze jours, multipliés deux fois, forma un nouveau mois que l'on intercalait de deux ans en deux ans, après celui de Février. Les Romains l'appellèrent *Mercedonius*, de l'usage qu'il s'introduisit de payer pendant ce mois, les gages des domestiques mercénaires. Ce changement de Numa eut encore besoin d'être corrigé dans la suite.

Il paraît que sous Romulus, l'année des Romains n'était que de dix mois; celui de Mars la commençait. Numa le fit précéder de ceux que nous nommons Janvier, & Février. L'un tire sa dénomination de certaines expiations appelées *Fébrua*, qui sans doute avaient lieu dans le cours de ce mois; l'autre tire la sienne de Janus, un des anciens Rois d'Italie, Prince pacifique à qui Numa fit élever un temple qui devait être ouvert durant la guerre, & fermé pendant la paix. Il le fut constamment tout le tems de son regne, & c'est ce que Rome ne vit jamais après lui. Depuis Numa jusqu'à Tibere, les Historiens ont observé qu'il ne fut fermé que quatre fois, encore par intervalles. Ce Prince en substituant au mois de Mars celui de Janus, voulait prouver, sans doute, combien il préférerait la paix à la guerre.

Quelques Auteurs ont donné quatre fils \*) à Numa, desquels on a prétendu que descendaient les quatre plus anciennes familles de Rome; mais l'opinion la plus commune ne lui donne que la seule Pompilia, mere de cet Ancus Martius qui fut le Successeur de Tullus.

Après une carrière de 80 ans, dont il en

---

\*) Pomponius, Pinus, Calpus, Mamercus.

avait regné 43 , Numa vit approcher son terme , & mourut en Philosophe. Ce grand homme fut regretté non-seulement des Romains , mais des Nations voisines chez qui sa réputation s'é-  
tait étendue , & qui souvent l'avaient pris pour arbitre de leurs différends. Il avait joui toute sa vie des fruits de sa sagesse. Il laissa Rome paisible au-dedans , respectée au-dehors , & l'égalité de son regne fut l'image de celle de ses mœurs. On exprimerait mal la désolation des Romains. Les femmes , les enfans mêmes prirent part au deuil public. Il avait défendu que l'on brûlât son corps ; les Patriciens le portèrent avec pompe , jusqu'au pied du Mont Janicule où il fut enterré. On déposa dans sa tombe , par ses ordres , vingt-quatre Livres , douze Latins & douze Grecs , qu'il avait composés sur les Cérémonies sacrées. Le tems avait épargné ces précieux monumens pendant quatre siècles : le Sénat informé qu'on les avait découverts ; sur le rapport de Pétilius Préteur chargé de les examiner , commanda qu'ils fussent brûlés , comme si le Peuple ne méritait pas d'être instruit des mystères qu'ils renfermaient ; mais plutôt pour lui cacher à quel point on s'était écarté des sages institutions de Numa.

---

# HISTOIRE

D E

## *TULLUS HOSTILIUS.*

**L**A modération & le caractère pacifique de Numa pouvaient faire de Rome, un petit Etat florissant. Cette abondance, fruit du travail, bien différente de celle qui semble émanée du luxe, laissait à ses habitans assez de courage pour se défendre ; mais ne leur permettait gueres de penser à devenir Conquérens.

S'il est hors de doute qu'une possession paisible & bornée l'emporte, pour le bonheur d'un Etat, sur une possession plus étendue, mais plus disputée, il est constant que les Romains ne devaient jamais s'écarter du plan d'un Législateur qui n'avait songé qu'à les rendre heureux : cependant aussitôt après sa mort, on les voit retomber dans tous les excès dont il avait cru les corriger. Ce Temple de Janus qu'il avait tenu fermé pendant toute sa vie, fut ouvert, sans interruption, sous le regne de ses Successeurs. L'ambition des Romains était un feu couvert sous



la cendre, tout prêt à se réveiller, & quarante ans de tranquillité n'avaient point encore étouffé chez eux le génie inquiet de leur Fondateur. Ce Peuple n'eût été qu'heureux en suivant les maximes de Numa ; il devint grand dès qu'il osa s'en éloigner ; & vraisemblablement, il ne s'y conforma , tant qu'il vécut , que par l'admiration involontaire que ce Roi Philosophe lui avait imposée. Cette révolution soudaine, l'origine de la grandeur de Rome , n'eut pas cependant pour principe le caractère seul de la Nation. Une faute essentielle , dont on ne peut justifier la mémoire de Numa , ne contribua pas moins à détruire l'effet de ses Loix. Ce n'était point assez de faire envisager la paix comme le plus grand des biens , & l'ambition comme la source de tous les maux , il fallait perpétuer ces idées dans le cœur des Romains ; les peres devaient les transmettre à leurs enfans par l'éducation , & c'est sur quoi Numa négligea de rien prescrire. Cette faute d'un grand homme est d'autant moins excusable, qu'aucun Législateur avant lui n'avait perdu de vue cette base importante de tout système politique. Il laissa chaque Citoyen maître d'élever ses enfans à son gré , parce qu'il craignit de donner atteinte aux Loix de Romulus qui avaient porté le pouvoir paternel jusqu'au despotisme. Nous avons

vû qu'il osa les modérer ; mais il crut dangereux , fans doute , de les réduire à des bornes trop étroites. L'ancienneté d'un abus , le rend sinon respectable , du moins difficile à réformer. Les enfans font le dépôt le plus précieux de l'Etat ; mais pour que ces jeunes plantes puissent porter un jour des fruits qui l'enrichissent , il ne faut point laisser au caprice le soin de les cultiver. Si l'effet d'une bonne éducation est d'inspirer de la reconnaissance pour ceux dont on l'a reçue , pourquoi l'Etat lui-même ne chercherait-il pas à mériter cette reconnaissance qui lui donnerait des Patriotes ? S'il est important , soit dans une République , soit dans une Monarchie , que les Citoyens affectionnent l'espece de Gouvernement établie , est-il de la prudence de laisser à des particuliers la liberté d'inspirer aux jeunes gens des maximes directement opposées à ce grand intérêt ? Ne serait-il pas aussi ridicule , dans une République , d'insinuer aux enfans les idées de Machiavel , ce Précepteur des Tyrans , qu'il est singulier , dans un Etat monarchique , de ne leur mettre sous les yeux que des Auteurs Républicains , dont le génie libre , indépendant , hardi , si propre à élever l'ame , lui imprime en même tems des principes contraires au Gouvernement ? Ne vaudrait-il pas mieux , par exem-

ple , leur apprendre l'Histoire de leur Nation , leur inspirer du respect pour les Grands-Hommes qui se sont signalés par leur fidélité , leur obéissance , & leur zele au service de leurs Rois , que de leur faire admirer Brutus chassant son Maître du Trône , & fondant sur une rébellion , l'édifice de la liberté Romaine ?

Quelles pertes l'Etat ne fait-il pas tous les jours , en laissant avilir dans l'obscurité de jeunes gens dignes de le servir , si l'indigence ou le malheur de leur condition ne les eût privés des ressources d'une éducation nécessaire ? (\*) Combien de préjugés perpétués par l'ignorance des Guides à qui l'on confie la Jeunesse ! A quels desordres ne remedierait-on pas , si l'on regardait d'un œil moins indifférent ces premières impressions dont l'expérience nous démontre cependant la force & la durée. Lycurgue avait bien combiné tous les avantages qu'une éducation donnée aux dépens de l'Etat , pouvait apporter à Sparte. Aussi les vûes de ce sage Législateur furent-

---

\*) C'est sous les grands Princes , que de grandes idées se conçoivent & s'exécutent. L'Ecole Militaire établie de nos jours , est un monument qui peindra l'ame de LOUIS XV. à la postérité , & que Rome & l'ancienne Grece nous auraient envié,

elles parfaitement remplies, tant que les Spartiates se conformerent à ses Loix. Les Romains perdirent au contraire, par cette seule négligence de Numa, cet esprit de justice & de modération qu'il leur avait inspiré ; mais qu'une éducation arbitraire ne put transmettre à leur postérité. Le règne agité de Tullus va présenter sous nos yeux un contraste que le caractère paisible de son Prédécesseur rend encore plus intéressant. Il semblait que l'humour belliqueuse des Romains ne se fût assoupie, que pour tirer plus de forces de son réveil.

La mort de Numa fut suivie d'un interrègne peu remarquable. Le Peuple, d'un consentement unanime, éleva sur le Trône Tullus Hostilius, & le Sénat confirma cette élection. Son Ayeul Hostus était originaire de Médulie, petite ville du Latium. Il était venu s'établir à Rome peu de tems après sa fondation, & avait épousé la fille de cette fameuse Herfilié dont les sages conseils produisirent le Traité d'union entre Rome & les Sabins. Il s'était distingué dans les différentes guerres de Romulus, & il périt dans cette journée même où les Sabines par leurs larmes, & par leur courage, réussirent à ne faire qu'un peuple de deux Nations rivales,

**Romulus** honora sa valeur d'un monument érigé sur le champ de bataille , chargé d'une inscription qui annonçait à la postérité la reconnaissance que lui devait la Patrie. Il ne laissa qu'un fils pere de Tullus.

La premiere année du règne de ce Prince répond à la 27<sup>e</sup> Olympiade. Il abandonna les traces de son Prédécesseur pour suivre celles de son Ayeul , & la guerre lui parut , de même qu'à Romulus , la source de la véritable gloire. Il commença par se concilier cette partie du Peuple qui languissait dans l'infortune.

Les Rois qui l'avaient devancé , s'étaient réservé une campagne fertile dont les revenus étaient uniquement destinés aux frais des sacrifices , & aux dépenses qu'exigeait le faste de leur dignité. Romulus l'avait conquise , Numa l'avait possédée , comme son Successeur ; Tullus en fit le partage au Peuple , se bornant à son Patrimoine. Cette générosité lui gagna tous les cœurs. Il renferma le Mont Cœlius dans l'enceinte de Rome , pour y loger ceux d'entre les Citoyens qui n'avaient pas encore de demeure fixe ; lui-même y bâtit son Palais. Les occasions de signaler son courage lui manquaient , elles ne tarderent pas à se présenter.

Cluilius , Dictateur d'Albe , homme d'un caractère inquiet & superbe ; jaloux de la gloire des Romains , résolut d'allumer la guerre entre les deux Nations. Il n'avait pas le moindre prétexte de rupture ; il engagea des gens sans aveu à ravager le territoire de Rome , les flattant de l'espoir du gain , & de l'impunité. Ce piège qu'il tendait aux Romains réussit ; il avait prévu que ce Peuple belliqueux repousserait la force par la force , & lui donnerait occasion de l'accuser d'avoir violé la paix. Il ne doutait pas que cette calomnie ne prît crédit sur le plus grand nombre , toujours ennemi du bonheur public , & qu'il n'obligeât ses Concitoyens à se résoudre à une guerre ouverte : en effet les Romains prirent les armes , fondirent sur ces brigands , en tuèrent une partie , & firent plusieurs prisonniers. Cluilius , charmé du succès de son stratagème , rassembla le Peuple , lui peignit les Romains comme les agresseurs , fit paraître les blessés , les parens des captifs & des morts ; & après un discours dans lequel il prétextait encore d'autres motifs de vengeance , il persuada à sa Nation d'envoyer des Ambassadeurs à Rome , pour qu'on leur remit les coupables , ou pour déclarer la guerre aux Romains en cas de refus.

C'était flatter le penchant de Tullus qui ne

désirait pas moins la guerre que son ennemi : cependant il différa, sous divers prétextes, de donner Audience à ces Députés, & pour prévenir les Albains, il leur envoya dans le même tems le Chef des Féciales, pour leur demander raison de l'insulte faite au Peuple Romain. Sa politique adroite voulut par-là rejeter sur Cluilius toute l'injustice de la Guerre, & conserver une apparence de modération. Les Féciales arriverent à Albe, & s'adresserent à Cluilius même au milieu de la place publique. Ils se plaignirent de l'infraction des Traités, & demanderent une satisfaction proportionnée à l'injure. Le Dictateur lui répondit que lui-même avait envoyé des Députés à Rome, pour exiger une réparation. Il accusa les Romains d'avoir commis les premières hostilités, & finit par leur déclarer la Guerre. Alors le Chef des Féciales lui demanda s'il convenait que ceux-là devaient être regardés comme les agresseurs, qui les premiers refusaient de satisfaire à des demandes justes & saintes, qui n'avaient pour objet que l'accomplissement des Traités. Cluilius en étant convenu, persuadé que ses Ambassadeurs auraient essuyé le premier refus, le Chef des Féciales reprit la parole, & lui dit : » J'atteste donc tous les » Dieux que nos Ancêtres prirent jadis à té-

« moins de leur alliance , de la juste indi-  
« gnation du Peuple Romain , puisque c'est  
« nous qui avons demandé les premiers une  
« réparation qui nous est due , & que loin de  
« nous l'accorder , vous nous avez déclaré la  
« guerre. Préparez-vous , Albains , à nous faire  
« bientôt raison de tant d'injures. »

Les Féciales étant de retour à Rome , Tullus donna enfin audience aux Députés d'Albe , que jusqu'alors il avait amusés par des distinctions flatteuses , & de vains honneurs , dont ils avaient conçu des frivoles espérances. Il leur demanda le sujet de leur députation , & sur leur réponse : „ Je me suis déjà plaint , leur dit-il , du procédé de vos Maîtres ; retournez leur apprendre que je vais leur porter la guerre qu'ils souhaitent , non-seulement avec mes forces , mais avec celles de tous les alliés du Peuple Romain. “

Après de longs préparatifs , les deux armées entrèrent en campagne. Les Albains dressèrent leur camp à cinq milles de Rome , dans un endroit appelé depuis le fossé de Cluilius , & les Romains dressèrent le leur entre la ville & les ennemis. L'une & l'autre armée étaient égales en forces ; la situation du camp des Romains était plus avantageuse. Quand elles furent en présence , l'ardeur du combat parut se refroidir



dans les deux partis. On eût dit qu'ils s'inspiraient une terreur mutuelle.

L'ancienne liaison , qui jusqu'alors n'avait pas encore été altérée entre les deux Peuples, leur faisait regarder cette guerre comme une guerre civile : on songea plus à la défense qu'à l'attaque ; & de part & d'autre , on prit le parti de se retrancher.

Les plus sages se repentaient déjà d'avoir secondé l'entreprise de leurs Chefs, & le gros de l'armée murmurait de voir traîner la guerre en longueur, sans que l'on osât tenter un événement décisif. On se bornait à se harceler réciproquement, & le tems se consumait en de fréquentes escarmouches, qui, sans rien décider, affaiblissaient toujours les deux partis. Cluius, auteur de ces troubles, souffrait avec impatience tant de délais ; il brûlait de présenter la bataille à l'ennemi, ou de le forcer dans ses retranchemens. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour l'action, ou pour l'attaque du camp, s'étant retiré la nuit dans sa tente pour y prendre quelque repos, on le trouva mort le lendemain, quoique sa garde ordinaire ne l'eût point quitté, sans que l'on pût trouver sur son corps les moindres traces d'une mort violente. Le Peuple superstitieux crut que les Dieux l'avaient puni de son injustice envers

les Romains ; d'autres plus raisonnables ( mais peut-être également trompés ) privés par la mort de l'espoir d'un riche butin , soupçonnaient des rivaux jaloux de son rang de s'en être défaits par le poison : enfin d'autres l'accusaient de s'être lui-même donné la mort , désespéré des obstacles qui retardaient son entreprise , & ne sachant d'ailleurs à quel parti se résoudre. Ceux qui n'étaient prévenus ni par l'amitié , ni par la haine , n'attribuaient la mort ni au désespoir , ni à la colere des Dieux , ni aux pièges de ses ennemis. Les simples loix de la nature , suffisaient à des gens raisonnables pour expliquer ce prétendu prodige , & l'exemple d'une mort subite n'était pas assez rare pour en tirer d'autres conséquences.

On enterra ce Dictateur dans l'enceinte même du camp. Les Albains lui donnerent pour Successeur Métius Suffétius , ou comme d'autres l'écrivent , Fuffétius , homme sans foi , & qui n'avait aucune des qualités nécessaires à son rang. Il n'avait pas moins contribué à jeter des sémences de division entre les deux Peuples que Cluilius lui-même , & ce fut une des causes de son élection ; mais voyant que l'ardeur des principaux Albains s'était ralentie , & d'ailleurs moins courageux que son prédécesseur , il envoya des Députés à Tullus pour lui proposer un accommodement :

il

il est vrai que tous deux avaient appris une nouvelle qui devait les disposer à se réunir , pour éviter un péril commun.

Les Veïens & les Fidénates , toujours vaincus sous le regne de Romulus , avaient été obligés d'acheter une treve honteuse , d'une partie de leur territoire. La paix dont ils jouirent sous celui de Numa , releva leurs espérances , leur courage & leur fortune : ils n'aspiraient qu'au moment de secouer le joug des Romains , mais jusqu'alors ils avaient dissimulé leurs projets de vengeance.

La division d'Albe & de Rome leur parut une occasion favorable d'éolater. Les principaux d'entr'eux convinrent que tous ceux qui se trouveraient en état de porter les armes , se rendraient à Fidènes par des sentiers détournés , avec la précaution de n'y point entrer en troupe ; mais de se diviser par petits corps , pour mieux cacher l'importance de leur marche , & le piège qu'ils allaient tendre à leurs ennemis. Ils devaient observer le tems où les Romains & les Albains engageraient l'action , & ils avaient disposé des espions sur les montagnes voisines pour les avertir par un signal convenu , afin qu'au même instant ils se rassemblassent tous sous les armes , qu'ils prissent le chemin du champ de bataille , éloigné seulement de leur rendez-vous

d'environ deux lieues, & qu'ils fondissent tous ensemble sur les vainqueurs & sur les vaincus. La puissance des Albains leur faisait presque autant d'ombrage que celle des Romains, & ils ne doutaient pas qu'ils ne dussent tailler en pièces les deux armées. Ces mesures paraissaient bien prises ; mais ces longs délais qui avaient causé tant de murmures dans les deux camps, furent le salut d'Albe & de Rome. Il est rare qu'une conspiration ne transpire, quand on en retarde l'exécution. Quelques Conjurés, soit par haine pour leurs Chefs, soit qu'ils craignissent d'être prévenus par d'autres ( ce qui arrive ordinairement dans tous les projets qui demandent un grand nombre d'Acteurs ) soit qu'ils attendissent une récompense, ou qu'enfin ils eussent horreur d'un dessein si cruel, en portèrent l'alarme aux deux partis.

Suffétius, moins par amour pour la paix, que pour se dérober lui-même au danger, fit donc proposer une conférence à Tullus, qui, de son côté, ne refusa pas de s'y prêter. Ils convinrent d'une entrevue au milieu des deux camps, & s'y trouverent l'un & l'autre accompagnés des principaux Officiers de leurs armées.

L'Albain prit la parole, & ne dissimula point que l'ambition seule & le desir de dominer, plutôt que les prétextes allégués de part & d'au-

tre , avaient allumé la guerre entre deux Nations voisines & liées par le sang ; mais il ajouta que l'intérêt commun devait , sinon les réunir , du moins leur faire prendre les voies les moins sanglantes pour décider du sort des deux Peuples , de peur qu'en s'affaiblissant mutuellement , ils ne devinssent tour à tour la proie de leurs ennemis.

Cette proposition fut applaudie des deux côtés , & Tullus s'offrit lui-même à combattre Suffétius ; disant que dans une querelle dont le succès allait décider du droit de commander , c'était aux deux Chefs à s'en disputer l'honneur ; mais Suffétius \*) représenta qu'une affaire de cette importance ne devait pas se remettre au hazard d'un combat singulier ; qu'il fallait , à la vérité , ne pas rendre cette journée trop meurtrière ; mais que trois combattans de part & d'autre , n'étaient pas trop pour un si grand intérêt. Cette résolution prise , les deux Chefs se séparèrent. Ils rassemblèrent leurs Troupes , & leur rendirent compte de leur délibération. Les plus braves des deux armées se disputèrent la gloire d'un combat qui devait acquérir l'Em-

---

\*) Le caractère de Suffétius ne l'annonce nulle part comme un homme courageux.

pire à leur Nation. Tous ceux qui pouvaient, ou se vanter d'une naissance illustre, ou se prévaloir d'une force peu commune, ou de quelque action d'éclat, demandaient la préférence avec une chaleur agréable aux deux Chefs, mais qui leur rendait le choix difficile : enfin par une espèce de prodige, il tomba sur de jeunes guerriers qui semblaient destinés, par les merveilles de leur naissance, à cet événement extraordinaire.

Un Albain nommé Séquinius avait eu deux filles; dont il avait marié l'une à Curiace un de ses compatriotes, & l'autre à P. Horace, Citoyen Romain. Toutes deux avaient donné le jour à trois jumeaux qui, parvenus à la fleur de leur âge, s'étaient également distingués au service de leur Pays. Le Ciel les avait favorisés de tous les dons de la nature, la beauté, le courage & l'adresse : ce fut sur eux que se réunit le choix des deux Nations. Ils en reçurent la nouvelle avec joie, & se disposèrent au combat. Le jour nommé, l'armée des Romains sortit du camp. Tullus à leur tête conduisit les trois Horaces, & les soldats les couronnaient de fleurs comme des victimes dévouées à la Patrie. Les Albains rendaient les mêmes honneurs aux Curiaces, & les deux partis ne négligeaient rien pour inspirer à leurs défenseurs le mépris

du péril , & l'ardeur de vaincre. Les uns ni les autres n'avaient pas besoin d'être animés. Le fanatisme de la patrie était un aiguillon suffisant pour leur faire envisager la barbarie comme une grandeur d'ame , & les murmures du sang comme une faiblesse.

Une vaste plaine qui séparait les deux camps , fut indiquée pour le lieu du combat. On immola d'abord des victimes , & les deux Chefs jurèrent au nom du Peuple , que l'une & l'autre ville suivraient la destinée des combattans , se dévouant à la colere des Dieux , s'il arrivait jamais que le Traité fût violé directement , ou par fraude.

Les six Guerriers s'étant approchés , ne purent refuser quelques momens aux douces impressions de la nature. Ce spectacle arracha des larmes aux soldats mêmes que leur état semble dispenser de l'humanité. Ils condamnaient à haute voix la barbarie de leurs Chefs , qui pouvant remettre en d'autres mains la querelle de la Patrie , avaient permis un combat qui tenait du parricide. Cependant les jeunes Guerriers reprennent leurs armes , & chacun se choisit un adversaire. Leur choc , semblable à celui de deux Armées dont ils réunissaient le courage , étonne les deux Nations , & leur imprime un saisissement mêlé d'espérance & de crainte. Cha-

cun d'eux aveuglé sur son propre danger , ne voit que celui de sa Patrie dont la honte , ou la gloire va dépendre de son bras. Ce n'est déjà plus l'agilité de leurs mouvemens , ni la vivacité de leurs coups pressés & rapides , ce sont les blessures & le sang qui frappent les yeux des Spectateurs. Les trois Curiaces sont blessés ; deux Horaces tombent morts l'un auprès de l'autre. Albe voit leur victoire dans leur chute ; elle insulte aux Romains par des cris de joie. Au désespoir de ceux-ci , se joint la douleur de voir leur dernier défenseur environné par les trois Curiaces ; mais seul sans blessure , trop faible contre les trois , plus fort que chacun d'eux , il les divise par une fuite adroite , persuadé qu'ils le suivraient plus ou moins vite , selon le degré de leurs forces. Il était déjà loin du lieu du combat ; soudain il se retourne , & voit un des Curiaces prêt de l'atteindre. Tandis que les Albains crient aux deux autres de secourir leur frere , Horace déjà vainqueur court à une nouvelle victoire. L'espérance se réveille dans le cœur des Romains : excité par leurs cris , il fond sur le second Curiace , & le jette à ses pieds. Le troisieme fatigué de sa course & de ses blessures , à demi vaincu par la mort de ses freres , se présente , moins pour les venger , que comme une victime qui s'offre au



coup mortel : » Je viens d'immoler, dit Horace, les deux premiers aux mânes de mes freres, j'immole le troisieme à ma Patrie. » Il lui plonge en même-tems son épée dans le sein, le dépouille, & retourne au camp des Romains, qui le reçoivent avec d'autant plus de joie, qu'ils avaient eu lieu de tout craindre. Ainsi la valeur d'un seul homme décida du sort de sa nation. Suffétius se soumit au nom des Albains, & demanda à Tullus quels ordres il avait à lui donner. Tullus lui commanda de se tenir prêt pour la guerre qu'il était résolu de porter chez les Véiens.

Horace retournait à Rome, chargé des dépouilles des Curiaces. Du comble de la gloire, un retour de fortune le destinait à se souiller d'un crime. Dans la foule de ceux qui formaient de la ville pour applaudir à sa victoire, il aperçut sa sœur qui se pressait de le joindre. Il prit d'abord pour une marque de tendresse, ce qui n'était qu'un emportement de l'amour. Promise à l'un des Curiaces, elle reconnut parmi leurs dépouilles, une cotte d'armes qu'elle-même avait travaillée de ses propres mains pour son futur époux. A cette vue ne pouvant plus retenir ses larmes, & se frappant le sein : » Viens, barbare, dit-elle » à son frere, viens jouir du désespoir d'une

» sœur infortunée que ta furie a privée , de ce  
» qu'elle avait de plus cher. Cruel ! acheve  
» ton crime , & mêle mon sang à celui du  
» malheureux Curiace.

» Sœur dénaturée , lui répondit Horace , tu  
» mérites cette mort que tu appelles. Périffe ,  
» ainsi que toi , quiconque osera regretter un  
» ennemi de Rome. » A ces mots , il la frappe  
du même fer dont il venait d'immoler son  
Amant. Il court à l'instant chez son pere , qui  
non-seulement ne donna point de larmes au  
malheur de sa fille , mais qui défendit qu'elle  
fût enterrée dans le tombeau de ses ancêtres.  
Cette férocité , que les Romains regarderent  
longtems comme une vertu , ne pouvait pren-  
dre sa source que dans un excès d'orgueil , qui  
la rend encore plus atroce. Quels que soient  
les droits de la patrie , la nature a nos pre-  
miers sermens.

Le pere du jeune Horace ne se contenta point  
de priver sa fille des honneurs funebres ; il  
osa marquer une joie indécente dans un festin  
auquel il invita les principaux des Romains.  
Rien ne marque mieux l'abus qu'on peut faire  
de l'esprit , que les éloges prodigués par tant  
d'Ecrivains à une action si contraire à l'hu-  
manité. Le peuple , quoique féroce , ne put la  
supporter. L'indifférence du pere ne l'aveugla

point sur le crime du fils ; il fut accusé devant Tullus qui refusa de le juger. Le service qu'il venait de lui rendre était trop récent ; mais la valeur d'un sujet ne le dispense pas d'obéir aux Loix. L'impunité ne pouvait être que dangereuse : aussi Tullus obligé de se rendre aux remontrances du Sénat, nomma des Duumvirs pour juger cette affaire. Le crime était trop odieux , trop public , & les loix contre les meurtriers trop formelles , pour que le jeune Horace pût échapper à leur rigueur. Les Duumvirs le condamnerent , & les Licteurs se mettaient en devoir d'exécuter l'Arrêt, lorsque son pere, par le conseil de Tullus, en appella au peuple. Les larmes de ce vieillard, qui protestait que sa fille avait été justement punie, & qu'il eût vengé sa mort s'il eût cru son fils coupable , rappellerent les Romains à des sentimens d'indulgence. » Quoi ! s'écriait-il , mon » fils , le reste d'un sang prodigué pour vous , » ce brave guerrier qui vient d'étendre votre » empire , vous souffrirez , Romains , que l'on » charge de fers ses mains triomphantes ? Quel » Albain serait assez cruel pour soutenir un » pareil spectacle ? Licteur , traîne au supplice » le libérateur de Rome ; qu'il expire sous tes » coups , ou dans l'enceinte de la Ville , parmi » les dépouilles des Curiaces , ou hors des

» murs , parmi leurs tombeaux. Vous à qui,  
» son bras vient d'acquérir un Empire, Romains,  
» où ne trouvera-t-il point des monumens de  
» la gloire qui vous accuseraient d'injustice ou  
» d'ingratitude ? »

Le peuple attendri révoqua l'Arrêt des Diumvirs , plus par reconnaissance & par admiration pour la valeur d'Horace , que par conviction de son innocence. Cependant pour ne pas laisser le crime absolument impuni, on le fit passer sous le joug , peine ignominieuse , en usage pour les prisonniers de guerre assez lâches pour se rendre avec leurs armes, & pour acheter leur liberté par cette honteuse cérémonie. Tullus offrit aussi des sacrifices expiatoires pour apaiser la colère des Dieux, & fit élever deux Autels, l'un à Junon, l'autre à Janus. Les monumens , & le joug sous lequel Horace avait passé , appelé depuis le joug de la sœur \* ), subsistaient encore du tems d'Auguste , ainsi que les tombeaux des deux Horaces , & des Curiaces. Par une loi faite pour perpétuer la mémoire de cet événement, & qui ne fut abrogée que longtemps après la République , s'il arrivait qu'un pere eût trois enfans jumeaux, l'État était obligé

---

\*) *Sororium tigillum.*

de les nourrir. Qui croirait après tant de preuves qui semblent ne laisser aucun doute sur la vérité de cette Histoire, que l'on pût avec raison la regarder comme suspecte ? Est-il quelque fait plus à l'abri des traits du Pyrrhonisme ? Cependant à peine Tite-Live ose-t-il décider lesquels étaient Albains ou Romains des Horaces , ou des Curiaces. S'il penche pour l'opinion commune , il avoue que les sentimens étaient fort partagés. D'un autre côté , Denys d'Halicarnasse rapporte le combat tout différemment de Tite-Live que j'ai cependant suivi. Selon le premier , un des Curiaces périt au commencement de l'action , & le dernier des Horaces n'eut à vaincre que deux ennemis. J'omets beaucoup d'autres circonstances où les variations sont aussi marquées : je me contente de rapporter encore un fait qui pourra prouver que les Romains , pour enrichir leur Histoire , ont quelquefois puisé dans celle des Grecs , & qu'ils ont connu cette vanité nationale , commune à tant de peuples pour annoblir leur origine.

Deux villes d'Arcadie , Phénée , & Tégée , toutes deux rivales , convinrent de terminer leur querelle par le combat de six Jumeaux qui se trouvaient , à nombre égal , dans l'une & l'autre armée. Ils en vinrent aux mains entre les

deux Camps. Un des Tégéens resté seul contre trois , feignit de céder au nombre , prit la fuite ; & par ce stratagème , vengea ses deux freres , & soutint l'honneur de sa Patrie. Démodice , sa sœur promise à l'un des Phénéens , ne put voir sans horreur un frere meurtrier de son amant ; elle en fut la victime , & périt de la main du vainqueur qui ( je crois ) se nommait Christolaüs. Son pere Demostrate approuva cette action , & le peuple n'osa punir son libérateur.

Cet événement peut bien n'être pas vrai ; mais il laisse un grand préjugé contre la vérité de l'autre à qui , selon toute apparence , il a servi d'original. Que penser après cela de l'authenticité de l'Histoire ancienne ?

Tullus se disposa pendant une année à la guerre qu'il méditait contre les Véiens. Il les cita devant le Sénat pour rendre raison de leur perfidie. Ils refuserent d'obéir , prirent les armes , s'unirent avec les Fidénates , & commencerent les hostilités. Tullus , à la tête de ses troupes , & des Albains ses nouveaux sujets , partit de Rome pour les combattre : mais son imprudente confiance dans la fidélité de Suffétius , manqua d'entraîner la ruine des Romains. Celui-ci toujours jaloux de sa premiere indépendance , dépêcha des Envoyés secrets aux Fidénates , & promit de fondre sur les Romains ,

aussitôt que l'action serait engagée. Il fit entrer dans cette conspiration les Albains accoutumés à lui obéir avec d'autant plus de facilité, qu'eux-mêmes supportaient impatiemment le nouveau joug des Romains, & que d'ailleurs Suffétius se proposait d'accabler à la fois Tullus & les Fidénates, & de relever la gloire de sa patrie sur les débris des deux Nations.

Les deux armées sortirent de leur camp. Tullus commandait l'aile gauche opposée aux Véiens; Suffétius l'aile droite en face des Fidénates; mais à peine les troupes commençaient-elles à s'ébranler de part & d'autre, que les Albains gagnèrent une hauteur, comme pour être tranquilles spectateurs de l'événement. A cette vue les Fidénates enhardis, fondent avec impétuosité sur les Romains. Tullus étonné de la perfidie de Suffétius; mais dissimulant son trouble, après avoir fait vœu de créer douze nouveaux Saliens, & d'élever un Temple à la pâleur & à la crainte, s'écrie d'une voix assez haute pour être entendu des deux partis : » Romains, la victoire est à vous. C'est par mes » ordres que Suffétius s'est emparé de ce poste » pour attaquer en queue les Fidénates. » Ces paroles, prononcées avec un ton de confiance, sauvèrent l'Armée Romaine déjà toute découragée, & firent soupçonner aux ennemis quel-

que trahison de la part des Albains. En effet Suffétius ne tombait pas sur les Romains, comme il l'avait promis. La victoire ne balança pas longtems entre des Soldats ranimés par leur Chef, & des troupes à demi battues par la défiance & la crainte. La Cavalerie de Tullus mit en fuite les Fidénates, & tourna sur le champ contre les Véiens. Ils soutinrent le premier choc avec une valeur digne de leurs ennemis ; mais quand ils virent la déroute entière de leurs Alliés, le courage fit place à la terreur ; ils rompirent leurs rangs, & coururent en désordre vers le Tibre pour y chercher un passage. La plupart périrent dans les flots, ou sous le fer des Romains.

Suffétius témoin de leur défaite, crut qu'il était tems de se ranger du parti de la fortune. Dans le dessein d'en imposer à Tullus, & de justifier sa conduite, il fond à son tour sur les ennemis, en fait un grand carnage, & rejoint les Romains avec cette sécurité que l'innocence n'a pas toujours, & par qui le crime en impose.

Tullus dissimula sa colere, & donna même des éloges à la valeur de Suffétius ; mais pendant la nuit, il se rendit secrètement à Rome, instruisit le Sénat de la perfidie des Albains, & du châtement qu'il leur préparait, & de re-



tour à son Camp avant le lever du Soleil , il donna ordre au jeune Horace d'aller droit à Albe , avec un détachement d'Infanterie & de Cavalerie.

A la naissance du jour , ce Prince convoqua les deux Armées. Les Albains , par un excès d'aveuglement , avaient quitté leurs armes. Les Romains prévenus par Tullus les renfermèrent comme dans un centre , prêts , au moindre signal , à tomber sur eux avec de courtes épées qu'ils tenaient cachées sous leurs habits.

» Romains , dit alors Tullus , si jamais vous  
» avez eu des graces à rendre aux Dieux pour  
» une protection signalée , & si votre courage  
» a mérité de justes éloges , c'est assurément  
» dans cette dernière Bataille. Non-seulement  
» vous avez eu les Fidénates & les Véïens à  
» combattre ; mais encore la perfidie de vos  
» lâches Alliés. Vous avez cru trop long-tems  
» que c'était par mes ordres que les Albains  
» s'étaient retirés sur cette hauteur où vous les  
» avez vus , tranquilles pendant l'action , vous  
» donner une apparence de secours après la  
» victoire ; mais il est tems de vous tirer d'er-  
» reur : non que j'accuse tout un Peuple , tous  
» les Albains d'une si basse trahison. Séduits  
» par leur Chef , c'est par son ordre qu'ils vous  
» ont abandonnés. C'est lui qui avait juré no-

» tre perte; lui qui a rompu nos Traités, &  
» dont le juste supplice va servir à jamais  
» d'exemple aux traîtres capables de l'imiter.

Le trouble de Suffétius l'accusait assez. La vue de ces armes que les Romains jusqu'alors avaient tenues cachées, prévint toute idée de révolte en sa faveur. Les Albains en silence attendaient le jugement de Tullus. Il fit attacher leur malheureux Dictateur à des chevaux indomptés, qui poussés de différens côtés, le mirent en piéces aux yeux de ses complices. Les principaux d'entre eux périrent aussi, mais d'une mort moins rigoureuse. Cet exemple d'un supplice si cruel ne fut jamais renouvelé chez les Romains.

La vengeance de Tullus n'était point satisfaite; le dernier jour d'Albe était arrivé. Horace, par les ordres secrets dont il était chargé, venait de réduire en cendres cette ville si florissante depuis quatre siècles, la première de l'Italie, la Patrie de Romulus; cette ville dont l'origine remontait jusqu'aux Troyens. Il n'avait épargné que les Temples des Dieux, & le sang des Citoyens.

Ses Habitans furent transférés à Rome avec les mêmes droits que les Sabins avaient autrefois obtenus des Romains. Les plus illustres familles, celles des Jules, des Servilius, des Géganius, des Clélius, des Curiaces, & des Quintius,

Quintius , furent admises dans le Sénat. D'autres citoyens furent honorés du titre de Chevalier \* ; tous devinrent Romains , & Tullus se les attacha par ses bienfaits. C'est ainsi que Rome s'acheminait insensiblement vers sa grandeur. Ses ennemis vaincus devenaient pour elle des Sujets dont la soumission lui facilitait celle des autres.

Au retour du printemps , Tullus attaqua de nouveau les Fidénates , les vainquit , prit leur ville , & les obligea de se rendre à discrétion. Il se contenta de faire punir les plus séditieux , remit les autres en possession de leurs biens & de leur liberté , mais sous la dépendance de Rome. Le Sénat lui décerna les honneurs du triomphe , cérémonie qui n'avait pas eu lieu depuis Romulus \*\*. Cette guerre terminée , Tullus tourna ses armes contre les Sabins. Quelques insultes dont on s'accusait de part & d'autre , & peut-être avec raison des deux côtés , servirent de prétexte à ce Prince. Les guerres les plus cruelles n'ont eu souvent que des causes aussi légères.

---

\*) Cet ordre fut institué par Romulus après l'union des Sabins.

\*\*) fut , je crois , après la défaite des Céciliens.

Les Sabins implorèrent en vain les secours de leurs Alliés ; la terreur qu'inspirait déjà le nom Romain , les fit demeurer neutres. Une bataille sanglante , mais peu décisive , termina la première Campagne. L'année suivante , on reprit les armes avec la même furie. Les deux armées se rencontrèrent auprès d'Heretum à dix milles de Rome ; l'avantage fut long-tems égal ; mais l'ardeur des Romains , ranimée par un vœu que fit Tullus d'instituer des fêtes en l'honneur d'Ops & de Saturne , décida la victoire de leur côté. Les Sabins n'eurent de ressource qu'une fuite précipitée. Ils se retirèrent en tumulte dans leur camp ; les vainqueurs les y forcerent , & retournerent à Rome chargés de butin : ce fut l'occasion d'un nouveau triomphe pour Tullus. Il accorda la paix aux Sabins à des conditions moins onéreuses qu'ils n'avaient lieu de l'attendre : ce Prince énorgueilli de ses victoires , était impatient de porter la guerre chez les Latins.

Il fit sommer celles de leurs Villes que les Albains avaient autrefois soumises à leur domination , de le reconnaître pour leur Maître. Les Latins rejetterent sa demande ; & dans une assemblée générale de la Nation , ils choisirent pour Chef Ancus Publicius de Cora , & Spurius Vécilius de Lavinium. Cette guerre entre deux

Peuples unis par les liens du sang , dura cinq ans ; mais ne fut pas meurtrière. Aucune des Villes prises ne fut détruite , ni livrée à l'avidité du soldat. Il y eut , dans les différentes rencontres , plus de ménagement que de fureur ; on se bornait de part & d'autre à courir sur les terres dans le tems de la moisson ; & chaque parti se retirait avec sa proie. Mais la Ville de Médulie , qui , dès le regne de Romulus , avait reçu dans ses murs une Colonie Romaine , & qui venait de se ranger du côté des Latins , fut la seule pour qui Tullus n'eut aucune indulgence. Il crut devoir , après s'en être rendu Maître , la punir de sa rébellion , & la mettre pour jamais hors d'état d'y retomber. Ainsi finit cette guerre ; les esprits n'étaient point assez aigris pour en désirer la continuation : la paix ne trouva nul obstacle.

Les Sabins toujours inquiets , toujours ennemis des Romains , dont cependant ils avaient tant de fois éprouvé la supériorité , firent une incursion sur leurs terres , les ravagèrent , & animés par de petits succès , ils osèrent penser au siège de Rome ; Tullus ne tarda pas à les joindre. On se rencontra auprès d'une forêt nommée par les Latins , *Sylva maliciofa* \* ; la

---

\*) La Forêt des malfaiteurs.

Bataille fut douteuse & sanglante ; mais les Sabins , moins forts de Cavalerie , se virent enfin réduits à prendre une fuite honteuse ; leurs champs furent ravagés à leur tour ; cette Nation guerrière apprit à reconnaître sa faiblesse , & recourut à la modération des Romains.

Tullus , dans sa vieillesse , ouvrit son cœur à la superstition. Ce Prince sage , politique , & belliqueux , voulut imiter Numa quand les glaces de l'âge ne lui permirent plus d'égaler Romulus. Il devint crédule ; les Prêtres s'en apperçurent , & en profitèrent ; les prodiges revinrent de mode. Une pluie de pierres que l'on avait vu tomber sur une montagne ; une voix qui défendait aux Albains d'abandonner leur ancien Rit dans les cérémonies de Religion ; d'autres merveilles de cette nature , engagèrent Tullus à ordonner des sacrifices expiatoires , qui devaient durer neuf jours , & se renouveler souvent. Ce Prince mourut enfin chargé d'années & de cette gloire que méritent les Rois guerriers.

Les uns disent que le feu prit à son Palais , & qu'il y fut brûlé avec toute sa famille ; d'autres , avec plus de vraisemblance , qu'il fut assassiné par son successeur , Ancus Martius : enfin quelques Historiens ont écrit que dans un sacrifice magique , une cérémonie essentielle

qu'il avait oubliée , irrita tellement la Divinité qu'il évoquait , qu'elle frappa son Palais , lui , sa femme , & ses enfans , de la foudre.

Cette opinion absurde prévalut , par cette raison-là même , dans l'esprit du Peuple.



---

---

# HISTOIRE

## D'ANCUS MARTIUS.

**A**près la mort tragique de Tullus, que la plupart des Romains attribuerent, comme on l'a dit, à des causes ridicules, le Sénat, qui feignit d'adopter l'opinion du Peuple, ne lui fit rendre aucun honneur funebre, suivant la Loi établie, dit-on, par Numa, qui privait de la sépulture les personnes frappées de la foudre \*).

Malgré les soupçons qui jetaient sur Ancus Martius la fin cruelle de ce malheureux Prince, soupçons mieux fondés (ainsi qu'on se propose de le prouver) que de vains bruits imaginés par la crédulité des Romains, il n'en fut pas moins élu pour son Successeur, après le court interregne qui suivait ordinairement à Rome la mort de ses Rois.

Le plus grand nombre des Historiens a cru

---

\*) On nous a conservé cette loi. La barbarie du style semble garantir son authenticité : *Si hominem fulmen occisit, ne supra genua tollito. Ei justa fieri nulla oportet.*



justifier de ce crime la mémoire d'Ancus ; mais par des raisons qui me semblent bien peu solides. S'il m'est permis de hasarder à mon tour quelques conjectures sur des faits si ridicules , on trouverait, je crois, dans le caractère même de ce Prince , & dans la conduite qu'il garda constamment sur le Trône, des preuves sensibles de son ambition. Il est toujours intéressant de montrer que, dans le cœur des hommes, de grandes vertus peuvent s'allier avec de grands crimes. Celles que ce Roi fit paraître pendant tout son regne, son zèle apparent ou sincère pour les Dieux que l'on a trop fait valoir en sa faveur, prouvent seulement que, dans une même personne, la Religion & les passions les plus violentes ne se contredisent pas toujours \*. Lorsqu'un ambitieux est satisfait, il peut regarder la vertu comme un moyen de jouir en paix du fruit de ses crimes : tous les usurpateurs n'ont pas été des Tyrans. Il est des vertus de politique & d'intérêt ; il en est même de naturelles que l'ambition n'exclut pas, lorsque ses vûes sont remplies. César & son Successeur ne permettent pas d'en douter ; tous deux am-

---

\*) On sait que Néron était fort crédule. Caligula craignait le Tonnerre ; Louis XI. était dévot à la Vierge.

bitieux , tous deux criminels , tous deux l'amour du Monde , ils se donnerent sur lui le droit de bienfaiteurs , & fans doute il n'en est pas de plus auguste.

Ceux ( & Denys d'Halicarnasse est de ce nombre ) qui , pour la justification d'Ancus , disent que n'étant pas assuré qu'après la mort de Tullus , le choix des Romains dût tomber sur lui , il se fût exposé à commettre cet attentat en pure perte , ne songent pas qu'un succès vraisemblable , quoique douteux , suffit pour encourager au crime , & que les obstacles s'évanouissent devant les passions violentes. Les fils d'Ancus firent périr Tarquin l'ancien , pour regner après lui ; ce fait n'est pas contesté : cependant , si la réflexion de Denys d'Halicarnasse était juste , elle pourrait leur servir d'apologie aussi bien qu'à leur pere. Il est vrai qu'ils ne réussirent pas comme lui ; mais ce Prince avait , sans doute , mieux pris ses mesures , ou la mémoire de Tullus était moins précieuse au Peuple que celle de Tarquin.

L'Historien Grec ajoute en vain que ce crime eût exigé des complices , que le secret n'eût pas manqué de transpirer , & que les Romains n'auraient jamais souffert que le meurtrier de Tullus le remplaçât sur le Trône. Il faudrait prouver la nécessité des complices dans

toutes les conspirations, ou du moins que le secret n'a jamais été gardé dans aucune. Les Romains, d'ailleurs, ne laisserent-ils pas regner l'assassin public de Servius Tullius, le meilleur de leurs Rois ?

Si cet Historien ne cherchait à combattre les soupçons qui se répandirent contre la mémoire d'Ancus, que pour rejeter la mort de Tullus sur des causes purement naturelles, ses raisons pourraient paraître moins forcées ; mais il croit avec le Peuple, que l'omission de quelques cérémonies dans un sacrifice magique, attira sur ce malheureux Prince l'indignation du Ciel.

Les bruits qui coururent à Rome, & que tous les Historiens attestent, que l'ambition d'Ancus s'était effectivement ouvert un chemin au Trône par le crime, me semblent une preuve bien plus décisive en faveur de cette opinion, que toutes celles dont Denys d'Halicarnasse s'est servi pour la contredire. Comment imaginer en effet qu'un Prince, reconnu d'ailleurs pour vertueux, eût été généralement flétri de cette accusation, si rien n'avait pû la fonder ? Consultons ces Historiens mêmes sur le caractère de ce Prince. Il portait à l'excès, disent-ils, l'amour des louanges, & la fierté de sa noblesse. J'ajouterai que, dans sa maison, la soif des grandeurs était une passion héréditaire. Martius,

son Ayeul paternel, fut celui qui déterminâ Numa Pompilius à sacrifier son goût pour la retraite, au rang que lui offraient les Romains. Il eut soin de faire épouser ensuite à son fils, Pompilia fille unique de ce Prince ; & lorsque, par la préférence que les Romains donnerent à Tullus, il se vit exclus du Trône dont il s'était approché par cette alliance, & qu'il avait secrètement brigué, il se tua de désespoir. Il avait, comme on voit, donné l'exemple de l'ambition à sa postérité. Serait-il hors de vraisemblance que son petit fils Ancus eût puni dans la fuite le malheureux objet de cette préférence du Peuple, & qu'il eût cru devoir cette victime aux mânes de son ayeul, ou plutôt aux droits qu'il pensait avoir reçus de Pompilia sa mere ? Les fils mêmes de ce Prince ne furent pas exempts de cette ambition : j'ai déjà remarqué qu'ils firent assassiner Tarquin l'ancien.

Je fais ce que ces conjectures peuvent laisser d'incertitude ; mais réunies à d'autres indices remarquables dans le cours de cette histoire, on ne peut disconvenir qu'elles n'entraînent en quelque sorte la conviction.

. Ancus solennellement élu chercha dans les Auspices, à l'exemple de ses Prédécesseurs, le consentement des Dieux. On imagine bien que les présages furent favorables ; les élections fai-

faient la meilleure partie du revenu des Augures. L'inclination de ce Prince parut le porter à faire revivre en tout les pieuses institutions de Numa. Sous le regne belliqueux de Tullus, les Romains les avaient négligées, & les prodiges, dont on parla peu de tems avant sa mort, prouvent que l'intention des Prêtres n'était pas de les laisser abolir. Ancus profita de leurs dispositions; peut-être les avait-il fait agir pour décrier le règne de son Prédécesseur, ou voulut-il seulement se concilier ce Corps qui n'a pas toujours devant les yeux le but de son institution.

Il paraîtrait sur-tout très-vraisemblable que, parmi ces Prêtres, il ménageait des complices dont il ne pouvait mieux se garantir la fidélité, qu'en donnant au Peuple l'exemple de les respecter. Tullus, uniquement occupé de la guerre, avait sans doute marqué de l'indifférence pour leurs cérémonies : cette réflexion me semble jeter un grand jour sur le genre de sa mort, sur les fables dont elle fut l'occasion, & sur la conduite que nous allons voir tenir à son Successeur.

Après que les Auspices eurent confirmé son élection, il assembla le Peuple, & lui fit envisager, par un discours éloquent, la vengeance du Ciel prête à tomber sur Rome, pour la punir de sa négligence dans le culte des Dieux. Il

ne manqua pas d'attribuer ( & ceci devient pour mon opinion une circonstance remarquable ) la triste fin de Tullus, au courroux de ces Dieux jaloux du respect que l'on doit à leurs Ministres. Il peignit ensuite ce Prince comme accablé depuis long-tems du poids d'une vieillesse languissante qui n'avait pas même épargné sa raison : ce qui vérifiait, disait-il ; la juste indignation du Ciel à son égard. Une peste qui avait désolé Rome, sur la fin de son règne, lui fournit encore de nouvelles preuves du tort qu'avaient eu les Romains, & sur-tout le malheureux Tullus, de s'être écartés des pratiques religieuses de Numa. Il termina ce discours par un pompeux éloge de ces augustes cérémonies ; il exhorta le Peuple d'avoir pour elles le même respect qu'il avait témoigné sous ce sage Législateur ; il déplora les suites funestes de la guerre qui avait fait perdre en si peu de tems aux Romains le zèle de la Religion, & l'amour des loix ; enfin qui leur avait inspiré l'ambition d'étendre leurs frontieres par d'injustes conquêtes, au lieu de cultiver l'agriculture, & de se borner aux travaux innocens & paisibles de la vie champêtre : » c'est à la paix, continuait-il, à » vous rendre de si précieux avantages, & c'est » elle aussi que je veux ramener parmi vous. «

On voit par ce zèle affecté, par cette adroite

éloquence, que ce Prince cherchait à flétrir la mémoire de son Prédécesseur, &, comme je l'ai dit, à s'appuyer de l'autorité de la Religion. Cependant il n'était rien moins que pacifique, & c'est ce que prouvera la suite de son règne. Il n'imita constamment Numa, que dans un respect simulé pour les Prêtres, & dans les embellissemens qu'il crut devoir faire à Rome, pendant les intervalles que lui laissait la guerre : c'est par-là qu'il est facile d'expliquer ce que dit Tite-Live ; que son naturel tenait à la fois du caractère de Romulus & de Numa.

Les Romains se rappellerent les jours tranquilles qu'ils avaient passés sous le second de leurs Rois, & crurent qu'ils les allaient voir renaître par la modération d'Ancus. Pour les confirmer dans cette opinion, il fit assembler les Pontifes, reçut de leurs mains les traditions mystérieuses que Numa leur avait laissées, ou qu'ils avaient transcrites d'après lui ; les fit graver sur des tables de chêne, & les exposa dans la Place publique. Elles y subsisterent jusqu'à ce que le tems les eut presque entièrement consumées, & dans Rome, devenue République, le grand Prêtre C. Papirius les fit renouveler. Les colonnes de bronze ou d'airain n'étaient pas encore en usage pour ces sortes de monumens. Par cette conduite, Ancus remit les sacrifi-

ces en vigueur , & rendit au culte des Dieux cet appareil pompeux qui les fait respecter du Peuple.

Les campagnes se repeuplerent par ses ordres ; les armes des soldats furent employées à des instrumens d'agriculture ; les honneurs devinrent le prix de l'activité ; la négligence fut sévèrement punie.

Avant que d'entrer dans le détail des événemens guerriers de la vie de ce Prince , qui fit bientôt revivre les maximes de son prédécesseur ; & qui ralluma l'ambition des Romains , on va mettre sous les yeux tout ce qu'il fit pendant la paix. Ces actions , quoique moins brillantes , paraîtront à quiconque pense d'un bien plus grand prix que des victoires : rien n'est petit dans ce que font les Rois pour le bonheur des hommes.

Il augmenta considérablement le circuit de Rome , & renferma le Mont Aventin dans son enceinte. D'épaisses forêts qui le couvraient alors , firent bientôt place à des maisons régulières & commodes. Le goût fit sous son règne quelques progrès chez les Romains , & les édifices publics prirent une forme plus majestueuse. La vallée connue sous le nom de Myrtia , soit à cause de la quantité de myrtes dont elle était plantée , ou parce qu'elle était consacrée par quelque



Temple au culte de Venus \* ), fut peuplée par ce Prince d'une foule de Latins qu'il avait vaincus, & transportés dans Rome. Cette vallée s'étendait du Mont Aventin au Mont Palatin.

Il fortifia Rome, qui n'était défendue que par un mur d'une médiocre résistance, & dans les endroits où sa situation la rendait le plus exposée, il fit creuser un fossé large & profond qui la mettait à l'abri des surprises. Cet ouvrage si nécessaire à la tranquillité publique, prit le nom de *Fossa Quiritium* \*\* ), parce que tout le peuple y fut employé. Il bâtit sur le Mont Janicule, qui par son élévation commandait à la ville, une citadelle pour la garantir des irruptions des Etrusques; il l'entoura d'une forte muraille, & pour former une communication entre Rome & cette citadelle, il fit construire sur le Tibre le Pont Sublicien dans l'endroit où ce fleuve arrose le pied du Mont Aventin. Ce Pont, qui n'était que de bois, parce qu'un Oracle l'avait prescrit, & dont toutes les pièces se répondaient exactement sans aucune liaison de fer ou de cuivre, subsista très-long-tems. Ce ne fut qu'environ six cens ans après,

---

\*) Vénus chez les Romains eut le nom de *Myrtia*.

\*\*) Tit. Live.

que le Questeur Emilius en fit bâtir un de pierre. Il est vrai que c'était un des soins des Pontifes, que de veiller à sa réparation, & comme la crédulité du Peuple avait, en quelque façon, consacré cet édifice, ils s'en acquittaient avec exactitude. L'ancien mot latin *Licio* qui signifie joindre, ou celui de *Sublica*, qui veut dire poutre & pilotis, forment l'Etymologie du nom de *Sublicien*.

Le monument le plus glorieux à la mémoire d'Ancus, & le plus utile aux Romains, fut le fameux Port d'Ofstie \* ). Ce Prince avait étendu les limites de ses Etats jusqu'à l'embouchure du Tibre ; il observa que ce Fleuve, à seize milles environ de distance, se perdait dans la mer de Tyrrhène, & que le Port qu'il avait dessein de bâtir, était, pour ainsi dire, commencé par la Nature. Jusqu'alors les Romains n'avaient pas profité des facilités que leur donnait pour le commerce le voisinage de la mer. Quoique le Tibre fût navigable pour de gros bateaux, & qu'il pût même porter des Bâtimens marchands depuis la mer jusqu'à Rome, cependant, faute d'un Port commode pour recevoir & pour mettre à l'abri les vaisseaux, la ville ne pou-

---

\*) Denys d'Halic.

vait en tirer que de légers avantages. Ancus trouva moyen d'en ménager un d'une assez grande étendue pour retirer les plus gros navires qui, de l'embouchure du Fleuve, étaient aisément conduits jusqu'à Rome, à l'aide des rames, ou des cordages. Si la charge était trop forte, on mouillait l'ancre ; alors les bateaux venaient au secours , & recevaient les marchandises que ces navires avaient amenées. Sur la rive gauche du Tibre, à l'endroit où la mer y forme une espèce de coude, il fonda la ville d'Ostie qui s'est conservée jusqu'à nous. Ce nom d'Ostie dérive du latin *Ostium*, qui caractérise sa situation. Le Port semble aujourd'hui bien différent de la description que les Auteurs contemporains nous en ont laissée : c'est une suite du ravage des tems , & des variations mêmes de l'élément, qui paraît avoir déchu.

Ce ne fut point le seul avantage que retirèrent les Romains de cet important édifice. Ancus devenu maître des bords de la mer, y fit creuser des salines dont il voulut que le sel fût distribué gratuitement au Peuple. Ces libéralités renouvelées sous ses Successeurs, & passées depuis en coutume , s'appelaient *Congiaria* \* ), du

---

\*) On appella de ce nom toutes les distributions que les Magistrats, les Empereurs , & tous ceux qui briguaient des Dignités, faisaient au Peuple.

mot *Congius*, mesure en usage dans l'ancienne R. me.

Cette ville considérablement agrandie , par les établissemens dont j'ai parlé , & le nombre de ses citoyens multiplié à proportion , il était nécessaire de rendre la police plus exacte & plus sévère. Le vol & les assassinats commençaient à devenir à la fois & plus faciles & plus fréquens ; pour réprimer cette licence, Ancus fit bâtir une prison dans la Place publique , au pied du Mont Tarpéien. \* ) Jusqu'alors l'austérité des mœurs Romaines avait rendu cet appareil de terreur inutile.

Toutes les victoires de ce Prince tournerent à l'intérêt public. Il enleva aux Vèiens la Forêt Moesia ; il conquît, sur les Sabins & sur les Latins, différentes Places dont il fortifia ses Etats. Ces guerres qu'il eut à soutenir , & qu'il entreprit souvent sur des causes légères , vont prouver que cette Religion dont il avait

---

\* ) Autrefois le Mont Saturnius , & depuis le Capitole. On l'avait appelé Tarpéien du nom de cette malheureuse fille de Spurius Tarpéius que les Sabins , sous le regne de Romulus , avaient si mal récompensée de sa perfidie. Lors même que le Capitole y fut bâti, un endroit escarpé de cette montagne , d'où l'on précipitait les criminels , retint le nom de *Rupes Tarpeia*.

affecté de s'occuper d'abord , ne lui était pas plus sacrée qu'à son prédécesseur : du moins fut-il aussi belliqueux que ce Prince dont il avait décrié la conduite.

Pendant que , pour remplir le premier plan qu'il s'était imposé , il s'appliquait à bâtir des Temples , à donner plus d'étendue à celui de Jupiter Férétrius ; qu'il veillait à l'exemple de Numa , aux progrès de l'agriculture , & que par ce début pacifique il captivait les cœurs de Romains , les Latins , qui , par des Traités faits avec Tullus , s'étaient engagés à quelque dépendance envers Rome , crurent que sous un Prince , qui ne paraissait occupé que de faire fleurir la paix & le culte des Dieux , ils pouvaient s'affranchir de toute espèce d'obligation. Ils éclatèrent même par quelques hostilités , & lorsque le Sénat leur en fit demander raison au nom du Peuple , ils répondirent que depuis la mort de Tullus , ils demeuraient libres de tout engagement. Ils regardaient Ancus comme un Prince indolent dont le règne se conformerait en offrandes & en sacrifices.

Le Roi de Rome , plus avide de guerres que les Latins eux-mêmes , mais ne voulant point paraître sortir tout à coup de son caractère , n'omit aucune des cérémonies que Numa Pompilius avait prescrites , avant que de la

déclarer ; le génie impétueux & guerrier de Tullus les avait souvent négligées comme de vaines formalités : Ancus en affecta plus de respect pour elles. Il députa chez les Latins le Chef des Féciales \*) ; sur le refus que firent ces Peuples de se soumettre aux conditions des traités , ce Prince assembla le Sénat pour décider des mesures qu'il falloit prendre pour les y réduire. Le plus grand nombre des Sénateurs eut à peine opiné pour la guerre , qu'elle fut regardée comme du consentement unanime des Romains. Les Féciales retournerent sur les frontieres des Latins , avec ordre de leur annoncer la décision du Peuple , & lancer sur leurs terres une javeline \*\* en signe d'hostilité.

Après cette députation qui , dans l'opinion des Romains , devait leur rendre les Dieux favorables , parce qu'elle décidait la justice

---

\*) Quelques historiens pensent que ce Prince lui-même fut l'auteur de la Loi qui déterminait les fonctions des Féciales , & que Numa ne les avait prescrites que verbalement. Cicéron la rapporte ainsi : *Federum pacis , belli induciarum , Féciales Oratores , Judices-ve sunt ; bella disceptant.*

\*\*) C'était encore une cérémonie du Ministère des Féciales.

de la guerre, Ancus Martius se mit à la tête d'une Armée nombreuse, mais formée de milices nouvelles. Il affecta de ne point employer les mêmes troupes qui s'étaient accoutumées à vaincre sous son Prédécesseur. Cette exclusion a lieu de surprendre, & semble ajouter un degré de force à mes conjectures sur la conduite de ce Prince envers Tullus. Ce qui peut les confirmer encore, c'est qu'à son départ de Rome, il confia l'administration des affaires aux Prêtres & aux Pontifes.

Il porta le siege devant Politoire ville du Latium, la trouva sans défense, & s'en rendit maître avant que les Latins eussent eu le tems de la secourir. La vie des Citoyens fut épargnée, & suivant la sage politique de Romulus, il se contenta de les transporter à Rome. Le peu d'expérience que les Romains avaient alors dans l'art de la guerre, leur fit conserver mal-à-propos les murs de cette Place, qui leur coûta peu de tems après un nouvel assaut. Ce fut depuis la prise de cette ville que le mont Aventin fut renfermé dans Rome, pour y loger ces nouveaux habitans, & ceux de Tellene & de Ficane, petites villes du pays Latin, dont Ancus s'empara dans la même campagne. La superstition, qui jusqu'alors avait mis en usage certaines consécérations quand

on augmentait le circuit de Rome, n'eut point lieu dans cette occasion. La fin tragique de Remus qui, pour observer l'augure qui devait décider de l'empire entre son frere & lui, avait choisi le mont Aventin, était devenue pour le Peuple une raison de le regarder comme funeste. Les anciens avaient la même opinion des lieux frappés de la foudre.

La campagne suivante ne fut pas moins avantageuse aux armes Romaines. Les Latins eurent du dessous dans différens petits combats, peu décisifs à la vérité, mais quelquefois sanglans. Ancus avait négligé de détruire les murs de Politoire; ils en profiterent pour y jeter une nouvelle garnison. Ce Prince reprit cette ville & la rasa. Ce siege achevé, il ramena ses troupes à Rome.

Les Latins ne furent pas plus heureux dans la suite; mais ils disputèrent mieux la victoire. Ils avaient surpris Médulie, tandis que les Romains en réparaient les remparts. Cette place, dont on a déjà parlé dans l'histoire de Tullus, était un objet de jalousie entre les deux Nations; ils s'y fortifierent avec soin, & malgré les efforts des Romains, ils la conserverent près de quatre années; non-seulement ils l'avaient munie d'une forte garnison, & de vivres en abondance, mais ils avaient une armée au pied de



ses murailles. Il se donna plusieurs combats devant cette ville, sans que la victoire se déclarât pour l'un ou l'autre parti.

La confiance d'Ancus était épuisée, mais les Romains ignoraient encore comme on abandonne une entreprise. Ce Prince, avec des forces plus nombreuses, revint camper devant Médulie; battit l'armée qui la couvrait; entra dans la Place en vainqueur, & permit le pillage à ses troupes. Il ne s'arrêta pas à cette conquête; il tourna ses armes contre Ficane \*) dont trois ans auparavant il s'était déjà rendu maître; mais dont il avait eu l'imprudence d'épargner les murs: les Latins ne manquèrent pas de s'y rétablir, & le second siège de cette ville coûta plus de peine aux Romains que le premier: ils la reprirent enfin, & la réduisirent en cendres.

Tant de pertes n'avaient encore pu défarmer la valeur inquiète & jalouse de ces peuples; ils remirent sur pied de nouvelles forces, réso-

\*) Cette ville ainsi que celle de Politoire & de Telenne ne nous sont pas connues, & les historiens nous laissent dans une entière incertitude sur leur position. Elles étaient voisines, & probablement situées près de l'embouchure du Tibre. Pline en cite deux autres également ignorées aujourd'hui : *Pitulum* & *Scaptia*.

lus de tenter une action décisive. On en vint aux mains de part & d'autre avec une ardeur égale qui ne permit pas à la fortune de se déclarer : la nuit sépara les combattans. Le lendemain l'avantage fut encore disputé, mais le Génie de Rome l'emporta. Les Latins, après une vigoureuse résistance, furent mis en déroute, & repoussés jusques dans leur camp. Affaiblis par cette défaite, ils n'osèrent tenter de nouveaux hasards; ils se contenterent de se partager en petits corps, & de faire quelques ravages sur les terres des Romains. Ancus ne leur opposa que de simples détachemens commandés par un étranger, nommé Tarquin, nouvellement arrivé d'Etrurie. L'habileté du Chef lui donna la supériorité dans toutes ces rencontres, & les Latins se virent réduits à demander la paix. Elle leur fut accordée; Ancus rentra dans Rome avec les honneurs du triomphe; il y conduisit une foule de prisonniers qu'il avait faits dans le cours de cette guerre; ils devinrent pour lui de nouveaux Sujets : ce fut par eux que la vallée Myrtia fut peuplée.

Tarquin, cet étranger dont on vient de parler, joua sous le regne de ce Prince, dont il fut le successeur, un rôle trop intéressant pour ne pas le faire connaître ici. Damarate son pere, négociant de Corinthe, pour mettre ses immen-

ses richesses à l'abri des rapines du Tyran Cypselus , s'était réfugié à Tarquinies \* ) , l'une des plus florissantes villes de l'Etrurie. Soit que son extraction fût illustre , comme le prétendent quelques Auteurs qui le font descendre d'Hercule \*\* ) , ou que dès lors les richesses fussent l'équivalent des Titres , il épousa une Etrurienne du premier rang , dont il eut deux fils , Aruns & Lucumon : noms Toscans que leur donna leur pere pour plaire à la Nation dont ils devenaient Citoyens. Aruns mourut peu de mois après un mariage qui lui promettait le plus brillant avenir. Damarate inconsolable de la perte de son

---

\*) Anjourd'hui Tarqueno.

\*\*) On le disait de cette famille des Bacchiades qui donna des Rois à Corinthe. Le tyran Cypselus , non content de leur avoir ravi la couronne , voulait encore anéantir tout ce qui pouvait rappeler à sa patrie le souvenir de cette maison. Voilà , selon Denys d'Halicarnasse , ce qui força Damarate à s'exiler ; mais Tite-Live , en parlant de ce négociant , ne dit pas un mot de sa généalogie. Quelques flatteurs l'imaginèrent sans doute , lorsque son fils Lucumon fut monté sur le trône , & les Romains ne manquèrent pas de l'adopter. Peut-être Damarate lui-même , par la facilité que les gens venus de loin ont à débiter des fables , en fut-il l'inventeur : ce qu'il y a de vrai , c'est que s'il n'était pas du sang des Rois , son fils était digne d'en être.

filz aîné, ne lui survécut que peu de jours. Il laissa tous ses biens à Lucumon, & deshéri-ta, sans le savoir, un filz d'Aruns dont sa veuve était enceinte. Cet enfant posthume, malheureux avant que de naître, porta le triste nom d'Egérius, nom qui désignait sa disgrâce.

Lucumon, seul héritier de la fortune de son pere, se vit en état d'aspirer aux premières dignités; mais sa qualité d'étranger, & l'envie toujours active à persécuter l'opulence, formaient un puissant obstacle à son élévation. Tanaquil sa femme, qui joignait l'ambition de son sexe à la fierté de son origine, lui conseilla de quitter une patrie ingrate, & d'aller briguer à Rome les honneurs que lui refusait l'Etrurie. Cette ville paroissait en effet le sûr asyle du mérite; on n'y connaissait point cet orgueil national qui jette sur l'étranger du mépris ou des ridicules. La vertu suffisait pour y parvenir, non-seulement aux emplois les plus distingués, mais au Trône même. Numa Pompilius, & la vénération où sa mémoire était encore chez les Romains, en étaient à la fois l'exemple & la preuve. Ancus, son petit filz par Pompilia sa mere, devait peut-être à cette vénération la facilité qu'il avait eue à se faire aimer du Peuple. Ces réflexions & les conseils de Tanaquil détermi-

nerent Lucumon à tenter la fortune \*) : il partit pour Rome.

Sa femme, sçavante dans l'art des Augures, de tout tems en usage dans l'Etrurie, tira, dit-on, d'un événement fort singulier les présages de sa grandeur future. Au pied du Mont Janicule, un aigle plana quelque tems sur le char qui les conduisait, enleva le chapeau de Lucumon, se perdit dans les nues, & revint ensuite le lui remettre sur la tête. La suite rapide de prospérités qui l'éleva par degrés jusqu'au Trône, fut sans doute l'origine de cette fable. Son adresse, ses libéralités, son courage, les services qu'il rendit aux Romains, le secondèrent mieux que ces prétendus présages. A peine fut-il admis au nombre des Citoyens, qu'il n'omit rien de tout ce qui pouvait leur

---

\*) Un certain Tagès dont la fable a fait un petit fils de Jupiter, ou qui, selon d'autres Auteurs, sortit tout-à-coup de la terre ) expression qui désigne en termes pompeux l'obscurité de sa naissance ) fut, dit-on, l'inventeur de ce genre de divination. On prétend qu'il la réduisit en principes dans un livre que les Etrusques avaient conservé. C'est lui dont Ovide parle dans ces vers :

*Indigena dixere Tagen qui primus Etruscum  
Edocuit gentem casus aperire futuros.*

plaire; il prit le nom de Lucius Tarquinius, auquel, après sa mort, on ajouta le surnom de Priscus, apparemment pour le distinguer de Tarquin le Superbe. Il ne s'occupa que de paraître Romain. Ses manières nobles & bien-faisantes, son caractère insinuant, la douceur de son commerce lui concilièrent bientôt l'affection du Peuple, & firent naître au Roi l'envie de se l'attacher.

Pour ne pas blesser les yeux des Romains encore pauvres par le faste de ses richesses, il offrit de les déposer au trésor public pour les besoins de l'Etat. La valeur chez un Peuple accoutumé à la respecter, le servit beaucoup plus que sa politique. Il commandait un corps d'infanterie dans la guerre contre les Latins; il y fit remarquer son activité, sa prudence, son courage, & partagea souvent avec son maître les honneurs de la victoire. Il ne se signala pas moins dans la suite à la tête de la Cavalerie. Ancus crut devoir récompenser de pareils services par les titres de Patricien & de Sénateur. Lucumon se fit admirer au Sénat comme à l'armée; ses conseils, soit pour les opérations militaires, soit pour l'administration de la République, furent toujours suivis.

Le Roi porta la confiance jusqu'à le donner pour Tuteur à ses fils. Il faut ou que cet étran-

ger eût eu le grand art de dissimuler son ambition , ou que ce Prince eût pensé qu'un homme de fortune , nouvellement établi dans Rome , ne pouvait compter assez sur la faveur du Peuple , pour enlever la Couronne à ses enfans. On verra bientôt comme il y parvint , sans brigues , sans parti , sans violence. Le petit nombre d'Etrusques qui par attachement pour lui , l'avaient suivi dans cette ville , ne contribuèrent en rien à son élévation. Si tout y paraît merveilleux , son caractère y donne de la vraisemblance , & me frappe bien davantage que cette prospérité qui ne le quitta jamais. Propre à tous les emplois , il joignait aux talens nécessaires pour les remplir , l'audace , la souplesse , le courage , la prudence , la fermeté ; toutes les vertus enfin , qui pouvaient justifier & seconder son ambition : un tel homme eût été déplacé ailleurs que sur le Trône.

Les Fidénates , humiliés sous le regne précédent , gardaient à Rome une haine couverte , qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater. La crainte les retint long-tems ; mais lorsqu'ils crurent leurs pertes assez réparées , & qu'ils purent compter sur les secours de leurs Alliés , ils se déterminèrent , non pas , à la vérité , à une guerre ouverte ; mais à ravager les terres des Romains par de petits détachemens , qui

se retiraient avec leur butin sans attendre l'ennemi.

Ancus résolut de les punir , & sans leur envoyer de Féciales , il alla camper près de Fidènes avec une armée levée à la hâte , & fournie de tous les instrumens nécessaires pour un siège. Les Fidénates , qui n'imaginaient pas que ce Prince si religieux négligerait , avant de leur déclarer la guerre ; ces longues cérémonies instituées par Numa , surpris de cette attaque imprévue , feignirent d'ignorer les sujets de plaintes que pouvaient avoir les Romains. Ancus voulut bien les en instruire , & les fit sommer de réparer au plutôt les dommages qu'ils avaient faits à son Peuple. Cette Nation diffimulée s'excusa d'avoir trempé dans les rapines de quelques particuliers , demanda du tems pour en rechercher les Auteurs , & promit de les livrer au Sénat. Ancus reçut ces excuses ; mais les rebelles délivrés de la présence importune de son armée , n'employèrent le tems qu'il leur avait accordé , qu'à faire des préparatifs , à solliciter des troupes auxiliaires , & à se pourvoir de munitions. Ancus informé de leur conduite , jugea qu'il fallait les prévenir , & revint devant leur ville. Il fit conduire des mines souterraines depuis son camp jusques sous les murs. Pendant qu'un gros de Romains pénétrait par



Cette voie sous les remparts des Fidènes, ce Prince inventeur de ce genre d'attaque, fit avancer le reste de son armée, comme pour tenter l'assaut du côté opposé à la mine. Les Fidénates trompés par cette ruse, réunirent toutes leurs forces pour le défendre ; ils soutenaient avec vigueur l'effort des assiégeans, quand tout-à-coup les soldats qui s'étaient glissés sous les murs, se frayerent des issues dans la ville, en briserent les portes, & firent passage à leurs compagnons.

Ancus, maître de Fidènes, réprima la fureur de ses troupes, arrêta le carnage, & fit indiquer aux habitans un asyle où leur vie serait en sûreté. Il se contenta de faire frapper de verges le petit nombre des Chefs de la révolte : il permit au reste des Citoyens de vivre dans leur ville après l'avoir livrée au pillage, & pour les contenir dans le devoir, il y laissa une forte Garnison.

Cet exemple n'effraya pas les Sabins : ils crurent pouvoir à leur tour faire des courses sur les terres des Romains. Toutes ces guerres, entre de petites Nations voisines & rivales, n'avaient que des motifs aussi légers ; l'espérance de quelque butin. Des causes non moins frivoles ont quelquefois, entre des Nations plus puissantes, allumé des haines que des siècles n'ont pas vu finir.

Depuis la mort de Tullus, les Sabins s'étaient crus dispensés des Traités faits avec les Romains, & les avaient inquiétés par des hostilités sourdes & réitérées sur leurs frontières; Ancus saisit avec avidité cette occasion de signaler son courage. Informé par des espions & des transfuges du moment où l'ardeur du pillage entraînait les Sabins dans leurs courses ordinaires, il s'avança vers leur camp à la tête de l'Infanterie, le trouva presque sans défense, & s'en empara sans obstacle; tandis que par ses ordres ce Lucumon (que nous nommerons Tarquin dans la suite) à la tête de la Cavalerie, fondait avec impétuosité sur le gros de l'armée Sabine, dispersée dans les campagnes.

Surpris de cette attaque imprévue, les Sabins ne pensent qu'à se réfugier sous leurs tentes; ils jettent le butin dont ils étaient chargés, pour être plus libres dans leur fuite; mais lorsqu'ils les virent occupées par les Romains, ils coururent en désordre vers les montagnes & les forêts voisines. La Cavalerie les y poursuivit avec tant de vigueur, qu'il n'en échappa qu'un petit nombre.

Les Sabins découragés par cette défaite envoyèrent à Rome des Députés chargés de demander la paix. Ils l'obtinrent à des conditions plus douces qu'ils n'avaient lieu de l'attendre :

cette

cette modération des Romains avait pour cause, sans doute, les alarmes continuelles que leur donnait le caractère inquiet & belliqueux des Latins. Il fallait accorder à propos la paix à un Peuple, pour se défendre plus facilement des entreprises d'un autre.

Le germe de cette ambition qui rendit Rome la maîtresse de l'Italie, & dans la suite la Capitale du Monde, était déjà dans le cœur de ses premiers habitans; mais il ne se développa que par degrés, & selon les circonstances. C'était beaucoup pour les faibles commencemens de cette Nation courageuse, que de reculer insensiblement ses limites; d'humilier ses ennemis, sans montrer cependant le dessein de les asservir (ce qui les eût tous réunis contre elle; ) de les diviser par sa politique; de les affaiblir par ses victoires; enfin de préparer les fers dont sa postérité devait les charger un jour. On a déjà vu des peres \*) sacrifier, sans regret, leurs enfans à cette fierté nationale, qui ne pouvait souffrir ni de maîtres, ni de rivaux. A quoi ne devait-on pas s'attendre d'un Peuple où se trouvaient de pareils Citoyens? Dès le tems même de Numa, ces nouveaux Romains

---

\*) P. Horace,  
Tome V.

préférèrent de se choisir un maître parmi les Sabins, à la honte d'en recevoir un de leur propre Nation de la main de ces étrangers. Cette fierté déguisée depuis sous le nom d'amour de la patrie, donna l'effort à ces ames vigoureuses, à ces sentimens fermes & sublimes, à cette foule d'actions héroïques, auxquelles notre admiration paie encore un tribut involontaire qui peut-être nous humilie. En effet notre mollesse nous porterait à regarder la plupart de ces actions si généreuses, & si communes chez les Romains, comme au-dessus de la nature : l'austérité rigide des mœurs de Crotone devait paraître incroyable à Sybaris.

Les Véliens, malheureux sous les regnes précédens, se crurent en état de relever leur fortune. A l'exemple des Sabins, ils infestèrent le territoire de Rome de meurtres & de rapines. Ancus, qu'un repos de quatre années n'avait point amolli, connaissant l'audace guerrière de la Nation qu'il avait à combattre, exigea des secours de ses Alliés, & suivi de ces mêmes troupes qu'il avait accoutumées à vaincre, fit d'abord expier aux ennemis, par le ravage & la désolation qu'il porta sur leurs terres, les maux qu'ils avaient faits aux Romains. Devenus plus ardens par ces pertes, les Véliens passèrent le Tibre avec une armée nombreuse, &

vont camper près de Fidènes. Ancus plus fort de Cavalerie , vole à leur rencontre , leur ferme les passages , les attire en plaine , les met en fuite après un combat opiniâtre , & s'empare de leur camp. Cette victoire lui valut , à son retour à Rome , les honneurs d'un nouveau triomphe.

Les Véiens , plus affaiblis que découragés par cette disgrâce , réparurent l'année suivante en campagne , & présumerent assez de la fortune , pour sommer les Romains de leur rendre toutes les Places que Romulus avait usurpées sur leur Nation. Ancus les attaqua près des Salines ; la victoire fut plus disputée , coûta plus de sang que la première fois ; mais elle se déclara pour lui. Elle affermit les Romains dans leurs anciennes possessions , & les Véiens furent obligés d'acheter la paix à des conditions onéreuses. Ce fut après cette journée où Tarquin n'avait pas moins montré d'habileté que de courage , qu'il fut admis par l'ordre d'Ancus , au rang de Patricien & de Sénateur. Ce Prince ne prévoyait pas qu'un jour cette récompense dût conduire cet étranger au Trône.

Les Volques furent à leur tour accusés d'avoir commis des hostilités sur les terres de Rome. On leur déclara la guerre , moins pour exiger de prétendues satisfactions , que pour

L'avantage dont pouvaient être aux Romains de nouvelles conquêtes. Ancus porta le Siege devant Vélitres \*) leur Capitale, & maître de tous les dehors, il était près de la réduire, lorsque les Assiégés surpris de l'ordre, & de la rapidité que ce Prince mettait dans ses attaques, lui députèrent leurs principaux Vieillards en habit de supplians, pour le prier de suspendre sa vengeance. Ils lui promirent de réparer tous les dommages qu'ils avaient pu causer à Rome, & de livrer les coupables à sa justice. Ancus désarmé par ce spectacle, donna aux Romains un exemple qui devint une regle à leur postérité (celui de pardonner aux Nations soumises.) Cette victoire sur son ambition lui coûta peut-être beaucoup ; mais enfin il la remporta. Il fit une Treve avec les Volsques, & comme ils furent fideles à leurs promesses, Rome les reçut au nombre de ses Alliés.

Les Romains ne jouirent pas long-tems de cet intervalle de repos. Une contrée de Sabins où leurs Armes n'avaient pas encore pénétré, n'eut, pour leur déclarer la guerre, d'autre prétexte que la jalousie. Ces Peuples belliqueux & sauvages, informés par les bruits publics

---

\*) Aujourd'hui Véletri.

de la prospérité de ce nouvel Empire, purent à peine se fier aux rapports de la renommée, & résolurent d'en interrompre la suite. Ils commencèrent, comme toutes les autres Nations voisines, par de petites irruptions sur les terres de la République \*). Attirés par le butin, & par la facilité qu'ils eurent à faire un grand nombre de Prisonniers, bientôt ils ne se bornèrent plus à ces légères insultes ; mais avec une puissante Armée, ils ravagèrent tous les environs de Rome.

Ancus ne différa sa vengeance qu'autant de tems qu'il en fallait pour assembler ses Troupes. La bataille fut longue, douteuse, & san-

---

\*) Qu'on ne s'étonne pas de trouver ici, non plus que dans quelques autres passages de cette Histoire, le terme de *République* avant l'expulsion de Tarquin. Rome ne fut jamais une pure Monarchie que sous le regne des Empereurs. Il est vrai que Tarquin changea par usurpation la forme du Gouvernement ; mais il en fut puni. Les guerres ne se déclaraient qu'au nom du peuple Romain ; la paix ne se faisait que de son aveu ; c'est lui qui se donnait des maîtres : Romulus lui-même s'était soumis à l'élection, & quoiqu'il eût fait dans la suite quelques pas vers le despotisme, le Sénat, par sa constitution, jouissait d'une grande autorité. Il ne faut pas confondre les idées ; le nom de Roi ne signifie pas la même chose chez toutes les Nations : à Rome ce n'était gueres qu'un Général.

glante, quoique les Romains eussent l'avantage du lieu. La valeur était égale de part & d'autre ; mais enfin la victoire se déclara pour eux. Les Sabins enfoncés prennent en tumulte le chemin de leur Camp ; l'ennemi les y poursuit & s'en empare. Une troupe de Soldats, armés à la légère, les inquiéta jusqu'à la nuit pendant leur fuite. Le carnage fut terrible, aussi les Romains n'avaient pas encore trouvé d'ennemis plus dignes de leur courage. Ils ne durent l'honneur de cette journée qu'à la constance, & à la supériorité que leur avait donné sur ce Peuple l'expérience de leur Roi dans l'art de la guerre. Cette victoire leur valut un riche butin, & un grand nombre de leurs Prisonniers qu'ils retrouvèrent dans le Camp des Sabins. Cette foule de prospérités, jamais démenties par un seul revers, paraîtrait incroyable dans tout autre peuple que les Romains. On serait tenté de penser que leurs Historiens les auraient flattés, si la rapidité avec laquelle cette Nation fortunée subjuguait non-seulement ses rivales, mais le Monde, ne déposait pour leur sincérité.

On voit que Rome avait acquis déjà, sous le regne d'Ancus, une certaine expérience dans la guerre. Ce Prince avait des connais-



fances pour son tems. A la présence d'esprit de Tullus, il joignait plus de précautions dans un jour de combat. Dans l'art militaire, comme dans les autres, les progrès ne se font qu'avec lenteur : il faut long-tems acheter l'expérience par des fautes.

Les dernières années de la vie d'Ancus furent assez paisibles, & ce fut probablement alors qu'il entreprit la plupart des monumens dont on a parlé. Lorsqu'il enferma le mont Janicule dans des murs, & qu'il en fit la Citadelle de Rome, il n'eut pas d'égard aux conventions que Romulus avait faites avec les Etrusques, & qui fixaient le Tibre pour limite des deux Etats. Ce Mont était situé au delà du Fleuve ; mais Ancus pensa que l'utilité publique & la sûreté commune autorisaient cette légère usurpation. Ce Prince en donna pour raison aux Etrusques les courses fréquentes qu'ils faisaient sur le bord du Tibre, & qui troublaient la navigation & le commerce de ses Sujets. En effet quelques marchands avaient été pillés, ou du moins Ancus crut devoir s'en plaindre.

Par quelque voie qu'il eût monté sur le Trône, il prouva qu'il en était digne. Il ne fut effacé par aucun de ses prédécesseurs ; & si l'on ne doit compter, des actions d'un Roi,

que celles qui tournent au bien de ses Sujets, on en a fait remarquer un assez grand nombre dans le cours de son histoire. Il mourut après vingt-quatre ans de regne, & je ne trouve que Plutarque qui lui attribue une mort violente. Peut-être a-t-il voulu désigner, par cette expression, une mort prématurée : en effet il n'avait gueres que soixante ans, âge où la carrière naturelle de l'homme ne touche pas encore à ses limites. Ce n'est pas cependant ce que les termes de Plutarque \*) semblent présenter ; mais son autorité, quoique d'un grand poids, cede à celles de Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse réunies.

Il laissa deux fils, l'un au berceau, l'autre dans l'âge de puberté sous la tutelle de Tarquin. Les fruits du crime que l'ambition lui fit commettre, ne s'étendirent pas à sa postérité. C'est en vain que par les mêmes voies elle tenta de remonter sur le Trône ; les circonstances avaient changé. Tel Usurpateur a réussi dans des conjonctures, qui, dans d'autres, eût péri sur un échafaud. Les hommes, ceux mêmes que l'on est convenu d'appeler grands, seraient

---

\*) Selon cet Auteur, de tous les Successeurs de Numa, Tarquin le Superbe seul mourut d'une mort naturelle,

la plupart bien humiliés, si l'on découvrait toutes les combinaisons du hazard qui leur ont fait jouer un rôle important. Je ne connais que certaines vertus, & l'humanité la première de toutes, dont un Prince puisse tirer un véritable éloge.



---

---

# HISTOIRE

D E

## *LUCIUS TARQUINIUS PRISCUS.*

Tous les vœux du Peuple se réunirent sur Tarquin, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse. Sous le regne même d'Ancus, on s'était accoutumé à le regarder comme le premier homme qui fût parmi les Romains. Tite-Live, sans lui contester cette considération publique, raconte la chose différemment. Selon lui, Tarquin, dominé par l'ambition, craignit que les fils d'Ancus, dont l'un touchait à l'âge de puberté, ne devinssent pour lui de dangereux concurrens au Trône. Il pressa le jour de l'élection, & après avoir écarté ces jeunes Princes sous prétexte d'une partie de chasse, il demanda lui-même ouvertement la Royauté dans un discours adressé à l'Assemblée du Peuple. Il y fit valoir ses services ; son attachement pour Rome, dont il avait fait sa patrie par choix, en y transportant sa famille & ses biens ; son zèle pour les intérêts de l'Etat dans les différens emplois dont son mai-

tre l'avait honoré ; le bonheur qu'il avait eu de se former à la discipline militaire sous ce grand homme , & d'apprendre de lui l'art de vaincre les ennemis de la République. Ce discours , qui ne contenait que des vérités encore toutes récentes , lui gagna les suffrages du Peuple , & si ce premier exemple d'une ambition qui brigait les dignités pour elle-même , put éclairer les Romains sur les motifs qui l'avaient animé jusqu'alors , ils jugerent avec raison que le desir de commander était une vertu de plus dans un homme du caractère de Tarquin.

On ne s'arrêtera pas long-tems sur le détail de ces petites guerres qui , en rendant l'usage des armes familier aux Romains , les préparaient par degrés à de grandes conquêtes. On a pu prendre dans l'histoire de Tullus & d'Ancus , une idée de ces ligues toujours renaissantes entre des voisins inquiets & jaloux de ces commencemens de la prospérité Romaine. Ce tableau , trop peu varié pour être intéressant , n'offrirait encore ici que les mêmes objets ; des combats quelquefois sanglans , jamais décisifs par la modération des vainqueurs , & souvent renouvelés par l'opiniâtreté des vaincus. Mais on ne peut se lasser d'étudier , dans les premiers événemens de ces tems reculés , les mêmes principes qui conduisirent les Romains

à ce haut degré de puissance où ils parvinrent dans la suite, & qui ne firent que se développer, pour ainsi dire, avec plus d'étendue : cette constance infatigable qui leur assujettit les dangers ; ce desir de dominer, tempéré par un esprit de clémence qui rend les bienfaiteurs des Peuples soumis ; qui en faisant aimer leur joug, leur donne pour Alliés, ou pour Concitoyens, ces mêmes voisins dont la jalousie avait conspiré leur ruine ; cette fermeté inébranlable dans les revers, fermeté qui devient leur ressource lorsque toutes les autres semblent épuisées pour eux ; en un mot, tout le germe de cette politique admirée depuis tant de siècles, se trouve ici dans Rome au berceau. Le Génie qui veille à sa conservation ne lui permet pas d'abord d'étendre ses conquêtes. Des progrès trop rapides ne laissant plus d'ennemis autour d'elle pour l'aguerrir, l'auraient élevée tout à coup à un certain degré de grandeur qui n'eût été pour elle qu'un état de médiocrité : des intervalles de repos auraient éterné le principe qui devait la porter sur le trône du Monde.

Les Latins furent les premiers qui jugerent que la mort d'Ancus était une occasion favorable pour se dispenser d'accomplir des Traités que la nécessité leur avait arrachés. L'espérance d'une meilleure fortune séduisait tour à tour

ces voisins tant de fois humiliés. Ils prirent les armes. Tarquin, sans les attendre, se rend maître de plusieurs de leurs Places ; de Collatie entre autres, dont il donne le Gouvernement à cet Aruns, fils de son frere, à qui le malheur de sa naissance avait fait donner le surnom d'Egérius.

Après plusieurs batailles dont l'avantage était toujours resté aux Romains, les Latins affaiblis par leurs pertes, découragés, & voyant Tarquin se disposer à la conquête de leurs villes, ont enfin recours à la modération du vainqueur ; ce Prince se contente de leur soumission, les condamne à de simples dédommagemens des ravages qu'ils avaient pû faire sur les terres des Romains, & sans rien changer à leurs Loix, les reçoit dans son alliance. Ainsi se termina une guerre de vingt années ; Tarquin, à son retour dans Rome, fut honoré du triomphe.

L'année suivante ce Prince marcha contre les Sabins. Un combat, où la victoire fut indécise, termina cette campagne. Les Sabins, soutenus des Etrusques, parurent les premiers au retour du printems. Ils allerent se poster près de Fidenes au confluent du Tibre & du Teveron. Ils y formerent deux camps sur une même ligne, séparés par le canal commun aux

deux fleuves, sur lequel ils jetterent un Pont de bateaux pour avoir communication de l'un à l'autre. Cette disposition fournit à Tarquin l'idée d'un stratagème qui les perdit.

» \*) Il jetta sur le Téveron quantité de petits  
» bateaux chargés de bois sec, & d'autres ma-  
» tieres combustibles arrosées de resine & de  
» soufre; il y fit mettre le feu & les lâcha dans  
» le courant. Ces brulots poussés par un vent  
» favorable & portés au pont de bois qui sé-  
» parait les deux Camps, y causerent un grand  
» embrasement. Les Sabins y accourent pour  
» arrêter les progrès de l'incendie. Tarquin  
» cependant qui marchait en ordre de bataille,  
» arrive à la petite pointe du jour à l'un des  
» deux camps : il n'y trouve qu'une faible dé-  
» fense, parce que la plus grande partie des  
» ennemis était occupée à éteindre le feu; ce  
» qui fit qu'il n'eut pas de peine à s'en empa-  
» rer. Le second camp des Sabins, posté à l'au-  
» tre côté du fleuve, fut en même-tems atta-  
» qué par un autre Corps de l'armée Romaine,  
» qui, dès le commencement de la nuit,  
» avait passé le confluent à la faveur des téné-  
» bres, & n'attendait que l'embrasement du

---

\*) Denys d'Halicarnasse. Je me sers de la Traduction du Jésuite Le Jay.



» Pont pour charger les ennemis. Cette entre-  
 » prise réussit aussi heureusement que la pre-  
 » miere. Les Romains firent main basse sur une  
 » partie de ceux qui se trouverent dans le camp.  
 » Le reste, ou se noya dans le fleuve en vou-  
 » lant échapper à l'ennemi, ou fut consumé  
 » par le feu, en tâchant de préserver le pont.  
 » Tarquin, maître des deux Camps, partagea les  
 » dépouilles entre les soldats. Pour les prison-  
 » niers qu'il fit, tant sur les Sabins que sur  
 » les Etrusques, il les fit conduire à Rome &  
 » tenir sous bonne garde. «

Les Sabins consternés, implorerent, par des Députés, la clémence de Tarquin, & en obtinrent une treve de six ans.

Les Etrusques, indignés de ce nouvel affront, crurent pouvoir se flatter de le réparer. Douze de leurs villes armerent à la fois contre les Romains. Ils passent le Tibre, s'emparent de Fidenes par surprise à la faveur d'une sédition qu'ils excitent dans cette ville, y font un grand nombre de prisonniers, & s'y fortifient. Tarquin se venge d'abord sur les Véiens, l'une des Nations la plus puissante de l'Etrurie, ravage leurs terres, & porte ensuite le siege devant Fidenes. Après une résistance que le désespoir des Etrusques rendit très-opiniâtre, & qui coûta bien du sang aux Romains, Fidenes est prise

d'affaut, la garnison mise aux fers, & les Chefs de la rébellion punis de mort ou d'exil. Plus irrités qu'abbatus par ces nouvelles pertes, les Etrusques prennent encore la résolution de tenter une dernière bataille. Tarquin les met en déroute, obtient à Rome les honneurs d'un nouveau triomphe, & reçoit les Etrusques découragés, dans son alliance, aux mêmes conditions que les Latins. Ces Peuples, pour gage de leur soumission volontaire, lui firent présenter par leurs Députés une Couronne & un Sceptre d'or, un siège d'ivoire, & douze haches entourées de faisceaux, comme les symboles de l'autorité qu'ils lui confiaient sur leurs villes.

La treve de six ans, accordée aux Sabins, était expirée; quelques-uns de leurs Chefs avaient proposé de favoriser les Etrusques : Tarquin, pour les punir, déclare la guerre à leur Nation. Après plusieurs combats d'un avantage assez égal entre les deux partis, une bataille, sanglante & décisive pour les Romains, jette le découragement parmi les Sabins, & les oblige d'implorer les mêmes conditions que les Nations voisines. Tarquin, charmé que cette soumission lui épargne les dangers d'une conquête, reçoit leurs Députés avec bonté, leur accorde son alliance, & par surcroît de modération, leur renvoie leurs prisonniers, sans exiger de rançon.

rançon. Ce Prince porta cette vertu plus loin encore que son Prédécesseur. La maxime de ne point désespérer les Nations soumises, devint, comme on l'a déjà observé, un des principaux fondemens de la grandeur Romaine.

Le Gouvernement politique de ce Prince ne justifia pas moins le choix des Romains, que tant de victoires remportées tour à tour sur leurs ennemis. Pour se concilier de plus en plus l'affection du Peuple, il tira des familles Plébéiennes cent nouveaux Sénateurs dont il augmenta l'ordre des Patriciens. Ils furent nommés Sénateurs du second rang \*), quoiqu'ils eussent les mêmes prérogatives que ceux de l'ancienne création. C'était multiplier les appuis de l'Etat.

Il crut devoir augmenter aussi le nombre de Vestales en le portant jusqu'à six, & ce nombre demeura fixe tant que subsista la République.

Il ne trouva pas les mêmes facilités à l'augmentation qu'il voulut faire de trois nouvelles Centuries de Cavaliers, aux trois anciennes établies par Romulus. On ne conçoit pas trop par quel motif un Augure, nommé Accius Né-

\*) *Patres minorum gentium,*  
Tome V.

vius, imagina de s'opposer, de la part des Dieux, à ce projet de son maître. Ce fut le premier exemple, parmi les Romains, d'une opposition entre les Ministres de la Religion, & le Souverain. Tarquin, surpris de la résistance de cet Augure, voulut, par une question captieuse, convaincre le prétendu Prophète d'imposture, & décrier son art dans l'esprit du Peuple. L'entreprise était délicate. On sçait combien la superstition a souvent fait expier aux Princes le dangereux honneur de protéger ses Ministres. Tarquin lui ordonna donc d'aller consulter ses auspices pour sçavoir si un projet, dont il était actuellement occupé, pouvait s'exécuter. L'Augure obéit, & assura ce Prince que les auspices étaient favorables. » Hé bien ! je songeais, » lui dit alors Tarquin en souriant, à couper » ce caillou avec le rasoir que j'ai dans la main. » On prétend que Névius, sans se déconcerter, prit le rasoir des mains du Prince, & au grand étonnement du Peuple, divisa le caillou avec la plus grande facilité. Ainsi l'épreuve du Prince tourna au profit de la superstition. Ce prodige fut constaté par une statue d'airain que Tarquin fit élever à l'Augure dans la Place publique, & qui subsistait encore du tems d'Auguste. On ajoute que le rasoir & le caillou furent aussi déposés près de ce monument, sous

un Autel souterrain que les Romains nommaient Puteal. Malgré ces monumens , qui faisaient dire au frere de Cicéron qu'il fallait brûler toutes les Annales , rejeter toutes les Traditions historiques , pour révoquer un pareil fait en doute ; on ne sent pas moins ce que l'on doit croire de la vérité de ce prodige.

On pourrait penser que Tarquin , se repentant peut-être du projet dangereux qu'il avait eu de décrier l'Augure , & craignant d'armer le fanatisme contre lui , avait concerté avec Névius de publier cette histoire , & par-là de lui donner un nouveau crédit dans l'esprit du Peuple , & que l'insolent Augure , charmé d'avoir humilié son Prince , faisoit avec avidité cette occasion d'en imposer à la crédulité des Romains. Mais je ne puis dissimuler que tous les Historiens attestent que le prodige se passa en présence du Peuple. Ce pourrait bien être là une de ces circonstances que l'on ajoute dans l'éloignement à ces sortes d'événemens surnaturels , pour les fortifier de plus en plus contre les doutes. Quelques Peres de l'Eglise , plus frappés que Cicéron , de toutes les preuves dont ce miracle paraît appuyé , l'ont attribué au Démon.

Sans vouloir prendre de parti là-dessus , on se contentera seulement d'observer que cet Au-

gure, que la Religion avait enhardi à résister en face à son maître, disparut quelque tems après malgré son prodige ; ce qui forma l'objet d'une accusation que les fils d'Ancus intentèrent à Tarquin.

Ce Prince embellit Rome de plusieurs édifices, dont la magnificence causait encore de l'admiration plus de cinq siècles après lui. Les murs de la ville, grossièrement bâtis jusqu'alors, formèrent une enceinte de grandes & de belles pierres dans toutes les règles de l'art.

Il fit élever le Cirque, édifice qui devint dans la suite un des plus superbes monumens de la grandeur Romaine. Il le divisa en trente parties pour répondre au nombre égal de Curies qui composaient le Peuple. Les Spectateurs, auparavant debout sur de mauvais amphithéâtres construits à la hâte, purent assister commodément aux représentations des jeux publics, assis & à couvert.

Il creusa des aqueducs pour distribuer des eaux dans Rome avec abondance ; mais de tant d'ouvrages, les seuls égouts donnaient ; au rapport de Denys d'Halicarnasse, une idée de magnificence que l'éloignement de ces tems rendrait à peine vraisemblable. On en peut juger par ce trait qu'il ajoute. Les conduits de ces égouts ayant été négligés dans la suite au point

que les eaux ne s'écoulaient plus , il en coûta mille talens , c'est-à-dire , environ trois millions de livres de notre monnaie , pour les réparer. Tarquin prépara aussi les fondemens du Capitole dans le dessein de bâtir un Temple à Jupiter , à Junon & à Minerve. La Colline \*) destinée à ce Temple , n'offrait nulle part , à cause de sa hauteur & de ses inégalités , un espace de terrain uni assez vaste pour son emplacement. Ce Prince fit construire à l'entour de fortes murailles , qui s'élevant jusqu'à son sommet , servaient d'appui à une terrasse immense propre à soutenir ce grand édifice.

La Religion eut encore part dans le choix que l'on fit de cette Place pour y bâtir le Temple. Les Augures prétendirent du moins qu'il fallait consulter les Dieux qui pouvaient avoir des Autels sur cette Colline , pour sçavoir d'eux s'ils consentaient à être transportés ailleurs. Tous ces Dieux interrogés voulurent bien céder la place à Jupiter , à l'exception du Dieu Terme & de la Déesse de la Jeunesse , qui furent inflexibles aux vœux des Augures. Ils en tirèrent le présage que les bornes de l'Empire subsisteraient à jamais , & que la vigueur de Rome

---

\*) Le Mont Saturnius alors le Mon Tarpéien.

se maintiendrait contre toutes les révolutions des tems.

On prétend qu'une tête d'homme trouvée depuis, lorsque l'on creusait les fondemens de cet édifice, donna lieu aux Augures de confirmer cet Oracle, en annonçant que ce lieu là-même devait être un jour la Capitale de l'Italie.

De pareilles Traditions qui naissent avec un Peuple, en imprimant de certains préjugés dans les esprits, peuvent contribuer plus qu'on ne pense, soit à la grandeur, soit à la décadence d'un Empire ; & par l'événement heureux ou malheureux, deviennent quelquefois de véritables Prophéties.

Cette gloire future de Rome , annoncée par tant de présages , était en effet bien capable d'entretenir, dans le cœur des Romains , cette fierté nationale , ce desir de dominer toujours croissant par les succès , jamais affaibli par les revers , cette confiance inébranlable au milieu des plus grands dangers : rien n'était plus propre , dis-je , à intéresser l'amour propre de chaque Citoyen à la conservation d'une Patrie à qui les Dieux promettaient tant de merveilles.

L'idée que la Religion avait consacrée chez les Juifs, qu'un maître du Monde devait naître d'une de leurs femmes, fut une Loi qui ordon-



nait à cette Nation de peupler, qui la rendit florissante, & qui la répand encore aujourd'hui dans tout l'Univers. Les Péruviens au contraire (si l'on peut établir quelque comparaison entre les destins du Peuple Juif & ceux des autres Peuples) furent la victime d'une tradition malheureuse qui leur annonçait la chute de leur Empire, & qui s'était perpétuée chez eux jusqu'à l'arrivée des Espagnols. La sagesse des Législateurs consiste sur-tout dans le choix des préjugés qu'ils savent inspirer aux Nations.

Les fils d'Ancus, jaloux de la grandeur de Tarquin qui effaçait la mémoire de leur pere, & qui les éloignait du Trône qu'ils regardaient comme leur héritage, conspirèrent contre ce Prince, & tentèrent d'abord de le décrier dans l'esprit du Peuple.

On a dit que l'Augure Névius avait disparu. Soit que Tarquin se fût vengé, soit que les fils d'Ancus eussent eux-mêmes sacrifié cet Augure pour établir un bruit injurieux à la réputation de ce Prince, ils l'accuserent hautement d'avoir fait périr le seul homme qui pouvait s'opposer aux nouveautés qu'il voulait introduire dans Rome. La vénération que le fanatisme avait conservée pour Névius, donna bientôt un parti puissant à ces factieux; ils publiaient que Tarquin, par ce meurtre d'une

personne sacrée , s'était rendu indigne de tout ménagement , & qu'il déshonorait désormais un Trône qui ne pouvait être à la fois le refuge du crime , & le Tribunal de la Justice. Mais la plus saine partie du Peuple , témoin de ce que ce Prince avait fait pour le bien public , voyant d'ailleurs que l'on n'alléguait contre lui que des soupçons destitués de toutes preuves , prévalut sur cette multitude , & les fils d'Ancus ne remportèrent que la honte d'avoir tenté sans fruit une entreprise qui mettait à découvert leur ambition & leur jalousie.

Un des motifs qui les avait le plus excités contre Tarquin , c'était la faveur dont jouissait auprès de ce Prince Servius Tullius qui le remplaça sur le Trône , & qu'il est à propos de faire connaître.

Il était de Corniculum , l'une des villes des Latins dont Tarquin s'empara pendant la guerre qu'il eut avec ces Peuples. Son pere mourut les armes à la main pour la défense de sa patrie. Sa mere Ocrisie était alors enceinte , & tomba en partage à Tarquin qui la donna pour esclave à sa femme. Ocrisie accoucha d'un fils qu'elle nomma Tullius du nom de ses peres , avec le surnom de Servius , pour marquer l'état de servitude dans lequel il était né.

D'autres lui donnent une origine plus mer-

veilleuse. L'histoire des prodiges tient à celle des faiblesses de l'esprit humain ; & c'est dans ce but philosophique , que l'on se permet de raconter tous ceux qui se présentent. On ne peut trop démontrer combien de tous les tems l'absurdité a eu d'empire sur la crédulité des hommes. Voici ce que ces Historiens ont rapporté. Sur l'Autel du Palais , lorsque , selon la coutume des Romains d'offrir aux Dieux les prémices de leurs repas , Ocrisie venait de jeter dans le feu les gâteaux sacrés ; elle vit sortir du milieu des flammes ces attributs dont une superstition scandaleuse orna la statue du Dieu des Jardins. Surprise de cette vision , elle courut en faire part au Roi , & à la Reine. La Reine , sçavante dans l'art des Augures , décida qu'un Dieu avait jetté ses regards sur son esclave , & que de son commerce avec elle il en naîtrait un homme d'un mérite extraordinaire. On enferma donc Ocrisie dans le lieu où ce phénomène avait paru. Là elle conçut de Vulcain , & au bout du terme ordinaire elle donna le jour à Tullius.

Ceux qui racontent sa naissance d'une manière plus naturelle , mêlent encore du prodige dans son histoire , en disant qu'un jour cet enfant s'étant endormi , on vit tout-à-coup une flamme voltiger autour de sa tête , qui ne

cessa que lorsque sa mere l'eut éveillé. Tanaquil, présente à cette merveille, en conclut, ajoutent les mêmes Auteurs, que cet enfant serait un jour la lumiere & le soutien de sa maison, & dès ce moment elle le fit élever comme son propre fils, & mit sa mere en liberté.

Quoiqu'il en soit, Tullius répondit parfaitement aux soins que l'on prit de son éducation, & il jouit à peu-près, sous le regne de Tarquin, de la même considération, dont Tarquin lui-même avait joui sous celui d'An-cus. Comme lui, il signala son courage dans toutes les guerres des Romains, & lorsque, pour prix de ses services, il fut admis dans l'ordre des Patriciens, il ne se distingua pas moins au Conseil qu'à l'armée. Tarquin se reposait sur lui du poids des affaires, & sa prudence & sa valeur le faisaient déjà regarder comme le seul homme digne de l'Empire. Tarquin l'approcha du Trône en lui donnant sa fille. Ce Prince n'avait pour héritiers que deux petits-fils encore au berceau; il jugea qu'il ne pouvait confier leur enfance en de meilleures mains que celles de Tullius. Tanaquil ne comptait pas moins sur sa vertu, ni l'un ni l'autre ne se tromperent dans leurs espérances. Si Tarquin avait surpassé ses Prédé-

cesseurs , Tullius devint le modele des Rois.

Les fils d'Ancus voyaient , en frémissant , ce nouvel obstacle que la fortune opposait à leur ambition. Tarquin , par reconnaissance pour les obligations qu'il avait à leur pere , avait eu l'indulgence de leur pardonner ; il oublia que , de tous les vices , l'envie est le seul que la clémence ne désarme jamais.

En effet ces séditieux conspirèrent de nouveau contre ce Prince. Un jour ils firent déguiser , sous des habits de payfans , deux de leurs complices. Ils les armerent de coignées , & les envoyèrent au Palais , après les avoir instruits de ce qu'ils avaient à faire. Ces scélérats entrent en murmurant l'un contre l'autre , comme s'ils s'étaient pris de querelle. Leurs cris attirèrent Tarquin. L'usage des Rois était pour lors de rendre par eux-mêmes la justice à leurs Sujets. Ce Prince les fit approcher pour apprendre l'objet de leurs contestations , & tandis qu'il prêtait une attention sérieuse à l'un d'eux , l'autre le frappa sur la tête d'un coup de sa coignée , & l'étendit sur la place. Ces meurtriers prennent la fuite. On accourt au bruit , & tandis que l'on emporte le Roi mourant dans son appartement , on arrête ses assassins. Le secret de la conjuration leur échappe dans les tortures , ils sont punis de mort.

Justement alarmée sur le sort de ses petits-fils , & craignant un nouveau crime de l'ambition des fils d'Ancus , Tanaquil ordonne , dans ce tumulte , que l'on ferme les portes du Palais. Elle répand que Tarquin respire encore , que sa blessure est légère , & qu'on peut espérer une prompte guérison. Alors elle mande Tullius , & lui montrant le corps sanglant de Tarquin , elle le conjure , en lui présentant ses petits-fils , de ne pas laisser la mort de son beau-pere impunie , & de ne pas souffrir qu'elle-même , & ses malheureux enfans , deviennent les victimes de leurs ennemis.

» Osez regner , lui dit-elle. Ne croyez pas que  
» les Romains se soumettent sans violence à  
» des meurtriers dignes du dernier supplice.  
» Saisissez-vous des Faisceaux , & du com-  
» mandement des Troupes. Le Trône est à  
» vous , si les Dieux m'ont jamais donné  
» quelque connaissance de l'avenir.

Cependant on avait peine à contenir le Peuple qui s'empressait autour du Palais. La Reine paraît aux fenêtres , & fait entendre qu'après un long évanouissement , le Roi vient de reprendre connaissance ; que sa blessure n'annonce aucun danger ; qu'en attendant qu'il puisse se faire voir aux Romains , il leur ordonne d'obéir à Tullius comme à celui qu'il

a jugé le plus digne de veiller au bien de l'Etat. Tullius paraît dans le moment même revêtu de la pourpre , & précédé des Licteurs ; le Peuple le reçoit avec acclamation ; il se rend à la Place publique , décide quelques affaires , & fait citer les fils d'Ancus à venir rendre compte de leur conduite. Ceux-ci persuadés que Tarquin vivait encore , effrayés d'ailleurs de l'indignation du Peuple , & de l'autorité de Tullius , prennent la fuite , & se retirent à Sueffa Pometia , ville des Volsques. Tullius confisque leurs biens , & les condamne à un exil perpétuel.

Ainsi mourut Tarquin , après trente-huit ans d'un regne consacré au bonheur public.



---

# HISTOIRE

D E

*S E R V I U S   T U L L I U S .*

**L**A faction des fils d'Ancus , éteinte par leur exil , Tullius jugeant son autorité suffisamment affermie , déclara enfin la mort de Tarquin , comme si ce Prince ne faisait que d'expirer ; il honora sa mémoire de superbes funérailles , & prit les renes du Gouvernement.

Les Sénateurs indignés que Tullius n'eût point observé les Loix de l'interregne , & qu'à l'exemple de ses Prédécesseurs , il ne se fût point soumis à l'élection , délibérèrent de l'obliger , la première fois qu'il convoquerait le Sénat , à quitter les Faisceaux , & à remettre ces signes du pouvoir aux Magistrats qui seraient nommés jusqu'au jour de l'élection d'un Roi.

Tullius informé de leur délibération , se concilie la faveur du plus grand nombre , en soulageant par des largesses les plus malheureux d'entre les Citoyens ; il assemble ensuite le Peuple , lui présente les petits-fils de Tarquin , ex-



posé ce qu'il a lieu de craindre de leurs ennemis , par l'obligation que lui prescrivent les dernières volontés de ce Prince , de veiller à la conservation de ces malheureux enfans. Il implore pour eux , & pour lui-même , la protection des Romains ; il les intéresse en leur faveur , par le souvenir de la prospérité publique sous le regne de leur Ayeul. A l'éloge des vertus de ce Prince il mêle adroitement un précis modeste de ses anciens services , & de tout ce qu'il se propose de faire à l'avenir pour le bonheur de l'Etat. Alors différentes personnes qu'il avait apostées dans la Place , profitent de l'applaudissement qui s'élève , pour insinuer à la multitude qu'il faut recueillir les suffrages , & le nommer Roi. Ce sentiment devient unanime. Tullius saisit ce moment de faveur générale pour indiquer l'assemblée des Comices. Le jour nommé , il est solennellement élu ; mais le Sénat , redoutant cet exemple d'indépendance , refuse de confirmer son élection.

Tullius ne se rappella ce qu'il devait à la faveur du Peuple , que pour s'occuper à le rendre heureux. L'histoire de son regne ne contient que celle de ses bienfaits. Il acquitta les dettes des pauvres , & leur fit partager une portion des terres du Public. Il réprima l'avidité des usuriers & des Traîtres , & porta dif-

férentes Loix contre les abus & les injustices qui pouvaient se commettre dans les contrats. Il renferma dans Rome le Mont Viminal, & le Mont Esquilin; il en abandonna le terrain à ceux qui n'avaient pas de maisons, & lui-même y bâtit son Palais. Ce fut la dernière augmentation de l'enceinte de Rome.

Il divisa la ville en quatre quartiers, & le Peuple en autant de Tribus qui prirent leur dénomination de ces différens quartiers. La première fut appelée Palatine; la seconde, Suburrane; la troisième, Esquiline; & la dernière, Tribu Colline, ou Collatine.

Il institua les Fêtes Compitales en l'honneur des Dieux Lares. Ces Fêtes prirent leur nom des carrefours où ces Dieux avaient leurs Autels. Les seuls Esclaves eurent le privilege d'y sacrifier. Tullius ne rougissait point de se rappeler l'état de servitude dans lequel il était né. La bonté de ce Prince pour les Esclaves s'étendit jusqu'à leur procurer des avantages plus réels. Il crut devoir venger la vertu malheureuse, de l'injustice de la fortune, & ne voulut point qu'un caprice du sort pût exclure à jamais des hommes de ce droit naturel qu'ils ont tous à la liberté. En effet s'il est des ames qui se plient à la servitude, il en est d'assez vigoureuses pour résister à la bassesse de leur état.

état. Il est des hommes libres dans les fers, comme il est des esclaves dans l'indépendance. Tullius, Roi de Rome, était lui-même une preuve de cette vérité. Il introduisit donc la coutume d'affranchir les esclaves, & malgré les murmures des Patriciens, il déclara que ces affranchis jouiraient des droits de Citoyens. Il augmentait par-là les forces de la République. Cette espérance d'ailleurs attachait les esclaves à leurs maîtres, & les soutenait contre le découragement capable de les avilir au-dessous même de leur condition. De toutes les peines civiles, l'ignominie perpétuelle est celle dont les Législateurs doivent le moins abuser. Il est barbare de laisser subsister des professions que l'usage a livrées au mépris. Quelles mœurs attendre d'un Citoyen à qui les voies de l'honneur sont fermées, & qu'un préjugé dangereux assujettit à l'infamie ?

Pour donner à la République une exacte connaissance de ses forces, Tullius institua le Cens, ou dénombrement du Peuple. Il se trouva, soit dans Rome, soit dans son territoire, plus de quatre-vingt mille Citoyens libres en état de porter les armes. Ce Prince, après ce dénombrement, les fit assembler dans le Champ de Mars, & voulut consacrer cette cérémonie par un sacrifice qui se renouvellerait tous les cinq

ans. Ce sacrifice regardé comme une espèce de purification , fut l'origine de cette époque connue sous le nom de Lustre chez les Romains. Il établit dans les mêmes vues une Police très-utile , en prescrivant qu'à la naissance de chaque enfant , on porterait une pièce de monnaie dans le trésor de Junon Lucine ; au passage de l'adolescence à l'âge viril , dans celui de la Déesse de la Jeunesse ; & enfin dans celui de Vénus Libitine , à la mort de chaque Citoyen. On croit communément que ce Prince fut le premier qui introduisit à Rome l'usage de la monnaie.

Dans l'origine de la division des terres , la fortune des Citoyens étant à peu-près égale , chacun d'eux payait par tête un certain tribut pour les charges publiques. L'inégalité s'étant introduite depuis , Tullius sentit l'inconvénient de cette imposition qui devenait accablante pour les pauvres ; il ordonna que chaque particulier , sans exception , donneroit une déclaration exacte de tous ses biens. Elle devait être attestée par serment , & la perte de la liberté fut une des peines imposées aux Citoyens convaincus d'avoir manqué de sincérité dans leurs déclarations. Par ce moyen , les taxes , d'arbitraires qu'elles étaient , devinrent proportionnelles. En vain quelques ordres de l'Etat

murmurerent , l'intérêt général prévalut dans le cœur de ce Prince qui aimait son Peuple.

S'il soulagea par-là cette multitude, toujours digne de l'attention d'un Roi , parce qu'elle est sa véritable force ; il crut que c'était faire assez pour elle , & qu'il devait remédier à un abus qui laissait une trop grande autorité à cette foule obscure, qui n'est point assez éclairée pour décider du bien public.

On avait assemblé jusqu'alors le Peuple par Curies , lorsqu'il était question d'élire les Rois , les Magistrats , les Prêtres , & même de proposer & de faire des Loix. C'était au Prince de concert avec le Sénat à convoquer ces assemblées , & à confirmer les décisions qui en étaient émanées. Comme les affaires s'y terminaient à la pluralité des voix , les Plébéiens , par leur grand nombre , l'emportaient toujours dans ces délibérations sur le Sénat , & sur les Patriciens. Par cet abus , le Gouvernement était exposé à tous les inconvénients de la démocratie. Tullius entreprit d'ébranler cette ancienne Constitution , & de faire passer l'autorité dans l'ordre des Citoyens le plus respectable , & le plus éclairé : ce fut le chef-d'œuvre de sa politique , & le plan sur lequel s'éleva depuis l'édifice de la République. Il partagea les Citoyens en six Classes , dont il forma cent quatre-vingt-treize

Centuries. La premiere classe en contenait elle seule quatre-vingt. Elles étaient toutes composées de Sénateurs , de Patriciens & des Citoyens les plus considérables ; il fallait, pour y être admis , posséder au moins cent mines \*) de revenu. Sous cette premiere classe il rangea toute la cavalerie composée de dix-huit Centuries , pareillement choisies parmi les personnes les plus distinguées du Peuple.

La seconde classe comprenait vingt Centuries formées de Citoyens qui devaient avoir au moins soixante & quinze mines.

La troisieme formait un pareil nombre , & le revenu des Citoyens devait être au moins de cinquante mines.

La quatrieme , distribuée de même que les deux précédentes , était composée de ceux qui possédaient depuis cinquante mines jusqu'à vingt.

La cinquieme contenait trente Centuries , & renfermait ceux des Citoyens qui n'avaient que depuis vingt jusqu'à douze mines.

Enfin une derniere classe comprenait , sous une nombreuse Centurie , tout le reste du Peu-

---

\*) Je me fers du calcul de Denys d'Halicarnasse. La mine valait cent deniers Romains , & cinquante livres environ de notre monnaie.

ple. Cette foule obscure, désignée par le nom de Citoyens *Prolétaires*, n'était redevable d'aucune charge envers la République, & n'en était pas moins utile à l'Etat, en le peuplant de défenseurs.

A ces Centuries Tullius en ajouta quatre; deux composées d'ouvriers destinés à fabriquer les machines de guerre; deux autres de Trompettes, & de sonneurs de Cor : il réunit ces ouvriers à la seconde classe, & les autres à la quatrième. A quelque différence près dans les armes défensives, toutes les classes étaient armées de même, du javelot, de la pique & de l'épée. La cinquième seule n'avait pour armes que des frondes & des pierres. Les pauvres, qui composaient la sixième, étaient, comme on l'a dit, dispensés de tout service. Par cette sage distribution, les Citoyens n'étaient chargés qu'à proportion de leur fortune.

Il était juste que ceux qui avaient le plus à perdre, fussent plus occupés des moyens de défendre, en contribuant, soit de leurs biens, soit de leur personne. Les soldats n'étaient point encore payés aux dépens du trésor public, & chaque Citoyen avait son intérêt particulier à la conservation de sa Patrie. » Quelle  
» différence dans un combat, dit un Historien

» célèbre \*), entre de telles troupes qui ha-  
» zardent tout, & des aventuriers qui n'ont  
» rien à perdre ! » Cette réflexion a un air  
de vérité, contredite cependant par l'expé-  
rience. Les Nations riches & policées ont  
toujours été soumises par des aventuriers pau-  
vres & barbares. L'attaque d'une Nation qui  
combat pour ses besoins, est plus vive que la  
résistance d'un Peuple qui défend ses possessions.

Le soulagement des pauvres ne fut pas le  
seul avantage que retira la République du  
nouvel ordre établi par Tullius. Les riches,  
toujours avides, n'auraient vu dans cet arran-  
gement que les charges qui tombaient sur  
eux, sans faire attention à la chaîne qui rend  
l'intérêt particulier inséparable de l'intérêt pu-  
blic ; & n'auraient point senti qu'il n'est pas  
de véritable richesse dans un Etat opprimé.  
Tullius prévint leurs murmures, en leur don-  
nant plus de part dans les affaires ; il com-  
pensa par les honneurs, ce qu'il retranchait à  
la cupidité. Le Peuple fut dorénavant assemblé  
par Centuries, & la classe des riches en com-  
prenant elle-seule quatre vingt dix-huit, tandis  
que les pauvres n'en composaient qu'une, il  
n'arrivait jamais que l'on en vint jusqu'à cette

---

\*) M. Rollin.



derniere pour recueillir les suffrages. Si les opinions étaient partagées dans la premiere classe, on prenait les voix de la seconde , & rarement on passait jusqu'à la troisieme.

La populace, toujours assemblée, toujours présente aux délibérations, & jouissant toujours du droit de suffrage, ne s'aperçut point qu'elle n'en conservait plus que l'apparence, & ne sentit que les bienfaits de Tullius. Cet admirable équilibre entre les différens ordres de l'Etat, suffisait seul pour immortaliser ce grand Prince.

Depuis ce partage du Peuple, les assemblées par Curies ne se firent plus que pour élire les Prêtres, & quelques Magistrats subalternes.

La politique sublime de Tullius éclata surtout dans l'union dont il fut le Médiateur entre les Romains & les Latins. Ces deux Nations toujours rivales, armées l'une contre l'autre par l'émulation de commander, s'affaiblissaient mutuellement par leurs divisions. Tullius entreprit de faire de tous les Peuples du Latium une espece de République, dont Rome serait le centre, & de les unir à jamais entr'eux & avec elle, par une alliance qu'un appareil de Religion rendrait inviolable. A l'exemple d'Amphiction, qui avait établi dans la Grece un Conseil, où se traitaient

toutes les affaires de la Nation , il engagea les Latins à s'assembler tous les ans pour terminer par des arbitres les querelles qui pouvaient s'élever de Peuple à Peuple ; pour délibérer sur leurs intérêts réciproques ; sur les moyens de se défendre contre les Nations rivales , & de resserrer entre eux les liens d'une concorde salubre & durable. Ce Prince les fit consentir à choisir Rome pour le lieu de ce Conseil national , & ce fut de la part des Latins une espèce d'aveu tacite de la supériorité des Romains ; supériorité qui jusqu'alors avait été le sujet de tant de guerres sanglantes.

Les Latins bâtirent donc à frais communs , avec eux , un Temple consacré à Diane sur le mont Aventin , & tous les ans les Peuples de chaque ville s'y rendaient pour y faire des sacrifices , pour y vaquer au commerce , & pour y traiter de leurs avantages mutuels. Les conditions de cette alliance , plus utile aux Romains que des victoires , furent gravées par ordre de Tullius sur une Colonne d'airain , qui subsistait encore du tems d'Auguste. Elles étaient en lettres grecques ; ce qui pourrait prouver que les Romains étaient originaires de la Grece.

De si grandes vues , combinées avec tant de sagesse , sont encore effacées par un trait plus

héroïque de Tullius. Ce Prince, le bienfaiteur de son Peuple, avait conçu le projet respectable de ne lui laisser d'autre maître que les Loix, en abdiquant l'autorité souveraine. L'esprit républicain de Tullius perçait à travers toutes ses institutions. Peu jaloux d'étendre les prérogatives du Trône, lui-même avait eu le courage de les limiter. Ses prédécesseurs s'étaient réservé la connaissance & la décision de toutes les contestations, tant publiques, que particulières. Il se contenta d'évoquer à son Tribunal les affaires criminelles, & abandonna les autres à des Juges qu'il nomma pour arbitres de tous les différends des Citoyens. Ce Prince, avec des idées justes, avait compris qu'une autorité sans bornes porte en elle-même le principe de sa destruction, & le détachement de ses droits l'avait conduit jusqu'au dessein de rendre à son Peuple l'ineffable avantage de la liberté. Il me semble que ce trait met Tullius au-dessus des plus grands Rois. Brutus ne fit qu'adopter le modèle de Gouvernement que ce Prince avait tracé, & la prospérité de la République est une preuve des connaissances profondes qu'il avait acquises dans l'art de gouverner. Sa mort tragique prévint l'exécution d'un projet si généreux, & ce fut ce projet-là même qui, vraisemblablement,

arma contre lui des assassins dans sa propre famille. Il faut remonter à quelques faits antérieurs, & rapporter cette fin déplorable du meilleur des Rois.

Tullius avait eu de Tarquinie sa femme, deux filles qu'il fit épouser aux deux petits fils de Tarquin. Lucius, un de ces Princes, homme superbe, ambitieux & cruel, trouva dans sa femme un naturel doux & paisible, & toutes les vertus opposées à ses vices. Aruns plus humain, plus modéré que son frere, trouva au contraire dans la sienne un de ces caracteres détestables qu'une conformation malheureuse semble assujettir au crime. Une union si mal assortie ne pouvait produire que des effets funestes.

Tullie (c'était le nom de cette femme impie) reconnut bientôt dans Lucius cette conformation de penchant qui devait les unir. Entraînés l'un vers l'autre par cette fatale ressemblance, ils commencerent par se plaindre mutuellement des obstacles que le hazard avait mis à leur union : & des plaintes, ils passerent au projet de les franchir, l'un en se défaisant de sa femme ; l'autre, de son mari. Ce double crime exécuté, malgré les tristes pressentimens de Tullius, ils s'unirent par un mariage auquel ce Prince n'osa s'opposer.

Cet attentat n'était que le signal d'un crime plus atroce. L'ambitieuse Tullie, alarmée des projets républicains de son pere, fit passer ses alarmes dans le cœur de Lucius. „ Qu'attendez-vous pour regner , lui disait-elle ? Tullius „ n'a-t-il pas abusé assez long-tems des bienfaits de votre ayeul ? Voulez-vous qu'il vous „ prive encore de votre héritage , en remettre tant aux mains du Peuple une autorité qui „ vous appartient par le droit de la naissance ? „ Me ferais-je trompée dans l'idée que j'avais „ prise de votre courage , & n'aurais-je retrouvé dans vous que la faiblesse de mon premier „ époux ? Si votre cœur est né pour la servitude , quittez Rome , quittez ce Palais , où „ tout rappelle à vos yeux la gloire de votre ayeul , où tout vous fait Roi , si vous osez „ seulement seconder votre fortune ; & retournez à Corinthe , ou à Tarquinies , vous enfevelir dans une vie privée auprès des tombeaux de vos peres. ” Lucius , excité par cette furie , se forme un parti considérable parmi les nouveaux Sénateurs de la création de Tarquin. Il corrompt , par des présens , cette classe du Peuple , toujours vile , toujours inquiète , toujours avide de nouveautés. Il décrie la conduite de Tullius par des calomnies , & s'attache sur-tout ces Citoyens mécontents que le par-

tage des terres avait indisposés contre ce Prince.

Ses mesures prises , il paraît un jour dans la Place publique , revêtu de la Pourpre , & précédé par les Faisceaux. Il avance jusqu'au Sénat , & se place sur le Trône , environné de Satellites , & d'une Jeunesse factieuse qu'il avait séduite par ses promesses. Alors il représente aux Sénateurs que Tullius, né dans l'esclavage , s'est emparé de la Royauté , sans respecter les Loix de l'Interregne , & sans attendre l'aveu du Sénat ; qu'il a conservé dans le rang suprême la bassesse de son origine , en se déclarant le Protecteur des esclaves , & des Citoyens nés comme lui dans l'obscurité ; que sa haine pour les riches s'est manifestée par cette déclaration de leurs biens qu'il n'a exigée d'eux , que pour les accabler des charges publiques ; & qu'enfin c'est encore dans l'intention de favoriser la plus vile populace , qu'il a institué le dénombrement.

Tullius, informé de ce qui se passait au Sénat , arrive au moment même , suivi d'une faible escorte , & parvient jusqu'au pied du Trône déshonoré par Lucius. Le Peuple accoutumé à respecter ce vertueux Prince , hésite entre l'amour & la crainte. Lucius voit qu'il en faut venir aux dernières extrémités. Il s'élançe sur le malheureux Tullius qui lui deman-

**d**ait raison de son audace, il le transporte hors de l'assemblée, & le précipite du haut des degrés qui donnaient sur la Place ; ce vénérable vieillard, tout étourdi de sa chute, se relève à peine entre les bras de quelques Officiers de son parti, & tâche, avec leur aide, de regagner son Palais. Comme il arrivait au haut de la rue Cyprienne, des Emissaires envoyés par Lucius l'atteignirent & le tuèrent.

Cependant la détestable Tullie était accourue au premier bruit : elle apperçoit son Mari sur les degrés du Sénat, dans l'instant même qu'il venait de précipiter l'infortuné Tullius. Elle le salue Roi, & sans respect pour la nature, forme des vœux en présence du Peuple pour la prospérité de son regne.

C'était le jour des crimes. En retournant à son Palais, le Cocher qui conduisait son Char, tourna dans la rue Cyprienne, & s'arrêta tout court, saisi d'effroi à la vue du corps palpitant de Tullius. Sa fille dénaturée demande au Cocher ce qui l'empêche d'avancer. „ Hé ! ne » voyez-vous pas, lui dit-il, le corps de vo- » tre pere ? ” Alors, dit Tite-Live, les Furies vengeresses acheverent d'égarer sa raison, & pour étourdir dans son cœur les derniers mouvemens de l'humanité, elle fit passer son Char sur le corps sanglant de ce Prince. L'atrocité

de cette action fit donner à cette rue le nom de Scélérate.

Il est malheureusement prouvé que des crimes si peu vraisemblables, ont leur source dans le cœur humain. De toutes les passions qui l'agissent, l'ambition est la plus capable de le porter aux plus horribles attentats.

Ainsi périt le plus juste des Princes. Lucius défendit qu'on lui fit des funérailles, de peur que ce spectacle ne réveillât l'idée de ses vertus dans la mémoire du Peuple. Sa femme Tarquinie fit enlever secrètement son corps, lui rendit les derniers devoirs dans une campagne voisine de Rome, & mourut de douleur après ce pieux office. Les actions de Tullius suffisaient à sa gloire, & l'établissaient mieux que d'inutiles Mausolées. On prétend que, par une espèce de prodige, les Dieux parurent s'intéresser à la mémoire de ce Prince qu'ils avaient laissé périr. Il avait bâti différens Temples à la Fortune \*), qui témoignaient tous combien le souvenir de sa première condition était toujours présent à ses yeux. Le feu prit à un de ces Temples qui fut absolument consumé. La seule statue de Tullius, qui n'était que de bois

---

\*) Sous les noms de *Bona Fortuna*, *Fortuna Virilis*, *Primigenia*, &c.



doré , fut conservée au milieu des flammes. On la montrait encore du tems d'Auguste , & le Peuple lui rendait un culte , avec plus de justice sans doute , qu'à tant d'autres Dieux à qui les hommes vertueux auraient rougi d'être comparés.

Je n'ai point interrompu l'histoire de ce que ce Prince fit de véritablement grand , par le détail de quelques guerres qu'il eut à soutenir contre les Etrusques. Ces petits événemens n'ont que le dernier rang dans la vie d'un Roi. Il suffit de sçavoir seulement que les Vèiens furent les premiers qui se révolterent contre Rome. Les Tarquiniens , les Céretes , & bientôt toute l'Etrurie suivirent leur exemple. Cette guerre dura plusieurs années. Tullius fit voir qu'il ne le cédait en courage à aucun de ses Prédécesseurs. Après différens combats où l'avantage était toujours resté aux Romains , les Etrusques découragés demandèrent à se soumettre aux mêmes conditions que Tarquin leur avait imposées. Tullius n'abusa point de la victoire. Les Tarquiniens , les Céretes , & les Vèiens , comme les auteurs de la rébellion , furent les seuls des douze Peuples d'Etrurie que ce Prince punit par la confiscation de leurs terres. Il obtint trois fois , dans le cours de cette guerre , les honneurs du Triomphe.

---

---

# HISTOIRE

DE

## LUCIUS TARQUINIUS SUPERBUS.

**L**E Peuple ne pouvait attendre qu'un Gouvernement tyrannique d'un Prince à qui les plus grands crimes avaient servi de degrés pour monter au Trône. Tarquin, maître de Rome par la violence & par le meurtre, n'assembla ni le Peuple, ni le Sénat, pour faire approuver son autorité. Il viola toutes les Loix observées par ses Prédécesseurs, & fut un véritable Usurpateur en s'emparant d'un Trône électif comme d'un héritage. Les Romains encore intimidés n'osèrent réclamer leurs droits contre un Tyran revêtu de la force, & soutenu d'un parti redoutable. Peut-être espéraient-ils, par leur soumission, adoucir ce caractère cruel & farouche; l'aurore de la liberté que Tullius avait fait briller à leurs yeux, n'avait excité qu'une sensation trop légère pour les détacher d'un joug qu'ils avaient supporté leurs Pères. L'ancienne habitude d'être gouvernés par des Rois, éloignait encore

encore toute idée de révolution. Un Prince juste & modéré aurait peut-être affermi pour jamais le pouvoir Monarchique; mais si jusqu'alors ces semences de liberté n'avaient produit sur la foule des Citoyens que des effets peu sensibles, elles s'étaient toutes développées dans le cœur de Brutus; & si j'ose le dire, cette ame Romaine avant le tems, méditait déjà dans le silence la ruine des Tyrans, & le salut de sa Patrie.

Tarquin porta sur le Trône l'inquiétude, les alarmes, les défiances, cortège ordinaire de la tyrannie. Lui-même, par le meurtre de Tullius, s'était imposé la dure nécessité de vivre sans cesse entre les soupçons & la crainte. Inaccessible à ses Sujets, une garde nombreuse l'accompagnait en tout tems. Ce fut cet appareil de faste & de terreur qui lui fit donner le nom de Superbe, nom qui, dans la langue des Romains, désigne à la fois l'orgueil & la férocité. Il abolit toutes les Loix de son Prédécesseur qui tendaient au soulagement des pauvres, & prévenu de cette fausse maxime qu'un peuple est d'autant plus soumis qu'il est opprimé, il rétablit les taxes arbitraires. Il ne fut pas plus favorable aux Patriciens. Il encouragea les Délateurs par des récompenses, & fit périr un grand nombre de Sénateurs soupçonnés de conserver quelque attachement pour la mémoire.

de Tullius. Pour humilier le corps du Sénat, qu'il ne consultait ni dans la paix, ni dans la guerre, il les remplaça par les Citoyens les plus décriés qui s'étaient vendus à ses cruautés. Les richesses devinrent un crime d'Etat sous un tel Prince. Sur des accusations vagues, il condamna à la mort, ou à l'exil, tous ceux dont la fortune pouvait tenter son avarice, & lui donner quelque ombrage. Les formes de la Justice n'étaient pas toujours observées. Plusieurs furent assassinés secrètement, soit à la ville, soit à la campagne, & pour dérober à la vue les monumens de ses crimes, ce Prince fit jeter leurs corps dans le Tibre. La ville fut en peu de tems déserte par la retraite d'une foule de Citoyens qui s'exilèrent volontairement dans la crainte d'un pareil sort.

Tarquín défendit toutes les assemblées auxquelles la Religion, & les Edits de ses Prédécesseurs pouvaient servir de prétextes. Le despotisme semble prévoir lui-même sa ruine par la quantité des moyens qu'il emploie pour s'en garantir. Il ne se contenta pas d'interdire ces assemblées. Pour mettre le peuple absolument hors d'état de s'occuper des affaires, & de rien entreprendre contre le Gouvernement, il le réduisit dans une espèce de servitude, en l'accablant de travaux publics. Il fit pousser jusqu'au

**Tibre** les conduits souterrains commencés par son ayeul pour entretenir la propreté de la ville. Cet ouvrage coûta la vie à plusieurs Citoyens attequés de maladies contagieuses causées par l'infection des eaux. Il embellit le Cirque , & le fit environner de portiques , pour mettre les spectateurs à couvert dans le tems d'orage ; enfin il acheva le Capitole , édifice immense qui avait deux cens pieds de long , sur presqu'autant de largeur ; mais qui ne fut consacré que la troisieme année du Gouvernement Consulaire \* ). Il n'employa , pour construire ces différens ouvrages , que des Citoyens qu'il avait ruinés par ses impôts , & qui , dans un travail si pénible , trouvaient à peine une légère subsistance.

Ce fut sous le regne de ce Prince qu'une femme étrangere apporta à Rome les livres des Sibylles. Elle vint , dit-on , se présenter à Tarquin , & s'offrit à lui vendre neuf volumes de ces oracles. Tarquin n'en prévoyant pas l'importance , refusa d'en donner la somme qu'elle demandait : alors cette femme en brûla trois , & revint quelques jours après lui proposer les six autres au même prix. On la traita d'insensée ; mais elle , sans se rebuter , brûla encore

---

\*) Sous le Consulat de Marcus Horatius , & de Valerius Publicola.

ours de ces livres, & reparut de nouveau devant Tarquin, demandant toujours la même somme, & menaçant de brûler les trois derniers en cas de refus. Le Roi, surpris de sa fermeté, fit appeler les Augures pour juger du mérite de ces livres. Les Augures les jugèrent divins. Tarquin lui-même sentit qu'il pouvait tirer tout de l'abandonnée mystérieuse de ces oracles. L'Étrangère en reçut le prix, & pour confirmer la décision des Augures par un prodige, elle dit que :

Deux Officiers furent nommés pour veiller à la conservation de ce trésor. Le respect pour ces livres augmenta encore depuis. Ils furent déposés dans un coffre de pierre sous une des portes du Capitole, & le nombre des Officiers destinés à les garder, monta dans la suite jusqu'à quinze. C'était une des plus honorables fonctions de la République. On consultait ces volumes, lorsqu'il arrivait quelque prodige, ou que l'Empire semblait menacé de quelque calamité pressante. On sent combien de ressources ces livres rares prêtent à la politique, aussi devinrent-ils un des principaux mystères du Gouvernement.

On prétend que ce fut la Sibylle de Cumès, elle-même, qui présenta ce précieux recueil à Tarquin. Ces Sibylles étaient des femmes qui

**se** disaient inspirées. Quelques Peres ont cru qu'elles l'étaient véritablement en récompense du célibat qu'elles faisaient vœu d'observer. Cette opinion prit sa source d'une fraude pieuse des premiers Chrétiens, qui, sans faire attention à tant de preuves éclatantes sur lesquelles la Religion est si clairement établie, supposèrent quelques livres des Sibylles où l'avenement & les miracles de J. C. étaient prédits avec une exactitude historique. Ces hommes simples n'imaginaient pas que c'est trahir la vérité, que de la défendre par le mensonge. Cette supposition n'est malheureusement pas la seule à laquelle un zèle indiscret ait donné lieu dans des siècles de ténèbres.

Tarquin, abhorré de ses Sujets, eut recours, pour se fortifier contre eux, à des alliances étrangères. Triste expédient pour un Roi qui n'avait besoin que d'humanité pour affermir son pouvoir ! Il fit épouser sa fille à un certain Mamilius, homme d'un rang distingué parmi les Latins, fort accrédité par sa noblesse, dont il faisait remonter l'origine jusqu'à Telegonus fils d'Ulysse, & qui joignait à une fortune brillante un courage éprouvé. Cette alliance assurait à Tarquin l'amitié des principaux Chefs des Latins. Il comptait tirer d'eux de puissans secours dans une guerre qu'il méditait contre les

Sabins , qui s'étaient révoltés depuis la mort de Tullius , & pour s'assurer encore mieux des avantages qu'il en espérait , il convoqua une assemblée des villes Latines à Féréntin. Tous les Députés s'y rendirent au jour nommé ; Tarquin se fit long-tems attendre. Ce retardement excita des murmures , & fut regardé par les Députés comme une marque de mépris. Un d'entr'eux , surtout , appelé Turnus Herdonius , s'emporta en invectives contre l'orgueil & la tyrannie de Tarquin. Ce Turnus souffroit impatiemment la considération de Mamilius , & le crédit que lui donnait sa fortune dans les assemblées. Sa haine pour lui était encore animée par des motifs de jalousie. Il avait prétendu à la fille de Tarquin , & ne pouvait supporter la préférence que ce Prince avait marquée à Mamilius. Il déclamait encore , lorsque Tarquin arriva. L'indignation excitée par Turnus était peinte dans tous les yeux. Le Roi s'en apperçut , & fit aux Députés des excuses toujours plausibles dans la bouche d'un Souverain. Le seul Turnus refusa de s'y rendre , & continua de murmurer avec beaucoup d'aigreur. Comme la nuit approchait , l'assemblée fut remise au lendemain.

L'orgueil de Tarquin était blessé ; il se vengea de Turnus en Tyran : il corrompit ses do-



nestiques à force d'argent, & se servit de l'obscurité pour leur faire transporter des armes dans la maison de leur maître, avec ordre de les glisser parmi son bagage.

Le jour venu, les Députés se rassemblent. Tarquin arrive avec les apparences de la plus vive douleur, & leur dit que ce n'était pas sans une protection spéciale des Dieux que, la veille, il s'était rendu si tard à l'assemblée; que Turnus avait formé le projet de les égorger tous, pour se rendre maître de leurs villes, & qu'il n'en avait différé l'exécution que dans le dessein de l'envelopper lui-même dans le nombre de ses victimes; qu'il avait appris toutes ces particularités d'un des Conjurés effrayés de l'idée d'un pareil crime, & qu'on trouverait chez Turnus les armes préparées pour les Ministres de ses fureurs.

L'innocence étonnée a quelquefois les apparences de la confusion. Turnus, surpris de cet excès d'audace, ignorant la perfidie tramée contre lui, s'offre à conduire lui-même les principaux Députés dans sa maison. C'était ce que Tarquin désirait. Il presse les Députés de s'y rendre. La vue des armes ne permet plus à la prévention d'écouter les défenses du malheureux Turnus. On ne douta plus de la vérité de son crime, & la crainte du danger que l'on

croyait avoir couru, se joignant à l'indignation publique, on l'entraîna avec violence, & dans l'instant même on le précipita dans un abyme, où on l'ensevelit tout vivant.

Cet artifice de Tarquin, qu'un instant de réflexion eût pu dévoiler, parut aux Latins un véritable service. Ils se soumirent à tous les Traités que ce Prince exigea d'eux, & le reconnurent, en quelque façon, pour leur Chef.

Pour se donner de nouveaux appuis contre ses Sujets, il invita les Volsques, & les Herniques à entrer pareillement dans son alliance. Les Ecétraniens & les Antiates furent les seuls, parmi les Volsques, qui acceptèrent ses offres: toute la Nation des Herniques se rangea de son parti.

A l'exemple de Tullius, Tarquin pour cimenter l'union entre ses différens Alliés, proposa de bâtir un Temple commun aux Romains, aux villes Latines, aux Volsques & aux Herniques. Là toutes ces nations réunies devaient participer aux mêmes sacrifices, vaquer à leur commerce, & traiter de leurs intérêts. Ce Temple fut bâti au centre du Latium, sur une montagne qui domine la ville d'Albe, & consacré sous le nom de Jupiter Latial. Les fêtes qui s'y célébraient, se conservèrent long-tems chez les Romains, & furent appelées les Fêtes Latines.

Tarquin, fier de ces secours étrangers, ne tarda pas à porter la guerre chez les Sabins. Il prouva qu'il avait hérité de la valeur de son Ayeul; mais que des victoires ne garantissent point la mémoire d'un Tyran du mépris de la postérité. Les Sabins s'étaient ligüés avec les Pométiniens, Nation des Volsques, qui avaient refusé l'alliance de Tarquin. Ce Prince, animé sur-tout contre ces derniers, marcha contre eux, les défit dans une bataille, les poursuivit jusques aux portes de Sueffa, l'une de leurs meilleures villes, en forma le siege, & après une vigoureuse résistance, il la prit d'assaut. Il y fit un butin considérable, & toute la Garnison fut passée au fil de l'épée.

Il battit, entre Erétum & Fidenes, une armée de Sabins qui s'était avancée jusques sur les terres des Romains, & par cette victoire il les réduisit à lui demander la paix, & leur imposa un tribut.

Le sort des armes le favorisa moins dans la conquête de Gabies, qu'il s'était promise. Cette ville du Latium était devenue le refuge des Romains que ce Prince avait exilés, de ceux qui s'étaient retirés volontairement pour se dérober à sa tyrannie, & des Pométiniens échappés à la ruine de Sueffa. Tarquin l'assiégea; mais la Garnison, excitée par la haine & par

la vengeance , se défendit avec tant de vigueur qu'il fut obligé de lever le siege.

Sextus , l'aîné des fils de Tarquin , imagina de soumettre à son pere , par la ruse , cette Place qu'il n'avait pu réduire par la force. Il affecta de murmurer contre la conduite du Roi , & de concert avec lui , il poussa , dit-on , l'artifice au point de se faire battre de verges dans la Place publique , pour rendre son prétendu ressentiment contre ce Prince plus plausible. Il vint alors demander un asyle aux Gabiens qu'il trompa par des apparences de colere & de haine , & qui le reçurent avec la plus grande confiance.

Il fut bientôt admis dans tous les Conseils , & n'y parut animé que du bien public. Tarquin , pour seconder les vues de son fils , lui laissa remporter d'assez grands avantages dans différentes excursions qu'il fit sur les terres de Rome. Enfin les Gabiens porterent l'aveuglement jusqu'à le choisir pour leur Général.

Sextus , jugeant son autorité suffisamment affermie , & presque égale à celle de Tarquin dans Rome , envoya secrettement un Député à son pere , pour lui demander des instructions sur la conduite qu'il avait à tenir. On raconte que Tarquin , qui ne voulait point se confier trop ouvertement à ce Député , le conduisit

dans un jardin où il y avait beaucoup de pavots en fleur ; là , se promenant d'un air sombre & distrait , il abbattit , en sa présence , les têtes des pavots les plus élevés , & le renvoya sans autre réponse.

On fait le même conte de Trasibule , Tyran de Milet , qui dans une pareille occasion employa le même artifice pour se faire entendre à Périandre , Tyran de Corinthe.

Sextus comprit parfaitement le sens de l'énigme , & se servit de son autorité pour faire périr , sous différens prétextes , les principaux Chefs des Gabiens. Il accusa , entr'autres , un des plus illustres nommé Antistius Pètrø , d'avoir projeté de le surprendre , & de le livrer à Tarquin. Pour donner des preuves de ce complot , il suborna quelques esclaves d'Antistius , & fit trouver chez lui des lettres contrefaites qui vérifiaient cette accusation. Après s'être défait , par une adresse si cruelle , des Citoyens les plus distingués , il fit entrer son pere dans la ville.

Les Gabiens consternés se crurent à leur dernier jour. Tarquin sembla oublier ses principes ; il fut humain & modéré. Il ne condamna aucun d'eux ni à la mort ni à l'exil. Il leur conserva leurs biens , leurs privileges , & pour leur ôter tout sujet de crainte , il voulut écrire lui-même de sa main les conditions du Traité , par le-

quel il s'engageait à les prendre sous sa protection. Ce monument se montrait encore à Rome dans le Temple de Jupiter Fidius , du tems de Denys d'Halicarnasse. Ce Prince , en traitant les Peuples conquis avec cette douceur apparente , cherchait à se donner des appuis contre ses Sujets naturels. La tyrannie ne se soutient que par des contradictions. Il fit couronner Sextus Roi des Gabiens , & donna deux villes pour appanage à ses autres fils. Aruns eut Circéii , ainsi nommée du promontoire de Circé , près duquel elle était située ; & Titus , le plus jeune de ces Princes , eut celle de Signie. Tarquin , pour les peupler , y établit deux Colonies.

On prétend que , dans le cours de ces prospérités , ce Prince fut alarmé d'un prodige qui lui parut une menace du Ciel , tant la superstition & les crimes sont compatibles ; c'était un Serpent qui sortit tout-à-coup d'une des Colonnes du Palais. Tarquin résolut d'envoyer consulter l'Oracle de Delphes qui commençait à s'accréditer , & ne voulut confier cette commission qu'à ses deux fils Aruns & Titus. Ces jeunes Princes demandèrent que Brutus leur cousin fût aussi du voyage pour les divertir pendant la route. C'est ici qu'il est à propos de donner une idée de Brutus. Son nom fut ,

long-tems encore après lui, le fléau des Tyrans & le signal de la liberté.

Lucius Junius Brutus était fils de Marcus Junius, & de Tarquinie, fille de Tarquin l'ancien. Il prétendait descendre d'un des compagnons d'Enée, & sa noblesse n'ajoutait qu'un titre à des vertus. Son pere & son frere aîné furent enveloppés dans le nombre de ces Citoyens que Tarquin fit périr, pour affermir son autorité naissante, ou pour satisfaire son avarice. Lui-même n'évita la proscription que par un stratagème bien pénible pour une ame noble, mais dont il dévorait l'ignominie par l'espérance d'être un jour le vengeur de sa famille, & le libérateur de sa patrie. Il chercha sa sûreté dans le mépris, & contrefit l'insensé; ce qui lui fit donner le surnom de Brutus. Apparemment il était déjà marié, & revêtu de la charge de Tribun des Celeres, lorsqu'il eut recours à cet artifice. Quoi qu'il en soit, il servait de jouet à toute la Cour, & sa dissimulation fut si profonde, qu'il se mit à l'abri de tout soupçon.

Il accompagna les deux Princes à Delphes. C'était l'usage de faire des présens à Apollon, lorsqu'on allait le consulter. Brutus n'offrit qu'un bâton : ce qui fut regardé comme un trait de démence par les Princes ; mais ce bâton était

une canne percée , qui renfermait une verge d'or ; & c'était (à ce que disent les Historiens , qui peut-être ont imaginé ce conte) une image symbolique de son esprit.

Quand les fils de Tarquin eurent exécuté ses ordres , il leur prit envie de sçavoir à qui le Trône de leur pere était destiné ; l'Oracle répondit que c'était à celui qui baiserait sa mere le premier. Les deux Princes convinrent de tenir cette réponse fort secrète , afin que Sextus , leur frere aîné , ne pût l'apprendre , & qu'il fût privé de la Couronne. Pour eux , ils résolurent de tirer au sort à qui baiserait le premier leur mere en arrivant. Brutus , pénétrant mieux le sens de l'énigme , se laissa tomber & baïsa la terre comme la mere commune de tous les hommes.

A leur retour à Rome , ils trouverent Tarquin engagé dans une guerre avec les Rutules , & un siege formé par les Romains devant Ardee. L'incertitude de ces événemens reculés est telle , que , par d'autres monumens historiques , il paraît que les Romains étaient maîtres d'Ardee long-tems avant l'époque présente ; mais on se sert de la tradition la plus commune , & du témoignage de Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse.

La résistance fut opiniâtre de la part des As-



Régés , & peu-à-peu l'attaque devint moins vive. Un jour que Sextus , l'aîné des fils de Tarquin , donnait un grand repas dans le Camp à une troupe de jeunes Officiers , l'un d'eux nommé Collatinus , fit tomber la conversation sur le mérite des Dames Romaines. Chacun d'eux , dans un tems où l'on ne connaissait gueres d'autre galanterie , donna les plus grands éloges à sa femme. Cette conversation s'étant animée , Collatinus , mari de Lucrece dont il avait imprudemment vanté les charmes & la vertu , dit qu'il était aisé de mettre toute la compagnie d'accord ; qu'il fallait aller à Rome , & qu'on verrait la femme qui serait la plus digne de l'emporter en beauté sur les autres. Le Camp n'était qu'à quelques milles de Rome ; on approuva le projet , & l'on partit sur le champ. Toutes les Dames furent surprises de l'arrivée de leurs maris qu'elles n'attendaient pas. Les Princesses , femmes des jeunes Tarquins , étaient environnées de tous les attributs du luxe. La seule Lucrece parut enfermée avec ses femmes , travaillant à des ouvrages de laine dans le secret de sa maison. Tout le monde convint qu'elle était la plus belle ; & Collatinus , content d'une victoire qui allait lui devenir bien funeste , s'en retourna au camp avec ses compagnons.

Le seul Sextus était resté à Rome. Cette simplicité modeste de Lucrece ne l'avait rendue que plus piquante à ses yeux. Il en devint amoureux ; mais l'amour prend dans le cœur des hommes les nuances de leur caractère. Impérieux , ardent , absolu , Sextus craignit cette vertu qui lui préparait des obstacles. Il arrive un soir à Collatie , petite ville où s'était retirée Lucrece. Elle le reçoit & le traite comme le parent & l'ami de son mari. La nuit venue , ce Prince entre dans l'appartement de Lucrece endormie , l'éveille , & ne lui laisse d'autre choix que l'infamie ou la mort. Une telle déclaration ne pouvait plaire : Lucrece préféra la mort ; mais Sextus la menaça d'égorger un de ses esclaves , de l'étendre ensuite auprès d'elle , pour faire croire que , surprise dans un si honteux adultère , elle avait été justement punie de l'outrage fait à Collatinus. Lucrece intimidée de ce comble d'horreur , ne put supporter l'idée de l'ignominie jointe à une mort sanglante. Elle n'osa plus ni résister , ni lever ces yeux qui auraient pu désarmer ce barbare. Sextus crut être heureux , & rejoignit l'armée Romaine.

Pendant Lucrece , accablée de douleur , envoie , au lever du jour , prier son pere & son mari de la venir trouver avec leurs meilleurs

Leurs amis , parce qu'il lui était arrivé la plus terrible des infortunes. Spurius Lucretius , son pere , arrive le premier , suivi de Valerius , si célèbre depuis sous le nom de Publicola. Collatinus ne tarda pas de s'y rendre , accompagné de Brutus qui l'avait rencontré par hasard avec le messager de Lucrece. La vue de ces personnes si cheres lui fit verser un torrent de larmes. Enfin , après qu'elle leur eut fait jurer de venger son injure , l'affreuse vérité lui échappa , & dans le même instant , elle saisit un poignard qu'elle tenait caché sous sa robe , & se l'enfonça dans le cœur. Son pere & son mari s'écrient à ce funeste spectacle ; alors l'ame de Brutus se manifesta toute entiere. « Je jure par ce sang , dit-il , » en retirant le poignard du sein de Lucrece ; » je jure de poursuivre à jamais , sur Tarquin & sur la race impie , la vengeance de » ce dernier outrage , & d'abolir dans Rome » le pouvoir des Tyrans. « Les Romains surpris de trouver dans Brutus une élévation d'ame qu'ils ne lui soupçonnaient pas , se lient par le même serment.

Aussi-tôt Brutus fait transporter le corps sanglant de Lucrece dans la Place publique. Il assemble le peuple , & profitant de l'horreur universelle excitée par cette vue , il pro-

nonça un discours si pathétique , que l'on jura d'exterminer les Tarquins. La Jeunesse prend les armes. Brutus marche vers Rome , suivi d'une foule de Citoyens qui tous ne respiraient que la liberté. En qualité de tribun des Célères , il convoque les Centuries. Il leur expose le détestable attentat de Sextus , le meurtre de Servius Tullius , l'impiété de Tullie , tous les crimes des Tarquins : & ce sont-là , leur dit-il , les Tyrans à qui vous obéissez ! Le peuple ému de terreur , de pitié , de vengeance , renonça par serment à l'Etat Monarchique devenu exécration pour les Romains , & ordonna que Tarquin , sa femme & ses enfans seraient à jamais bannis de Rome. Dans ce tumulte , l'odieuse Tullie sortit de la ville , poursuivie de tous côtés par les cris & les imprécations de la Populace. Puniton bien légère pour ses parricides.

Brutus , à la tête d'une jeunesse nombreuse , prend le chemin d'Ardée , dans le temps que Tarquin , informé de la sédition , s'avancait vers Rome pour la réprimer. Brutus , qui en fut averti , se détourna de la route pour lui dérober sa marche. Le Tyran , qui ne s'attendait qu'à une émotion légère que sa présence allait calmer , connut toute l'étendue de son malheur , quand il vit qu'à son appro-

che on ferma les portes de Rome. Il rebroussa aussitôt vers le Camp où Brutus avait soulevé l'armée contre lui. Ses enfans en étaient déjà chassés. Ce prince, après vingt-cinq ans de regne, se retira à Céré ville d'Etrurie, & ne remonta jamais sur un Trône dont sa tyrannie l'avait justement exclus.

Brutus fit une treve avec les habitans d'Ardee, & les Troupes qui en formaient le siege retournerent à Rome. Le Sénat s'assembla pour délibérer sur la forme du Gouvernement qu'il fallait établir. Les idées de liberté, répandues sous le regne de Tullius, se réveillèrent dans tous les cœurs. On consulta les Mémoires de ce Prince, & suivant le projet qu'il en avait tracé, il fut arrêté qu'on élirait chaque année deux Consuls qui présideraient avec le Sénat aux affaires de la République. Ainsi même après sa mort, Tullius fut le bienfaiteur des Romains. En tournant insensiblement les vues du Peuple du côté de la liberté, il avait, en quelque sorte, préparé la chute de Tarquin, & le châtimement que méritaient ses crimes.

Brutus regardé comme le Libérateur de Rome, en fut le premier Consul, & le peuple lui donna Collatinus pour Collegue. En vain Tarquin, à la faveur d'une conjuration, es-

saya-t-il de rétablir son autorité ; on connaît la triste fermeté de Brutus , qui lui-même fit périr ses propres fils , parce qu'ils étaient entrés dans les complots de ce Prince. Ce grand exemple de sévérité , si capable de cimenter à jamais chez les Romains l'amour de la liberté , est encore une de ces actions atroces qui ne peuvent être justifiées que par un abus condamnable de l'esprit. En effet si on la dépouille de cette suite fastueuse d'éloges que lui ont prodigué de vains Déclamateurs , on la trouvera fondée moins sur l'amour de la patrie , qui ne pouvait encore avoir jeté des racines bien profondes , que sur ce sentiment de l'amour-propre , qui rend les hommes si jaloux de leurs ouvrages. Brutus se regardait comme le Fondateur du nouveau Gouvernement , & sa politique ambitieuse sacrifia la tendresse paternelle au faste de la dignité Consulaire. Peut-être un sentiment encore plus bas , mais qui tient à la nature du cœur , fut-il le principe de cette férocité. Il ne put pardonner à ses fils l'idée des supplices dont le menaçait le rappel de Tarquin. L'art des Orateurs , qui n'est souvent que l'art de tromper , prête en vain d'autres motifs à de pareils traits : il est des Loix premières auxquelles toutes les autres sont subordonnées.

•

Tarquin fit encore d'inutiles tentatives pour remonter sur le Trône; elles ne le rendirent que plus odieux aux Romains. Il arma contre eux de puissans Alliés. Porfenna, l'un d'eux, réduisit Rome aux dernières extrémités; mais le Génie de la liberté prévalut, & l'horreur de la tyrannie fut plus forte que l'impression des calamités les plus pressantes.

La mort de Brutus ne changea rien à la destinée de ce malheureux Prince, & ne lui donna que de nouveaux regrets à former sur la perte de son fils Aruns, qui fut à la fois le vainqueur & la victime de ce Consul. En effet, dans une rencontre particulière, ils se chargerent avec tant de furie, que tous deux se percerent d'un même coup. Les Dames Romaines porterent le deuil de Brutus qu'elles appellaient le vengeur de leur sexe, & le gardèrent pendant un an.

Presque tous les Historiens ont omis, dans la vie de ce grand homme, un trait bien plus digne d'éloge que sa fermeté contre ses fils. Il abolit l'usage barbare qui s'était introduit chez les Romains de sacrifier des enfans à la Déesse *Mania* \*. Il est peu de Nations où le fanatisme n'ait porté cette détestable coutume.

---

\*) Macrob. L. 1. *Saturnal.*

## 206. HISTOIRE DE ROME, &c.

Des hommes cruels avaient imaginé des Dieux qui leur ressembloient, & auraient mérité qu'ils eussent existé pour eux. Les guerres où la Politique s'est masquée du voile de la Religion, plus abominables encore que ces sacrifices, n'ont pas eu d'autre principe. Il a fallu des siècles pour convaincre l'esprit humain de cette vérité si simple, qu'un Dieu bienfaisant ne saurait se plaire à détruire ; & qui sait si de nouvelles circonstances ne rappelleraient pas les mêmes fureurs ?

Tarquin, abandonné de ses Alliés, privé d'espérance & de ressources, mourut enfin de vieillesse à Cumes, ville de Campanie, où il s'était retiré, Sextus son fils, & l'auteur de sa ruine, périt, dit-on, quelque-tems après la révolution, chez les Gabiens que ses cruautés avaient révoltés contre lui.

Ainsi deux cent quarante-quatre ans après la fondation de Rome, s'éleva cette République qui humilia tant de Rois, dont la puissance devint si redoutable, que l'Europe entière n'est, pour ainsi dire, encore aujourd'hui, qu'un des monumens de sa grandeur, & qui fut si florissante avant que les vices des Romains eussent vengé l'Univers soumis.

*Fin de l'Histoire de Rome*



# JUGEMENT

*DE L'AUTEUR*

DE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

*SUR CETTE HISTOIRE.*

---

---

## A V I S.

**O**N a pu remarquer dans l'Avertissement qui précède la Comédie des Courtisanes, que les Rédacteurs de l'Année Littéraire ne se font aucune peine de se contredire ouvertement sur la même personne & sur les mêmes ouvrages.

Comme ces Messieurs pourront être tentés de rendre compte de cette Collection, nous prenons d'avance le parti de les opposer à eux-mêmes, en supposant, ainsi que nous nous en flattons, qu'ils ne manqueront pas de dire beaucoup de mal de cette Histoire. Voici ce qu'ils en pensaient en 1756.

---

# J U G E M E N T

## D E L'A U T E U R

### DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE

*Sur cette Histoire. \*)*

**C**Et Ouvrage, Monsieur, dont je vous ai fait connaître l'esquisse sous le titre d'*Histoire des Rois de Rome*, vient enfin de paraître dans toute sa perfection avec ce nouveau Frontispice : *Histoire des premiers siècles de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la République, &c.* — Mais un pareil sujet peut-il être piquant pour nous qui possédons tant de richesses en Histoire Romaine ? Oui, Monsieur, il le devient sous la plume habile d'un Écrivain nerveux & fleuri, qui le traite moins en Annaliste qu'en Orateur, moins en Historien qu'en Philosophe, \*\*) c'est-

---

\*) Lettre M. du Tome IV de l'Année Littéraire, année 1756.

\*\*) On voit que l'Auteur n'a pas toujours passé pour un Anti-philosophe. Il serait même singulier qu'aucun de ceux qui s'arrogent de nos jours, avec tant d'orgueil, le titre de philosophes, ne pût lui opposer autant de

## 210 JUGE<sup>MENT</sup> DE L'AUTEUR

à-dire, que non content d'arranger des faits dans un certain ordre historique, l'Auteur les discute avec art, les embellit de toutes les grâces du style, & les considère d'un œil réfléchi pour en tirer des inductions lumineuses, toujours au profit du Lecteur, ou plutôt de l'humanité. Les Causes de la décadence des Romains, les Causes de l'accroissement des Romains, voilà des Sujets dignes d'exercer de grands talens. M. de Montesquieu nous a fait un chef-d'œuvre du premier; M. Palissot nous en a, peut-être, fait un du second : c'est au Public à décider. Mais il est toujours beau de marcher après les grands hommes; soutenir avec eux le parallele, ferait le comble de la gloire.

Notre Historien ouvre sa carrière par un Dis-

---

preuves de vraie philosophie, qu'il serait à portée d'en produire. Nous pensons, du moins, que ce titre respectable convient mieux au solitaire qui cultive les Lettres en paix, depuis près de quinze ans dans sa retraite, & qui a le courage de venger le goût & les mœurs sans se laisser intimider ni par la haine, ni par la calomnie, qu'à ces prétendus sages qui rampent dans les villes à la suite de la faveur & de la fortune, qui passent leur vie à nouer des intrigues dans des bureaux d'esprit, & qui tâchent inutilement d'enfler leur renommée par un vil manège.

cours brillant sur l'Histoire, dans lequel il rassemble ingénieusement tous les traits qui constituent son excellence, & qui prouvent en faveur de l'*Histoire des premiers siècles*. » Cette  
 » maniere d'écrire l'Histoire, & de la raison-  
 » ner, pour ainsi dire, en joignant des Ré-  
 » flexions aux faits, vous parut intéressante,  
 » dit notre Auteur à la Personne respectable à  
 » qui s'adresse le *Discours sur l'Histoire*. Vous  
 » approuviez avec complaisance ces rapports  
 » que j'ai tâché de saisir entre des événemens  
 » éloignés & des traits plus modernes, le soin  
 » que j'avais pris de la rapprocher, la liberté  
 » que je m'étais donnée de parcourir tous les  
 » tems ; & les principes de politique, de phi-  
 » losophie, souvent même de critique que j'a-  
 » vais répandus dans cet Ouvrage. J'ai lu tous  
 » ces faits, me disiez-vous, dans nos différens  
 » Historiens, & j'aurais désiré que l'on me mît  
 » du moins sur la voie de ces réflexions qui  
 » me semblent donner une nouvelle vie à l'His-  
 » toire. J'osai croire d'après vous que cette  
 » maniere était sur-tout indispensable dans l'His-  
 » toire ancienne. Les faits en sont si connus,  
 » qu'on ne peut gueres les rajeunir que par les  
 » réflexions. Leur éloignement les fait rentrer,  
 » en quelque sorte, dans la classe des fables,  
 » & les fables ne sont utiles que par la mo-

## 212 JUGEMENT DE L'AUTEUR

» rule qu'on en peut tirer. » Il suffisait de s'appuyer de l'exemple de Tacite qui traite ainsi, même l'Histoire de son tems. Peut-on mieux choisir que Tacite pour la forme, & que Tite-Live pour le style ? Voilà de grands modeles, & ce sont ceux de M. Palissot. A l'égard de la maniere de traiter l'Histoire, maniere qu'il faudrait, je crois, restreindre à quelques morceaux particuliers, & non à toute une Histoire générale, ses raisonnemens me paraissent très-solides ; ils sont le langage de la vérité. Mais les Historiens qu'il cite à son tribunal comme Juge, peuvent, ce me semble, appeler de ses Sentences. Il ôte, par exemple, d'un trait de plume, la connaissance du Grec à l'illustre M. Rollin, connaissance que ses amis & ses élevés pourraient encore attester, si ses écrits n'en offraient pas un éclatant témoignage. Il possédait, sans doute, la langue d'Homere, non-seulement en homme savant, ce qui ne ferait pas beaucoup dire, mais en homme de goût, ce qui dit tout, selon moi. Je crois encore, contre le sentiment du jeune Historien, que cet homme célèbre avait une maniere qui lui était propre, celle de la candeur, pour ainsi dire, & de l'aménité dans l'Histoire. L'élégance, la pureté, le nombre & l'harmonie de son style sont presque hors d'atteinte ; minutieux dans quel-

ques détails & prolixé dans ses réflexions souvent déplacées, il a travaillé plus pour les Collèges que pour le grand monde : voilà son caractère, & M. Palissot a tort d'avancer qu'il est parmi les Ecrivains à-peu-près comme ces personnes sans physionomie que l'on rencontre. En un mot, à quelques imperfections près, (eh! qui n'en a pas?) son ton est celui d'un bon Ecrivain. J'ai cru devoir cette justice à un des hommes de l'Université qui l'a le plus illustrée par son esprit & par son cœur. Laissons reposer les manes glorieux de ce grand Homme, & tâchons de surpasser ses talens.

M. Palissot juge mieux & parle en habile maître, quand il justifie le choix qu'il a fait de son sujet. „ J'ai choisi, dit-il, avec une confiance noble, l'enfance de l'Empire Romain, » précisément parce qu'il m'a semblé que cette » partie de l'Histoire avait été la plus négligée. » Cherchant à découvrir, dans ces faibles commencemens, l'origine de la puissance Romaine, j'ai cru la trouver dans le caractère » des premiers Rois de Rome, dans leurs Loix, » dans la Religion, dans les préjugés qui prirent faveur chez ce peuple naissant. Ce sont » les plus petits ressorts qui font la destinée » des hommes & des Empires. Un germe imperceptible a produit cet arbre dont l'ombre

» couvrir la terre ; le prodige de l'effet rend la  
 » cause intéressante. » L'Historien des Romains  
 combat le sentiment de l'Historien de Char-  
 les XII. au sujet de l'exclusion que celui-ci  
 donne dans l'Histoire à certains faits merveil-  
 leux , & que M. Palissot décide qu'il faut rap-  
 porter pour trois raisons qui me paraissent vic-  
 torieuses. 1°. C'est qu'il est important de con-  
 naître à quel point la faiblesse humaine a tou-  
 jours été la victime de l'absurdité ; 2°. c'est  
 que ces prodiges , que la raison désavoue , sont  
 pourtant liés à la constitution des Empires ;  
 3°. enfin , c'est que dans l'ordre moral , ou  
 dans le physique , le merveilleux n'est pas tou-  
 jours faux.

A la fin de son Discours , M. Palissot n'a  
 pas tort de s'appercevoir qu'il s'est quelquefois  
 écarté de son objet. Il ne fallait pas s'exposer  
 à s'en appercevoir ; mais il ne pouvait gueres,  
 comme il le dit lui-même , écrire sur l'Histoire ,  
 qui est si souvent le tableau des sottises humai-  
 nes , sans s'égarer dans quelques détails.

Je passe à l'*Histoire* même , dont les quatre  
 premiers Rois de Rome offrent de nouveaux  
 embellissemens par quelques morceaux ajoutés  
 avec goût , sans parler des réformes dans le  
 style que je trouve plus correct , plus fait , plus  
 historique. Tel est le morceau suivant. „ Ro-



» *Numa* ne donna pas à la Religion cette forme décente & régulière que la politique de  
» *Numa* réduisit en système. Il n'ajouta rien  
» aux traditions de son pays ; il se contenta de  
» multiplier les Prêtres & de mettre un certain  
» ordre dans le Sacerdoce. Il prit la qualité de  
» premier Pontife , & réunit ainsi , dans sa personne , les droits de l'Autel & du Trône : politique admirable qui coupait toute voie à  
» ces contestations si délicates qui peuvent naître entre deux Puissances , dont il est toujours  
» dangereux de fixer les véritables limites. »

Que notre Auteur caractérise bien *Numa* dans ce portrait qu'il nous en trace ! „ La Religion ,  
» qui se soutient par le Trône & qui le soutient à son tour , cette Religion ( quoiqu'en disent ses ennemis ) si nécessaire au bonheur  
» du monde , & pour contenir du moins cette  
» partie du peuple sur qui l'amour du bien public , la raison , l'honneur , les devoirs de  
» la société ne font qu'une impression aussi légère que ses connaissances sont bornées ;  
» la Religion , dis-je , fut le principal objet de  
» la politique de *Numa*. Trop éclairé pour  
» négliger un des plus solides fondemens de  
» son autorité , nous verrons de quels artifices  
» il se servit pour l'établir : artifices dont la  
» plupart des Législateurs lui avaient donné

» l'exemple, & qu'après lui, d'autres ont cru  
 » devoir imiter. *Numa* fut Philosophe avant  
 » que d'être Roi ; le Thrône ne changea rien  
 » à ses mœurs, & comme Philosophe il jugea  
 » que les hommes avaient besoin d'être trom-  
 » pés pour être heureux.

Le combat des *Horaces* & des *Curiaces* est représenté par l'Historien avec des couleurs si vives & si fortes, qu'il égale, en quelque manière, par la chaleur du récit, la réalité même de l'action. *Tite-Live* dans son Histoire, & *Corneille* dans son Théâtre, ne l'ont pas peint plus vivement. Il semble que le jeune Historien se soit rempli de tout leur génie : c'est-là qu'il fallait le *Vis poetica*, qu'il fallait être Poète ; l'Historien, l'Orateur même ne suffisaient pas.

Mais un morceau plus frappant par son utilité est l'éloge de l'Agriculture : on ne saurait trop mettre devant les yeux de pareils tableaux.  
 » Après avoir rétabli le calme dans l'Etat, il  
 » était digne de ce grand Homme ( *Numa* )  
 » d'y faire regner l'abondance. Il voulut attacher son peuple à l'Agriculture. Cette profession, la première, la plus utile & peut-être la plus honorable, est en même tems la véritable richesse d'un Empire. Un Roi, qui veut être le pere de ses sujets, ne peut l'encourager

» courager par trop d'exemptions & de privi-  
 » leges. Dans un Etat où le luxe aurait fait une  
 » idole du superflu, & qui par-là même serait  
 » plus voisin de sa ruine, on ne doit pas crain-  
 » dre de répéter trop souvent que l'Agriculture  
 » est sa ressource réelle. Mais si le Laboureur  
 » accablé, trouve à peine dans un travail in-  
 » grat & pénible de quoi satisfaire à l'avidité  
 » des exacteurs, bientôt les terres en friche,  
 » mal cultivées du moins, peut-être abandon-  
 » nées, n'offriront plus, au lieu du riant ta-  
 » bleau d'une campagne fertile, que le spec-  
 » tacle affreux de l'indigence & de la désola-  
 » tion. Tous les canaux, d'où circule l'abon-  
 » dance, tarissent; le commerce languit; le  
 » nombre des Citoyens diminue, l'amour de la  
 » Patrie s'éteint, & le luxe même, qui n'est  
 » que le fard des miseres publiques, s'évanouit  
 » avec l'Etat devenu sa victime. \*)

L'Histoire des trois derniers Rois, ajoutée

---

\*) Voilà des principes qui ont précédé le jargon des Économistes, & leurs calculs *du produit net*. On rend justice aux bonnes intentions de ceux qui ont voulu diriger les vues de l'administration vers ces objets utiles; mais pourquoi la plupart ont-ils emprunté un langage obscur, mystérieux, énigmatique & qui tient du fanatisme? Pourquoi dénigrer le siècle de Louis XIV, & la mémoire de ce Colbert, qui a fait à la France tout le bien que les circonstances où il a vécu pouvaient lui

## 218 JUGEMENT DE L'AUTEUR

dans cette nouvelle Edition , \*) présente partout des morceaux aussi judicieux. L'attention de M. Palissot à saisir, dans les circonstances de cet Empire naissant des pronostics certains de sa grandeur future , me paraît admirable. Les présages, les prodiges, le gouvernement, tout annonce cette ambition qui rendit Rome la maîtresse de l'Italie, & dans la suite la capitale du monde. La fierté naturelle à ses premiers habitans , déguisée depuis sous le nom d'amour de la Patrie , donna l'essor à ces âmes vigoureuses , à ces sentimens fermes & sublimes , à cette foule d'actions héroïques , auxquelles notre admiration paie encore un tribut involontaire qui peut-être nous humilie.

J'aime les réflexions qu'il fait sur la Coutume établie par *Servius Tullius* d'affranchir les esclaves , & de leur accorder les droits des Citoyens. „ Il augmentait par-là , dit M. Palissot , » les forces de la République. Cette espérance » d'ailleurs attachait les esclaves à leurs maî-

---

permettre de faire ? Pourquoi a-t-on lu avec étonnement , dans un Journal Economique , que *Moliere avait été le fléau de la Nation* ? C'est quelque chose que d'avoir des intentions dont on ne peut soupçonner la droiture ; mais il ne faut insulter personne , & surtout des gens qui ont tant de droits à l'estime & à la reconnaissance publique.

\*) Il en a paru depuis une troisième.

» tres, & les soutenait contre le découragement  
 » capable de les avilir au-dessous même de  
 » leur condition. De toutes les peines civiles,  
 » l'ignominie est celle dont les Législateurs  
 » doivent le moins abuser. Quelles mœurs  
 » peut-on attendre d'un Citoyen à qui les voies  
 » de l'honneur sont fermées, & qu'un préjugé  
 » dangereux assujettit à l'infamie ? »

C'est en deux coups de pinceau qu'il achève le portrait de *Brutus*, en disant que, dès l'avènement de *Tarquin le Superbe* à la Royauté qu'il usurpa indignement par les violences & les fureurs les plus atroces, les semences de liberté s'étaient toutes développées dans le cœur de *Brutus*, &, si j'ose le dire, ajoute-t-il avec l'énergie de Tacite, cette ame, *Romaine avant le tems*, méditait déjà dans le silence la ruine des Tyrans & le salut de sa Patrie.

Je ne finirais point, Monsieur, si je voulais rassembler tous les grands traits & tous les tableaux frappans qui sont répandus dans cet Ouvrage historique ; il me suffit de vous en avoir indiqué quelques-uns, pour autoriser l'éloge que j'en fais ici \*. Il ne m'appartient pas

---

\*) La plupart des Papiers publics parlèrent de cet ouvrage avec la même faveur. Il est vrai que l'Auteur n'avait encore donné, ni la Comédie des Philosophes, ni la Dunciade.

**220 JUGEMENT DE L'AUTEUR, &c.**

de marquer les rangs dans l'empire littéraire ; mais je pourrais afflurer que l'Auteur de cette Histoire, avec sa méthodé de penser & ses principes d'écrire , jouit déjà d'une supériorité décidée sur certains de nos beaux Esprits, qui . . . par de vains ornemens déshonorent l'Histoire , tandis qu'elle ne doit être qu'un Temple auguste où réside la Vérité. C'est sous cet heureux & noble aspect que M. Palissot l'envisage sans doute , à juger de lui par cette Histoire des premiers siècles de Rome, &c.



# MÉMOIRES

*HISTORIQUES,*  
LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,

*Sur quelques Écrivains de nos jours,*

---

## AVERTISSEMENT.

Nous avons recueilli ces Mémoires dans le Nécrologe des hommes célèbres de France \*, M. Palissot ayant bien voulu nous indiquer les articles qu'il y a fournis. Nous n'avons pas fait usage de ceux de Marivaux, de Louis Racine, fils du grand Racine, de l'Abbé Prévôt, de Roy, &c. &c. que l'Auteur a presque entièrement fondus dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature* ; mais nous avons cru devoir conserver les suivans, soit parce qu'ils manquent à ce dernier Ouvrage, soit parce qu'ils y sont moins développés. Ces articles, d'ailleurs, donneront à ce Volume sa juste étendue, rendront notre Collection plus complète, & ils auront toujours, pour beaucoup de lecteurs, le mérite de leur procurer, sur quelques Gens de Lettres, des lumières intéressantes.

---

\*) Ouvrage entrepris, il y a douze à treize ans, uniquement pour la gloire des gens de Lettres, & dont l'Auteur, malgré son prétendu penchant pour la Satyre, a seul donné l'idée. Il y a travaillé lui-même sans aucun intérêt, & avec le plus grand zèle, pendant les cinq ou six premières années ; mais les difficultés d'obtenir des renseignemens qui demanderaient, de la part des vivans, un peu de respect pour la mémoire des morts, l'ont obligé de renoncer à ce travail ingrat, dont la suite cependant continue toujours de paraître d'année en année.



---

# M É M O I R E S

## HISTORIQUES,

## LITTÉRAIRES ET CRITIQUES,

*Sur quelques Écrivains de nos jours.*

---

### S U R M. H A R D I O N.

**J**Acques Hardion, né à Tours, le 19 Octobre 1686, vint à Paris en 1704, fit un cours de Langue Grecque au College Royal, fut admis en 1711, en qualité d'élève, à l'Académie des Inscriptions, y fut associé en 1713, & Pensionnaire en 1728.

On a de lui plusieurs Dissertations intéressantes qui ont été recueillies & qu'on peut consulter dans les Mémoires de cette Académie. En 1730, l'Académie Française l'adopta pour un de ses Membres, & l'année suivante il commença l'Histoire de l'Origine & des progrès de la Rhétorique dans la Grece. Il avait publié sur cette matiere douze Dissertations; mais il fut obligé d'interrompre ce travail pour se livrer

entièrement à l'éducation de Mesdames Henriette, Adélaïde, Victoire, Sophie, Louise, filles de Louis XV, qui fut confiée à ses soins, lorsqu'elles revinrent de l'Abbaye de Fontevraud. Il eut l'honneur de leur enseigner successivement la Fable, la Géographie, l'Histoire, quelques-unes des langues modernes, & de leur donner même des leçons de Philosophie. Ce fut pour ces augustes Eleves qu'il composa une nouvelle Histoire Poétique, un Traité de l'Eloquence & de la Poésie Française, & enfin un abrégé de l'Histoire universelle, dont il a paru dix-huit volumes.

Voici le témoignage honorable que cet Auteur n'a pu s'empêcher de rendre aux heureuses dispositions de ces Princesses, & à l'empressement qu'elles eurent toujours d'acquérir de nouvelles lumières. » Ces Ouvrages, dit-il, » ( en parlant de son Histoire Poétique & de » ses Traités sur l'Eloquence & la Poésie ) ont » été pour Mesdames, comme une préparation » à des études plus profondes, où leur goût » naturel pour tout ce qui tend à perfectionner la raison, & une pénétration singulière, » leur ont fait faire des progrès plus réels que » vraisemblables. « Ce qui honore le plus M. Hardion lui-même, c'est qu'il ait été jugé digne de seconder, dans l'éducation de ces Princesses, les dons précieux de la nature.

Un caractère doux & prévenant , des mœurs vertueuses furent son principal mérite. Homme estimable , & non pas homme supérieur , ses productions annoncent des connaissances variées ; une littérature saine , mais des talens , pour ainsi dire , indécis ; peu de vues , peu d'élevation , peu de caractère. Il mourut à Paris au mois de Septembre 1766. Il a eu , pour successeur à l'Académie Française , M. Thomas , qui s'est distingué dans le genre des Eloges , & à qui nous voudrions pouvoir donner celui d'avoir conservé le bon goût de l'Eloquence.

---

### SUR M. L'ABBÉ MANGENOT.

**L**Ouis Mangenot , Chanoine du Temple , né à Paris en 1694 , était neveu de ce Palaprat , plus connu par ses liaisons avec l'Auteur de la Comédie du Grondcur , que par quelques petites Pieces qu'il a données lui-même au Théâtre. Quoique nous ayons été à portée de voir assez souvent M. l'Abbé Mangenot , il ne nous est gueres possible de donner au public d'autres lumieres sur sa naissance dont il ne parlait jamais. Nous croyons seulement qu'il était fils d'un homme de commerce , & nous savons que son peu de fortune fut ce qui le détermin

principalement à embrasser l'Etat Ecclésiastique. Son éducation avait été si négligée, qu'il ne commença ses études qu'à l'âge de dix-huit ans.

Il était né avec le goût de la Poésie, mais il n'a traité que de petits sujets, & son genre était la délicatesse. Ses premiers ouvrages le firent connaître assez avantageusement pour lui procurer l'accès de la bonne compagnie; mais son caractère ennemi de toute dépendance, & naturellement porté à une misanthropie un peu cynique, ne lui permit pas de s'affujettir aux égards nécessaires pour se conserver avec succès dans le grand monde; bientôt il prit pour toujours le parti de la retraite.

Au seul récit de quelque trait d'humanité, sa sensibilité se manifestait par des larmes, & souvent on l'a vu disposer d'avance des revenus de son bénéfice, & se mettre lui-même dans les embarras de l'indigence, pour secourir des malheureux. Cependant cette vive sensibilité ne le défendait pas d'une violence de caractère qui avait quelquefois l'apparence de la dureté, & qui le rendait d'une société difficile, même pour ses amis. Revenu de ces premiers mouvemens, l'homme sensible reparait, & qui plus est, l'homme tendre & voluptueux. Personne n'éprouva plus fortement que lui l'empire des passions, & sur-tout de cette volupté

à laquelle il reconnaissait qu'il était redevable des accès de talens qu'il avait eus pour la Poésie.

On a de lui des Madrigaux dans le genre de la Sabliere , des Chansons galantes , quelques Epigrammes ; mais il ferait à craindre qu'on n'en fit un recueil sans choix. Quoiqu'il eut un goût très-sûr pour juger les ouvrages des autres , il se permettait à lui-même beaucoup d'incorrections & de négligences. Il est heureux pour sa réputation , que la trop grande facilité qu'il avait d'écrire ait été souvent combattue par un attrait plus vif encore qui le portait à ne rien faire. Mais sans vouloir lui faire un mérite de cette indolence , nous connaissons beaucoup d'Ecrivains plus laborieux , dont les ouvrages magnifiquement imprimés , décorés de très-belles gravures , & défiant , en quelque sorte , l'oubli sous ce pompeux appareil , n'iront pas cependant aussi loin que cette Eglogue de M. l'Abbé Mangenot , qui a paru dans tant de Recueils , & qui commence par ces vers :

Au déclin d'un beau jour , une jeune bergere  
Echappée à la fin aux regards de sa mere , &c.

Cette Piece remporta le Prix des jeux Floraux à Toulouse , & ce fut le célèbre Rousseau qui le présenta lui-même à l'Auteur chez Pa-

laprat son oncle , qui avait voulu ménager au jeune Poète cette surprise agréable.

Il eut été à souhaiter que ces momens d'une verve heureuse eussent été moins rares dans la vie de M. l'Abbé Mangenot ; mais plus de quinze ans avant sa mort , il était tombé dans une paralysie dont la première attaque lui ôta l'usage de tous ses membres. Son esprit sembla renaître , lorsque ce mal lui laissa du moins la liberté d'une moitié de son corps : cependant on ne doit pas moins regarder ces quinze années d'infirmité comme un espace absolument retranché de la vie de l'Auteur. Il eut d'ailleurs des chagrins domestiques à dévorer. Il avait , entre autres , une sœur fort dévote qui le tyrannifait par son humeur. Elle était si prévenue contre la Poésie , que tirant un jour à part M. Sédaine , ( qui venait depuis quelque tems chez son frere , & qu'elle était fort éloignée de prendre pour un Poète ) » Ne soyez pas » scandalisé , lui dit-elle , de ce que mon frere » fait des vers ; nous sommes tous d'honnêtes » gens dans notre famille ; il n'y a que lui qui » nous deshonore. " M. Sédaine dut beaucoup rire ; mais un Poète plus célèbre aurait eu de quoi rire bien davantage.

Cette sœur dévote attribuait à la Poésie l'indifférence que son frere semblait avoir sur de

certaines matieres. Elle ne lui pardonnait pas cette Epitaphe qu'il fit un jour pour lui-même en plaisantant :

Sous ce marbre git enterré  
Un prébendier sexagénaire,  
Qui ne lut jamais son bréviaire;  
Et qui ne connut son Curé,  
Qu'en relisant son baptistaire.

Mais on fait que les plaisanteries de cette espece ne décelent, tout au plus, que la pensée du moment, sans qu'on puisse en tirer aucune induction sérieuse contre les sentimens d'un homme. Il y avait, peut-être, plus de hardiesse philosophique dans cette maxime sur la mort, qui terminait une petite Piece du même Auteur.

Elle n'est rien tant que nous sommes,  
Quand elle est, nous ne sommes plus.

On a conservé de M. l'Abbé Mangénot quelques Chançons très-agréables. Tous le monde connaît celle qui commence ainsi :

Dans un bosquet, près du hameau &c.

On en trouve une autre dans l'Anthologie Française, qui ne mérite pas moins d'être connue :

Si l'on peut compter sur un cœur,  
C'est sur le cœur d'une bergere,

230 **SUR M. L'ABBÉ MANGENOT.**

Par son air naïf & trompeur  
Ma Corinne avait su me plaire :  
Je la croyais belle sans art ,  
Je chérissais son cœur sans fard ;  
Mais comme une autre elle est légère ;  
Je la croyais, &c.

Amour , venge un fidele amant  
Des trahisons d'une infidelle ;  
Fais lui perdre quelque agrément  
A chaque inconstance nouvelle :  
Hélas ! tu ne m'écoutes pas ,  
Loin d'ôter rien à ses appas ,  
Chaque forfait la rend plus belle ;  
Hélas ! &c.

M. l'Abbé Mangenot mourut à Paris le 9 Octobre 1768. Quelques heures auparavant, il s'était fait encore cette Epitaphe :

Ci git qui crut longtems affronter le trépas ,  
Et prévoir sans terreur le terme de sa vie :  
Vain espoir ! pensait-il, hélas !  
Que nécessairement sa mort serait suivie  
Des pleurs & de l'oubli de sa chere Sylvie





## SUR M. DE LA GARDE.

**P**hilippe Bridart de la Garde, né à Paris en 1710 ( à ce que l'on croit ) était le fils d'un homme de confiance du Grand Prieur M. de Vendôme. Il fut élevé au Temple, où ses liaisons avec M. l'Abbé Mangerot, dont nous avons précédemment parlé, lui inspirèrent le goût des Lettres & des Arts qu'il conserva toute sa vie. Nous disons le goût, qui peut en effet s'acquérir, & non les talens avec lesquels il faut naître. M. de la Garde fut un homme de beaucoup d'esprit : on le devine par ses ouvrages, à travers un style diffus, précieux, guindé, souvent obscur, presque toujours bisarre; mais on s'en appercevait infiniment davantage dans la Société, où dégagé de toutes prétentions, son esprit n'était jamais à la gêne. Il s'exprimait alors naturellement, & sa conversation annonçait de bons principes de goût, des vues très-fines, quelquefois même assez profondes.

Moins homme de Lettres qu'amateur éclairé, un concours singulier de circonstances le mit à portée de se rendre utile aux Arts d'agrément, & de perfectionner, en quelque sorte, un des plus nobles amusemens de la Société, en don-

nant à nos Représentations Dramatiques plus de décence & de vérité. C'est à lui que le Public fut redevable de l'établissement du Costume sur nos Théâtres. Cette partie avait été si ridiculement négligée, que tout le monde peut se rappeler encore d'avoir vu à nos Spectacles, la Veuve de Pompée en grand panier, & César avec un chapeau garni de plumes : on peut juger combien ce seul contresens devait nuire à l'illusion. On jouait des Comédies Grecques, telles que l'Amphytrion, & l'Andrienne, en habits à la Française, & le Public, accoutumé à ce défaut de convenance, paraissait même ne plus en remarquer la bisarrerie. La réforme proposée par M. de la Garde, eut lieu d'abord, à la Cour en 1754, aux Représentations de l'Opéra d'Alceste. MM. Rebel & Francœur \* ) la firent passer à la ville, & enfin tous nos Théâtres l'ont adoptée.

Nous avons dit que des circonstances singulières donnèrent à M. de la Garde cette influence sur nos spectacles. En effet, dans sa jeunesse, il sembla vouloir se dévouer à l'Etat Ecclésiastique, dont même il avait pris l'habit; mais la célèbre M<sup>lle</sup>. le Maure étant venue, après sa première retraite de l'Opéra, s'établir dans le

---

\* ) Alors Directeurs de l'Opéra,

Voisinage du Temple, lia connaissance avec la mere de M. de la Garde. Le jeune Abbé, charmé des talens de M<sup>lle</sup>. le Maure, & de cette voix séduisante qu'on ne se rappellera jamais sans admiration, prit assez d'ascendant sur l'esprit de cette Actrice, pour l'engager à rentrer à l'Opéra. Il détermina même sa Mere à prendre un appartement dans une maison que M<sup>lle</sup>. le Maure vint occuper aux environs du Palais Royal. L'Abbé qui était né avec le goût de la Musique & des Fêtes, ne tarda pas à quitter l'habit ecclésiastique, sans en abjurer cependant tout à fait l'esprit : car il conserva toute sa vie une sorte de passion pour quelques cérémonies de l'Eglise, telles que les Messes solennelles, les Processions, &c.

Ses liaisons avec M<sup>lle</sup>. le Maure, durèrent plusieurs années. MM. Rebel & Francœur, flattés de lui devoir le retour de cette Actrice à leur Spectacle, devinrent ses amis, & saisirent avec empressement les occasions de le servir. Ils étaient chargés du soin des Fêtes particulieres que le Roi donnait à sa Cour, dans ses petits appartemens : ils en confierent les détails à M. de la Garde, qui se trouva placé dans son véritable élément. Il remplit, avec tant de goût, cette espece de direction, que le Roi lui donna, sur son trésor, une pension de 1200 liv.

Madame la Marquise de Pompadour, redevable à la nature de toutes les graces & à son éducation, de tous les talens faits pour en augmenter l'empire, savait récompenser dans les autres cet amour éclairé des Arts qu'il fallait admirer en elle. La passion de M. de la Garde pour eux, fut auprès d'elle son unique recommandation. Elle résolut de se l'attacher, & le fit son Bibliothécaire avec 2000 livres d'appointemens, qui lui furent continués après la mort de sa bienfaitrice, par M. de Marigny.

En 1754, Madame de Pompadour lui avait fait obtenir une pension d'une pareille somme sur le Mercure de France, & en lui annonçant cette nouvelle faveur, elle y avait joint un présent de 12000 livres.

M. de la Garde alliait aux mœurs les plus douces, au caractère le plus égal, une ame extrêmement sensible. La mort de sa bienfaitrice le jetta dans une habitude de mélancolie qu'il ne fut pas le maître de dissiper. Il mourut regretté de tous ses amis le 3 Octobre 1767, sans témoigner ni crainte, ni faiblesse. Par son testament il avait institué M. de Crébillon son légataire universel, & donné à MM. Rebel & de la Place, de dernières preuves de la tendre amitié qu'il avait eue pour eux.

On a de lui les Lettres de Thérèse, ou Mé-

moires d'une jeune Demoiselle de Province, pendant son séjour à Paris, cinq parties in-12, publiées en 1739 & 1740. Quoique ce Roman ait été réimprimé plusieurs fois, & qu'il ait eu quelque succès dans les Provinces, le style en est maniéré & précieux. C'est une Satyre de nos mœurs, mais elle ne porte que sur des objets frivoles:

L'Echo du Public, Ouvrage périodique, dont il parut quelques feuilles en 1742, & que sa trop grande liberté fit défendre:

Les Annales Galantes, vol. in-12, qui ne parut point, parce que toute l'édition en fut arrêtée, en 1743.

Un Factum pour une Actrice de l'Opéra contre une autre Actrice du même Spectacle. Il s'agissait d'une querelle très-singulière qui s'était élevée entre elles. Ce Factum était un Ouvrage de plaisanterie, écrit avec assez de légèreté:

Quelques Opéra Comiques en société avec M. Favart:

Des Observations d'une Société d'Amateurs sur quelques productions des Arts, conjointement avec M. l'Abbé de la Porte, & insérées dans l'*Observateur Littéraire*, Journal dont ce dernier est l'Auteur. Ces observations contiennent des réflexions judicieuses sur différens ouvrages de Peinture, de Sculpture, &c. Elles sup-

posent beaucoup de connaissances dans ces mêmes Arts, & la lecture peut en être utile aux jeunes Elèves :

Des Observations sur les Tableaux exposés au Sallon, insérées dans le même Journal :

Quelques Chançons qu'on a recueillies, *entre autres* la Chançon grivoise si connue, & que quelques personnes croient encore de M. de Voltaire :

*Malgré la bataille, qu'on donne demain, &c*

Depuis 1758, M. de la Garde, par un Brevet d'adjonction au Privilege du Mercure, composa toute la partie des Spectacles comprise dans ce Journal. Cette partie devait être traitée avec plus de précision & de liberté. D'ailleurs elle eut exigé des connaissances plus approfondies que celles de l'Auteur, qui ne possédait guères, dans ce qui concerne le Théâtre, que la superficie, &, pour ainsi dire, l'extérieur de l'Art. Il s'entendait aux choses d'effet, de bienfaisance, de convenance, mais non aux secrets du génie, dans lesquels le bel esprit ne voit pas infiniment plus loin que le Vulgaire des Spectateurs.



---



---

## SUR M. L'ABBÉ TRUBLET.

**N**ICOLAS-CHARLES-JOSEPH TRUBLET, de l'Académie Française & de celle de Berlin, Trésorier de l'Eglise de Nantes, & ensuite Archidiacre & Chanoine de Saint-Malo, naquit en cette dernière ville, au mois de Décembre 1697. Nous ne savons point d'autres particularités sur sa naissance.

Il postula, pendant très-long-temps, l'honneur d'être admis à l'Académie Française, quoique MM. de Fontenelle & de la Motte l'eussent appuyé souvent de leurs pressantes recommandations auprès de cet illustre Corps. Personne n'eut plus que lui la tournure de l'esprit académique ; personne n'exprima plus finement de petites choses, & ne fut mieux faire valoir, scruter, analyser de petites idées.

Semblable à ces Satellites destinés à suivre invariablement le cours d'une grande planète, M. l'Abbé Trublet se traîna toute sa vie sur les pas des deux Auteurs célèbres que nous avons nommés. Il les commentait de leur vivant, & les commentait encore long-temps après leur mort. C'est sans doute une preuve

de mérite, que de se plaire dans la société de gens qui ont eux-mêmes un très-rare mérite; aussi M. l'Abbé Trublet ne pourrait avoir auprès de la postérité de meilleure recommandation, que son attachement pour deux Ecrivains de cette distinction, si cet attachement même n'eût pas souvent dégénéré en un enthousiasme puéril & presque ridicule. Il ne trouvait rien que d'admirable dans ses deux Auteurs favoris; il saisissait dans leurs ouvrages des beautés & des finesses imperceptibles pour d'autres yeux que les siens; & lorsqu'une fois il entrait dans le détail de tout ce qu'il y voyait, on eût été tenté de s'écrier d'après l'Intimé : *Quand aura-t-il tout vu ?*

Il semble que de véritablement grands hommes ne devraient pas se prêter sans peine à des hommages. Il y a grande apparence cependant que, sans accorder beaucoup d'estime à ces complaisans admirateurs, la faiblesse humaine leur rend en bienveillance, ce qu'ils prodiguent en adulation. L'encens le plus grossier ne déplaît pas toujours; & tel Auteur qui s'en est enivré toute sa vie, ne pourrait pas supporter la critique la plus délicate. Il est pourtant vrai que les adulateurs littéraires font souvent plus de tort que de bien aux Ecrivains qu'ils croient honorer. Leur admiration fût-elle sincère,



dès qu'elle est exagérée, indispose le public, & contre eux-mêmes, & contre les objets de leur culte. Rien ne serait, par exemple, plus mal-adroit, que de louer M. de Voltaire aux dépens de Corneille & de Racine. Il convient, sans contredit, d'encenser le Saint du jour, mais sans déroger au respect que l'on doit aux autres, ou l'on s'exposerait à être traité comme un profane.

C'est ainsi que M. l'Abbé Trublet croyait relever la réputation de la Motte & de Fontenelle, en avouant que la Henriade l'avait toujours ennuyé. Cet aveu n'a fait de tort qu'au coupable, & n'a pas donné un admirateur de plus aux deux Ecrivains, en faveur desquels il déshonorait ainsi son jugement.

Il est vrai qu'après bien des sollicitations de sa part, l'Académie a paru se ressouvenir enfin de la bienveillance dont ces mêmes Ecrivains l'avaient honoré pendant leur vie, & qu'en l'inscrivant dans ses fastes, elle a cru devoir récompenser son zèle pour la gloire de deux de ses Membres. Son successeur n'a pas manqué d'observer à cette occasion, combien l'amitié des hommes célèbres est avantageuse ; c'est une recommandation d'un assez grand poids, sans doute, pour avoir de l'influence sur le choix d'une Acadé-

mie ; mais elle ne suffit pas toujours pour inspirer au public une grande considération pour ceux qui n'auraient à produire que de pareils titres.

On fait que les hommes les plus estimables ont quelquefois des attachements de pure fantaisie. On voit même très-peu d'Ecrivains célèbres qui aient le noble courage d'aimer leurs égaux ; & fort souvent les louanges d'un homme de génie ne prouvent que la médiocrité du personnage qui en est l'objet. On caresse volontiers ceux qui ne causent aucun ombrage ; mais il est bien rare que les gens de Lettres voient avec complaisance les héritiers ou les rivaux de leur gloire : c'est un travers de l'amour-propre qui n'admet gueres d'exception.

Si M. l'Abbé Trublet, comme nous l'avons ci-devant observé, fit un tort irréparable à son goût, en parlant aussi légèrement de la Henriade, M. de Voltaire ne laissa pas cette injure impunie. Il n'abusa point de la vengeance, lorsqu'il se contenta de dire :

L'Archi-diacre T. . . , prétend que je l'ennuie ;  
La représaille est juste.

Mais dans sa Satyre intitulée, *Le pauvre Diable*, il a enfoncé l'aiguillon un peu davantage ; & rien n'est plus mordant que ces vers :

L'Abbé T..... alors avait la rage  
D'être à Paris un petit personnage.  
Au peu d'esprit que le bon homme avait,  
L'esprit d'autrui, par supplément, servait,  
Il entassait adage sur adage :  
Il compilait, compilait, compilait.  
On le voyait sans cesse écrire, écrire  
Ce qu'il avait jadis entendu dire ;  
Et nous lassait, sans jamais se lasser, &c.

Comme il y entre toujours de l'exagération dans la Satyre, il faut rabattre quelque chose de ces traits, pour avoir une idée juste de M. l'Abbé Trublet. A l'avantage, aujourd'hui très-commun, d'avoir de l'esprit, il joignait le mérite d'écrire quelquefois avec finesse. Ses Effais de Morale seraient même un Ouvrage assez estimable, s'il était encore possible d'avoir en Morale quelques idées neuves. La satiété du Public devrait avertir les gens de Lettres de ne plus s'exercer sur des sujets rebattus, qui dégénèrent nécessairement en lieux communs. On doit sentir combien il est difficile qu'un Moraliste soit autre chose qu'un Compilateur. Il est vrai cependant que l'utilité de la Morale se faisant sentir à mesure que les mœurs se dépravent, il est peut-être convenable de représenter souvent les mêmes vérités ; & il pourrait en être de cette science comme des aliments : il en faut pour tous les hommes &

pour tous les tempéraments. Il se peut aussi que ce soit une nécessité qu'il y ait des Ouvrages de Morale proportionnés à toutes les classes de Lecteurs.

La Lettre de M. l'Abbé Trublet, imprimée à la tête du Recueil de M. de la Motte, doit être lue avec précaution. Il tâche d'y fortifier, autant qu'il le peut, tous les paradoxes de cet Ecrivain, l'homme de France qui eut le plus d'esprit & le moins de goût. M. l'Abbé Trublet vante beaucoup les Odes de M. de la Motte, parce qu'elles ont l'air d'être extrêmement pensées. Il nous semble, au contraire, que cette affectation continuelle, que cette morgue sentencieuse est précisément ce qui les rend mauvaises. C'est par les sentiments & par les peintures, que la Poésie doit sur-tout attacher : il faut y joindre l'harmonie pour le charme de l'oreille. Rien ne sied moins à la Poésie, que cet appareil pédantesquement doctrinal, qui se fait sentir dans presque toutes les Odes de M. de la Motte. On voit qu'il ne peut se résoudre à quitter un moment la fourrure de l'école ; & à force de vouloir instruire, il néglige trop les moyens de plaire, & ce fut mal-à-propos qu'il donna le nom d'Odes à des Traités de Morale écrits sans aucun enthousiasme, & toujours dépourvus d'harmonie. La Motte a dit

dans son style dur , guindé & bizarre :

Les vers sont enfans de la Lyre :  
Il faut les chanter , non les lire.

Et ces vers n'étaient faits , ni pour être chantés ,  
ni pour être lus.

Sa prose a véritablement plus de mérite ;  
mais , par malheur , il n'a gueres écrit que des  
Dissertations relatives à ses propres Ouvrages ,  
& dans lesquelles il ne cesse de tendre des  
pieges au goût de ses Lecteurs. On connaît sa  
manie contre les vers , & le desir qu'il eut  
d'introduire l'usage d'écrire en prose les Tra-  
gédies & même les Odes. Cette seule manie  
prouve assez qu'il n'était pas Poète.

Il faut avouer qu'aujourd'hui la plupart de  
nos Tragédies nouvelles gagneraient à être écri-  
tes en prose , parce que rien n'est au-dessous  
des vers médiocres ; mais quand on a sous  
les yeux les belles Tragédies de Racine , &  
qu'on est à portée de voir combien , entre  
les mains d'un homme de génie , l'art des vers  
ajoute même à la prose la plus accomplie , on  
ne conçoit pas qu'il y ait des hommes assez  
malheureusement organisés , pour être insensi-  
bles aux charmes d'une pareille Poésie.

Que l'on écrive , si l'on veut , des Tragédies  
en prose ; mais que du moins on ait la

bonne foi de convenir que c'est par faiblesse & par le seul désespoir de pouvoir égaler un grand Poète. M. de la Motte, à qui la Nature avait refusé le talent de bien écrire en vers, ressemblait un peu au Renard de la Fable. \*) Il cherchait à faire illusion par le mérite qu'il avait, & à décrier celui qu'il n'avait pas. Comme, en effet, il était bon Profateur, il ne négligeait rien pour faire valoir la prose aux dépens de la Poésie; mais le Public n'a pas été dupe.

M. l'Abbé Trublet vante, avec justice, le vrai talent de M. de la Motte, celui d'écrire en langage commun, d'une manière très-séduisante; mais plus il paraît frappé de ce mérite, plus on est étonné qu'il n'ait pas mieux imité son modèle. On trouve, dans sa Lettre même sur M. de la Motte, plusieurs phrases qui certainement ne donnent pas l'idée d'un style bien soigné.

» Je perds, dans M. de la Motte, dit-il,  
 » un homme qui m'aimait. Je crois dire ceci  
 » sans orgueil. J'aimais M. de la Motte plus  
 » que je ne puis vous dire, plus que je ne  
 » croyais l'aimer; & quand on aime à un cer-

---

\*) Messer Houdart, peut-être on vous croirait;  
 Mais, par malheur, vous n'avez pas de queue.

tain point, on ne tire pas vanité d'être aimé.

C'est jouer sur le mot *aimer*, que de le répéter ainsi cinq ou six fois en quatre lignes. La petite maxime énigmatique qui termine cette phrase, ne nous paraît d'ailleurs qu'une puérilité.

Nous tombons sur un autre passage dont nous ne sommes pas plus contents. „ La Nature dit à chaque homme, en le formant, „ soyez cela, & ne soyez pas autre chose, si „ vous voulez être quelque chose. Elle avait „ dit à M. de la Motte, soyez ce que vous „ voudrez. La règle de suivre son talent n'était pas faite pour lui ; elle l'eût obligé à „ tout, & ainsi à l'impossible. ” Si ce n'est pas là le jargon de M. Marivaux, renouvelé d'après celui des Précieuses, nous sommes fort trompés.

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,  
Et ce n'est point ainsi que parle la Nature.

M. l'Abbé Trublet prétend que notre meilleur Profateur est beaucoup plus près de la perfection, que notre meilleur Poète. Mais qu'en savait-il ? Il faut, pour juger les Poètes, avoir, du moins, quelque étincelle du feu divin qui les anime. Racine est-il donc plus éloigné de la perfection de l'art des vers, que Bossuet ou Pascal de celle de la prose ?

Le même Auteur ajoute, qu'à l'exception de M. de Voltaire, nos meilleurs Poètes n'ont écrit en prose que très-médiocrement, & que Racine, à cet égard, ne mérite aucune distinction, parce qu'il n'a fait, en langage vulgaire, aucun ouvrage d'une certaine étendue. M. l'Abbé Trublet ne s'est pas douté que Racine était précisément l'homme à qui la nature avait dit, *soyez ce que vous voudrez*. Il eût certainement acquis tous les genres de gloire auxquels il eût voulu prétendre. Qui eut reconnu le premier Poète tragique de la Nation dans la Comédie des Plaideurs, Comédie charmante, & qui parut à Molière même remplie de sel & de graces? Racine s'est montré supérieur à nos meilleurs Poètes lyriques dans les Chœurs d'Esther & d'Athalie.

On a de lui quelques Epigrammes non moins piquantes que celles de Rousseau. Celui de ses contemporains qui l'avait le mieux connu, Despréaux, ne dissimulait pas qu'il l'eût redouté dans le genre satyrique. Enfin, il a écrit en prose non-seulement, comme le dit M. l'Abbé Trublet, quelques Préfaces très-élégantes, & quelques Discours parfaitement beaux; mais son Histoire de Port-Royal, que le savant Abbé d'Olivet regardait comme un chef-d'œuvre, auquel, il n'avait manqué qu'un sujet plus



intéressant. Les meilleures Lettres de Pascal lui-même ne l'emportent pas en enjouement & en finesse sur celles que Racine écrivit contre quelques Ecrivains de Port-Royal, qui lui faisaient un crime de ses Tragédies. On vit le moment où les Jésuites allaient être vengés des Provinciales; & cependant M. l'Abbé Trublet veut que nos meilleurs Poètes n'aient jamais été que des Profateurs très-médiocres!

Lorsque cet Ecrivain se trompe ainsi sur un homme tel que Racine, lorsqu'on lui voit fermer, à chaque ligne, les opinions les plus bizarres, on ne doit plus être étonné, quand il ajoute que la plus grande louange qu'on pût donner à des vers, ce serait de dire qu'ils valent de la prose; mais qu'il n'en connaît pas de tels. Apparemment il en exceptait, au moins, ceux de M. de la Motte, puisqu'il l'appelle un de nos plus grands Poètes. De pareils paradoxes ne méritent pas l'honneur d'être réfutés sérieusement.

Il paraît que M. l'Abbé Trublet eût été très-sensible à la critique, si sa bonhomie & sa médiocrité ne l'en eussent souvent préservé. Il donne le nom de *grosse injure* au titre d'un livre fait par Madame Dacier, pour défendre Homère, qu'elle entendait parfaitement, contre M. de la Motte, qui ne l'entendait pas. Ce livre est intitulé : *Des causes de la corruption*

## 248 SUR M. L'ABBÉ TRUBLET.

*du goût.* Nous avouons que ce titre ne nous a jamais paru fort injurieux : nous sommes seulement un peu surpris de la délicate sensibilité de M. l'Abbé Trublet.

Nous apprenons que cet Auteur avait travaillé pendant quelques années au Journal des Savants. D'après ce que nous avons vu de ses opinions singulières en matière de Littérature, nous présumons que les articles qu'il a pu fournir à ce Journal, ne doivent pas être exempts de paradoxes. On sait que dans la dernière année de sa vie il avait travaillé aussi au Journal Chrétien ; ouvrage entrepris pour venger la Religion des calomnies des incrédules. L'intention d'un pareil ouvrage était très-louable, sans doute ; mais quand on n'est point animé du génie des Arnâud, des Bossuet, des Pascal, on doit craindre de fortifier le parti de ces mêmes incrédules, en ne leur opposant qu'une défense trop faible. Tout le monde n'a pas le droit de porter la main à l'Arche du Seigneur.

M. l'Abbé Trublet est mort à Saint-Malo, sa patrie, au mois de Mars 1770. Il a laissé la réputation d'un très-honnête homme ; mérite très-préférable, sans doute, à celui d'écrire poliment en prose & même en vers.

---

S U R M. L E P R É S I D E N T  
H É N A U L T.

**C**harles-Jean-François Hénault, de l'Académie Française, Président honoraire au Parlement, Surintendant de la Maison de Madame la Dauphine, naquit à Paris en 1685. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, c'est son *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, qui parut en 1744, dont on fit rapidement plusieurs éditions, & qui a été traduit en Italien, en Allemand & en Anglais.

C'est pour les Savants une Table bien faite, qui leur épargne des recherches, & qui leur rappelle à l'instant ce qui pouvait leur être échappé. C'est pour les autres une très-utile instruction élémentaire; & si cet *Abrégé* ne présente pas toujours de grandes vues, s'il n'est pas exempt de fautes, il n'en est aucun, du moins où les faits aient été mieux discutés, placés dans un ordre plus convenable, & où l'on trouve plus de réflexions judicieuses, toujours exprimées avec précision.

Si quelque chose pouvait affaiblir le mérite d'un bon Ouvrage, ce seraient peut-être les louanges indiscrettes, que lui donnent des Ecrivains

## 250 SUR M. LE PRÉSIDENT

passionnés. Dans notre siècle, dédaigneux des sources, par un commencement d'ignorance, & devenu, par la même raison, trop favorable aux Abrégés, on a dit que la manière de M. le Président Hénault serait peut-être la meilleure pour écrire l'Histoire. On ne peut se dissimuler la témérité de cette assertion; ce serait ôter à l'Histoire toute sa majesté. Une anatomie bien faite a, sans doute, des droits à notre admiration; mais elle ne présente toujours qu'un corps dépouillé de vie, & dénué de tous les agréments extérieurs, dont la nature avait eu soin de l'embellir. On ne pardonne pas à l'Abbreviateur Justin de nous avoir fait perdre l'Histoire universelle de Trogue Pompée, & si nous avons une excellente Histoire de France, il faudrait bien se garder de croire que l'Abrégé de M. le Président Hénault pût y suppléer, ou consoler nos neveux de l'avoir perdue.

Le mérite du célèbre Académicien dont nous parlons, ne se bornait pas à ses connaissances historiques. On a de lui différents petits Ouvrages en vers & en prose. Tout le monde fait encore la jolie chanson :

Quoi! vous partez, sans que rien vous arrête, &c.

A ne consulter que ces productions légères,

**M.** le Président Hénault n'était pas précisément un homme de Lettres : c'était plutôt un homme d'infiniment bonne compagnie, un amateur éclairé, qui se plaisait avec les Gens de Lettres, qui aimait à leur être utile, qui les secondait quelquefois, & que sa fortune avait mis à portée d'obtenir d'eux & des gens du monde, une très-grande considération. Il la méritait par son esprit, par ses mœurs douces, par l'aménité de son caractère. M. de Voltaire paraît en avoir donné une idée très-juste dans ces vers qui le peindront à la postérité. \*)

Les femmes l'ont pris fort souvent  
 Pour un ignorant agréable ;  
 Les gens en *us*, pour un savant ,  
 Et le Dieu joufflu de la table ,  
 Pour un connaisseur si gourmand , &c.

Il est heureux pour les Gens de Lettres, que la fortune leur ménage d'utiles appuis, tels que M. le Président Hénault. Cependant, comme il n'est pas de bien, qui ne soit mêlé de quelques inconvénients, la bienveillance des ama-

\*) C'est au même Président, que M. de Voltaire avait adressé d'autres vers, qui commençaient ainsi :

Hénault, fameux par vos soupés,  
 Et par votre chronologie, &c.

teurs est quelquefois un appas dangereux pour ces mêmes Gens de Lettres. On ne s'avise gueres de leur disputer tout ce qu'ils font de médiocre, & qui ne peut leur rapporter aucune gloire ; mais le public attribue souvent ce qu'ils font de bien, à l'amateur qui passe pour les diriger. C'est ainsi que nous nous souvenons d'avoir entendu attribuer à M. le Président Hénault, une Tragédie de Fuzelier, intitulée, *Cornélie*, qui fut jouée en 1713, & une autre Tragédie, qui n'est pas sans mérite, intitulée, *Marius*, représentée en 1715, & dont le véritable Auteur était un M. de Caux, de qui nous avons aussi une Tragédie de *Lisimachus*. Toute la bonne volonté du protecteur n'empêche pas que de pareils bruits ne s'accréditent : ce qui laisse encore dans l'indécision, s'il est plus avantageux que nuisible aux Gens de Lettres de se mettre, en quelque sorte, sous la tutelle d'un homme qui leur dérobe, sans le vouloir, une partie de leur réputation. Il est bien vrai que Fuzelier, dont nous parlions à l'instant, avait quelquefois travaillé en société avec M. le Président Hénault. Il passe du moins pour constant, qu'ils avaient fait ensemble & avec M. de Moncrif, une petite Comédie, intitulée, l'*Oracle de Delphes*, qui fut jouée en 1722, avec peu de succès. Mais ces travaux en société, ont,

à peu près, les mêmes inconvénients. Ce qu'il y a de meilleur dans de pareils ouvrages, ne manque jamais d'être attribué à l'homme du monde ; & l'Homme de Lettres est toujours coupable des défauts qui s'y trouvent. C'est ce qui doit rappeler à tous ceux qui se mêlent d'écrire, le conseil judicieux de M. de Voltaire :

Raisonneurs, beaux esprits, & vous qui croyez l'être,  
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.

M. le Président Hénault n'avait pas besoin de cette gloire empruntée qu'il ne recherchait pas, & qui n'était faite que pour lui déplaire. On verra, par la liste des Ouvrages qu'il avait, sans y comprendre même son Abrégé Chronologique, qu'il avait eu le bon esprit de faire des Lettres, l'amusement de son loisir ; espece de jouissance ignorée de la plupart des gens riches, qui ne savent point se faire pardonner leur fortune, & qui paraissent ne pas connaître le prix de la considération personnelle.

Nous avons de M. le Président Hénault une Tragédie de François II, dont la dernière édition est de 1768. C'est moins une véritable Tragédie, que des faits historiques mis en dialogue. Ce genre d'Ouvrage serait peut-être très-convenable dans les Collèges, où l'on

est dans l'usage de donner des Représentations dramatiques. On ferait tourner ces jeux au profit de l'instruction. La plupart des jeunes gens rebutés de l'étude de l'histoire, par la sécheresse avec laquelle nos Annales sont écrites, pourraient en apprendre ainsi les principaux événements. L'essai dont nous parlons, n'a pas fait la même fortune que l'Abrégé Chronologique, & il a coûté, sans doute, moins de peine à son Auteur. Il présente cependant une nouvelle vue, dont nous sommes surpris qu'on n'ait pas encore senti toute l'utilité.

N'oublions pas que M. le Président Hénault prononça à l'Académie Française, un discours, dont le but était de prouver qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme, que dans la pratique des vertus chrétiennes. Ce discours fut alors très-applaudi, & devait l'être.

Que l'on compare maintenant cette époque glorieuse pour l'Académie, à ce que nous avons vu de nos jours. Un Académicien, animé du même zèle que M. le Président Hénault, du même amour de l'ordre, du même respect pour la Religion, ayant fait un discours, dans lequel il s'élevait avec force contre les détracteurs de l'Evangile, sans désigner, toutefois, aucun d'eux en particulier, n'excita que des murmures, & se vit assailli d'une foule d'é-



crits, non moins injurieux pour sa personne, que pour ses talens. Cette licence était le fruit de la révolution singulière, mais, heureusement, momentanée, qu'une fausse philosophie avait produite dans les idées d'un certain public. Nos neveux auraient peine à croire que, dans une Académie dont le Roi est le protecteur, un Orateur n'ait osé élever impunément sa voix en faveur de la Religion de l'Etat. Ce n'est pas que l'Académie elle-même se soit écartée de l'esprit de son institution, au point d'approuver ces excès : non, il existe encore dans cette Compagnie savante des hommes qui s'applaudissent d'être les successeurs des Bossuet & des Fénelon, & qui n'ont pas fléchi le genou devant l'idole de la fausse philosophie. Persuadés que le siècle passé était, non-seulement le siècle du génie & du goût, mais encore celui de la saine raison, ils ne se sont point abandonnés à ce délire du raisonnement qui a enfanté parmi nous tant de paradoxes monstrueux. Mais s'il arrivait, par malheur, que cette contagion vint à s'introduire dans quelque Société de Gens de Lettres ; si, d'autant plus dangereuse qu'elle y serait plus répandue, elle y dégénérerait en faction, cette Société ne pourrait être, ou trop tôt réformée, ou trop tôt abolie. En effet, de prétendus hon-

neurs littéraires qui n'auraient plus pour objet d'exciter une émulation générale parmi les Gens de Lettres , qui deviendraient , au contraire , pour eux un sujet de discord & de haine , auxquels on ne parviendrait plus que par le manège ou par l'intrigue , & qui seraient moins la récompense des talents , que celle de l'attachement séditieux qu'on aurait juré à telle ou telle secte ; de pareils honneurs , loin d'être utiles aux arts , en amèneraient bientôt la décadence. Le siècle aurait beau se vanter de ses lumières ; la barbarie serait d'autant plus prochaine , qu'elle est nécessairement le résultat des progrès que fait la licence aux dépens de la liberté.

Puisse une révolution aussi triste ne jamais servir de supplément à nos annales historiques ! Elle ne serait point à craindre , si tous les Gens de Lettres étaient pénétrés du même respect que M. le Président Hénault , pour tout ce qui doit être l'objet de la vénération publique. Cet Académicien , justement célèbre , & non moins estimable par ses mœurs que par ses talents , mourut à Paris , le 24 Novembre 1770.



*Liste des différents Ouvrages attribués à M. le  
Président Hénault.*

Le Discours qui a remporté le prix à l'Académie Française en 1707.

Le Discours qui a remporté le prix à l'Académie des Jeux Floraux en 1708.

Le Discours prononcé au lit de Justice, Pour la déclaration de la majorité du Roi.

Son Discours de réception à l'Académie Française.

Un Discours prononcé à la même Académie, à la réception de M. le Président Bouhier.

Le Temple des Chimères, divertissement en un acte, exécuté en société, & dont on attribue la musique à M. le Duc de N.

La vie du Connétable de Luynes.

Une Comédie du Jaloux de lui-même, représentée en société.

Une autre Comédie, intitulée, la petite Maison, représentée aussi en société.

La Toilette de Vénus, cantate. Elle a été gravée.

Une Eglogue, insérée dans le Choix des Mercurès.

Un Mémoire au sujet d'un procès de M. le Maréchal Duc de Richelieu, contre les Propriétaires des maisons sur le Palais Royal.

**258 SUR M. LE PRÉSIDENT, &c.**

**Le Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.**

**La Tragédie de François second.**

**Le Réveil d'Epiménide , Comédie.**

**Apologie des Abrégés Chronologiques , dans les Recueils de l'Académie des Belles-Lettres.**

**Une Réponse à M. de Sainte-Albine , au sujet de la Régence de Catherine de Médicis , imprimée dans le Mercure.**

**Une Réponse à M. l'Abbé de Velly , dans le même Journal.**

**Une Lettre sur les Croisades , dans le Journal de Verdun.**

**Une Dissertation imprimée dans les Recueils de l'Académie de Nancy. *Pourquoi la langue Française est-elle chaste , & que la langue Latine ne l'est pas ? &c.***



---



---

## SUR M. L'ABBÉ DE LA BLÉTERIE.

**J**EAN-PHILIPPE-RENÉ DE LA BLÉTERIE, né à Rennes, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Professeur d'éloquence au Collège Royal, &c. est principalement connu par une Histoire intéressante de l'Empereur Julien.

On fut gré à l'Auteur de ne s'être point livré à ce faux zèle qui ne permet pas qu'on rende justice aux vertus d'un Prince, lorsqu'il a eu le malheur d'être ennemi de l'Eglise. Nous croyons cependant que M. l'Abbé de la Bléterie n'a pas tracé le caractère de Julien d'une main assez philosophique, & qu'il est demeuré souvent au-dessous de son sujet.

Il paraît penser de bonne foi, par exemple, que cet Empereur fut véritablement attaché au Paganisme jusqu'à la superstition. C'est ce que tout lecteur un peu éclairé ne se persuadera jamais d'un homme tel que Julien, quoi qu'en ait pu dire Prudence dans ces vers, qui rassemblent d'ailleurs assez bien le caractère de ce Prince philosophe :

*Duxtor fortissimus armis,  
Consultor Patriæ, sed non consultor habendæ.*

*Religionis, amans tercentum millia Divûm,  
Perfidus ille Deo, sed non & perfidus orbi.*

On fait que Julien, né avec tant de lumières naturelles, avait encore eu le bonheur de recevoir une éducation chrétienne, par les plus habiles Maîtres qu'il eût été possible de lui choisir dans toute l'étendue de l'Empire. L'expérience nous apprend, il est vrai, que, malgré de pareils secours, on peut s'égarer dans la foi, & même en perdre entièrement l'habitude; mais d'une éducation aussi soignée, on ne retombe jamais dans les chimères de l'idolâtrie & dans les abymes de la superstition.

Julien, par une politique malheureuse, crut devoir préférer l'ancienne Religion des Romains à celle de Constance, son persécuteur. Il savait combien l'exemple du Prince a d'influence sur l'opinion publique. Il ne s'acquitta pas moins des fonctions de Pontife que de celles d'Empereur. Il parut se livrer avec le plus grand zèle aux pratiques d'un culte dont il voulait rétablir l'honneur dans l'esprit du peuple. En un mot, il se montra païen, par déférence pour le système politique, qu'il avait eu le malheur d'adopter; mais il est absurde de penser qu'il l'ait jamais été par persuasion.

M. de Voltaire , en différents endroits de ses *Mélanges de Littérature* , a contredit quelques faits avancés par M. l'Abbé de la Bléterie dans cette même Histoire de Julien ; mais la Critique de cet illustre Ecrivain n'est pas aussi infallible en matiere de faits , qu'elle pourrait l'être en matiere de goût : elle est souvent systématique ; & la moindre conjecture lui suffit pour établir des doutes sur les opinions les plus généralement reçues. Nous n'en citerons qu'un exemple que nous avons maintenant sous les yeux , mais qui nous paraît très-propre à confirmer l'observation que nous venons de nous permettre.

Personne n'ignore que le livre des Proverbes est attribué à Salomon , par une tradition assez constante. M. de Voltaire trouve peu vraisemblable qu'un Roi se soit donné la peine de compiler ce Recueil de Sentences Orientales , & sur-tout qu'il ait dit , *que la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion*. Il croit reconnaître évidemment dans ces paroles , le langage d'un esclave accoutumé à trembler sous son maître , & non celui d'un Monarque. Cependant l'Empereur Marc-Aurele , personnage bien autrement important qu'un Roi de Judée , a écrit (& l'on n'en doute pas) : *La faveur des Princes ne*

*mérite presque jamais les peines qu'on se donne pour l'obtenir. Plus on s'approche d'eux , plus on se livre à des chaînes qui , pour être dorées , n'en sont pas moins pesantes , &c. Ne serait-on pas en droit , d'après un raisonnement tout pareil à celui de M. de Voltaire , de soutenir qu'il n'y a pas d'apparence qu'un Empereur se soit exprimé ainsi , & d'attribuer l'ouvrage de Marc-Aurele à quelque Courtisan désabusé & raffiné de goûts ?*

Nous avons été , en général , peu frappés des discussions critiques de M. de Voltaire sur la vie de Julien. Il nous semble que M. l'Abbé de la Bléterie a puisé dans de bonnes sources tous les faits qu'il raconte dans l'Histoire de ce Prince. On voit même qu'il est assez attentif à justifier sa mémoire de plusieurs imputations calomnieuses. Il rejette la fable qui attribue à cet Empereur mourant, ces paroles si peu dignes de lui : *Tu as vaincu , Galiléen !* Il devait rejeter avec plus de mépris encore l'histoire de la prétendue femme sacrifiée à la Lune par ce Prince , dans je ne fais quel Temple d'une ville de Mésopotamie : mais d'ailleurs , sans déroger à la qualité d'Historien impartial & judicieux , il a pu se permettre de rapporter quelques bruits populaires peu favorables à la réputation de Ju-



lien, en ne les donnant toutefois que pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire, pour de simples traditions absolument dénuées de preuves, & c'est une attention que l'Auteur a rarement négligée.

La Vie de l'Empereur Jovien, écrite aussi par M. l'Abbé de la Bléterie, nous paraît très-inférieure à celle de Julien, mais cette différence peut avoir son principe dans le caractère même de ces deux personnages, qui sont, en effet, on ne peut pas moins ressemblants. Julien, malgré ses erreurs, fut véritablement un très-grand Prince ; & Jovien, malgré l'avantage qu'il eut d'être fidèle à l'Eglise, ne fut qu'un homme assez médiocre : son Histoire, par conséquent, n'était pas susceptible du même intérêt que celle de son prédécesseur ; & c'est plutôt un sujet mal choisi que mal traité.

La Traduction des *Césars* & du *Misopogon* de Julien, par M. l'Abbé de la Bléterie, & celle qu'il a donnée depuis, de quelques ouvrages de Tacite, lui assurent des droits à l'estime des Gens de Lettres ; mais sa Traduction des Annales du même Tacite, fruit infortuné de sa vieillesse, est de la dernière médiocrité. M. Linguet, qui en a fait une Critique très-judicieuse, a dû quelquefois éprouver le dégoût d'avoir trop souvent raison. Ce

fur une grande mal-adresse à M. l'Abbé de la Bléterie , que de s'être mis dans le cas , par une note injurieuse inférée dans ce dernier Ouvrage , de se mesurer avec ce jeune Athlete, qui ne lui a fait grace d'aucune de ses fautes, & de s'être en même-temps exposé au ressentiment de M. de Voltaire. Il fallait une réputation plus robuste que la sienne , pour ne pas se briser contre ce double écueil. Il fallait n'être point un homme de College , un homme de parti , & n'avoir pas fait de *Très-humbles Remontrances de M. de Montempois*, Ouvrage obscur & médiocre , en faveur d'un pédant qui s'était rendu ridicule , par une aventure bizarre & malheureuse.

On a pu voir jusqu'à présent , dans le compte que nous avons rendu des productions littéraires de M. l'Abbé de la Bléterie , qu'on chercherait vainement chez lui l'Ecrivain supérieur ou l'homme de goût. Il est dans la classe de ces Ecrivains estimables par leurs connaissances , qui , sans fournir une carrière brillante ni enviée , ont eu cependant l'avantage de se rendre utiles & de se distinguer de la foule. Bon esprit plutôt que bel esprit , doué de plus de jugement que d'imagination & de talents ; mais recommandable sur-tout par ses mœurs , par sa probité , par le mérite  
de

de se faire des amis & de les conserver; enfin plus heureux, avec moins de gloire que beaucoup de Gens de Lettres plus distingués, qui n'ont jamais su vivre en paix, ni avec leurs rivaux, ni avec eux-mêmes. M. l'Abbé de la Bléterie est mort à Paris, en 1772.

---

*SUR M. TOUSSAINT.*

**F**RANÇOIS-VINCENT TOUSSAINT naquit à Paris en 17..., & fit quelque temps les fonctions d'Avocat dans la même ville. Nous n'avons pu nous procurer d'autres éclaircissements sur sa famille & sur les principaux événements de sa vie; mais son existence littéraire est plus connue, & mérite seule d'intéresser le Public, qui n'aime à s'instruire des détails de la vie privée d'un homme de Lettres, que lorsqu'il s'est élevé par son génie ou par des talents supérieurs, au rang des Ecrivains de la première classe. M. Toussaint ne fut pas de cet ordre distingué; & même ses débuts dans la Littérature ne semblaient lui promettre aucune réputation. Il commença par des Hymnes latines à la louange du bienheureux Paris; ce qui prouve que sa jeunesse n'avait pas

été exempte d'une sorte de fanatisme. \*)

Un fanatisme d'une autre espece le jetta depuis dans le parti philosophique, mais dans un temps où cette secte naissante conservait encore quelque pudeur, & ne s'était point précipitée dans les excès qui ont attiré sur elle l'indignation des honnêtes gens, & enfin le ridicule.

Son Livre *des Mœurs* étonna par des principes hardis, auxquels on n'était point accoutumé lorsqu'il parut. Il eut même assez de célébrité pour qu'on le lui disputât. L'extrême simplicité de M. Toussaint, l'aridité de sa conversation, l'espece de léthargie dans laquelle son esprit semblait toujours plongé, pouvaient en effet donner lieu de douter qu'il fût l'Auteur de cet Ouvrage. Certains bruits que nous avons entendu répéter souvent, accréditaient

\*) Son âge mûr n'en fut pas même exempt. Dans un de ses derniers ouvrages, intitulés *Eclaircissement sur les Mœurs*, il se donne pour un témoin de miracles. *Il y en a*, dit-il, *que j'attesterais aux dépens de ma vie, parce que je les ai vus & bien vus.* Il veut parler des Convulsions qu'il croyait avoir vues dans sa jeunesse. Il est assez plaisant que ce bon homme fût à la fois Déiste, ou Théiste, & Janséniste; mais ce n'est pas la seule opposition bisarre qu'on trouverait dans son caractère.

encore ce doute ; & ce qui contribuait d'ailleurs à le confirmer , c'est que depuis ce Livre , M. Toussaint n'a rien écrit , ni du même style , ni du même genre. On doit convenir cependant que tous ces indices réunis ne forment aucune preuve. On a vu des gens d'un mérite bien supérieur à celui de cet Ecrivain , ne s'annoncer dans la société que sous un extérieur moins favorable encore. On en a vu d'autres qui ne se sont distingués que par un seul Ouvrage , & qui ont eu le malheur ensuite d'être médiocres toute leur vie : ainsi toute production littéraire qui n'est réclamée par personne , ne peut être disputée , sans injustice , à l'Auteur qui se l'attribue. La possession est ici , comme en d'autres matieres , une preuve certaine de propriété.

Nous avons dit que le Livre des Mœurs étonna d'abord par sa hardiesse ; mais comme certaines vérités morales y sont encore présentées avec une sorte d'onction , comme le Dogme sacré d'un Dieu rémunérateur & vengeur y est respectueusement conservé , & qu'en général on y reconnaît toutes les obligations imposées à l'homme par la Loi naturelle ; ce livre appuyé du moins sur les principes du pur Théisme , ne produirait plus aujourd'hui aucune sensation parmi nos prétendus Philo-

## DES DEVOIRS DE LA FAMILLE

Le premier des devoirs de la famille est celui de l'union. C'est le lien qui unit le père et la mère, et qui leur donne le droit de se gouverner eux-mêmes. C'est ce lien qui est la base de toute éducation. Sans lui, l'enfant ne peut être élevé que par la force, et non par la raison. C'est pourquoi le père et la mère doivent se respecter, et se gouverner avec sagesse. Ils doivent aussi s'aimer, et se donner tout entier à leur enfant. C'est ce qui constitue la véritable éducation. C'est ce qui fait de la famille une école de la vie. C'est ce qui rend la vie heureuse et utile.

Son ouvrage, en conséquence, le respect que l'auteur a conservé pour des vérités précieuses & fondamentales. Son Ouvrage, d'ailleurs, est recommandable du côté du style; mais nous sommes fâchés pour l'honneur de la Philosophie, qui semblait alors n'avoir pas encore tout-à-fait abjuré le langage des bien-séances, d'y trouver quelques propositions dangereuses, telles que celles-ci :

- » Un fils ne doit à son pere aucune reconnaissance de lui avoir donné le jour.
- » L'amour filial est susceptible de dispen-
- » se.
- » Le seul moyen de s'affranchir de l'importunité des besoins, est de les satisfaire. »

Ces propositions un peu mal sonnantes, nous rappellent un mot plaisant de la Courtisane

**Glycère** au Philosophe Stilpon. Ce dernier lui reprochait de corrompre la jeunesse. Cela peut » être, lui répondit la Courtisane, mais vous » autres Philosophes, on vous reproche précisément la même chose : convenez-en de » bonne foi. Eh ! qu'importe, après tout, par » qui se dérange votre jeunesse, par une Courtisane, ou par un Philosophe « ? Ce mot piquant, qui nous a été conservé par Athénée, prouve que ce n'est pas de nos jours seulement, que la Philosophie s'est rendue suspecte de dépraver les mœurs ; & à juger du caractère de la Courtisane par cette heureuse faillie, nous croyons qu'elle était de meilleure compagnie que tous ces pédants à la mode, qui ont attristé notre siècle par l'éternel refrain de leurs fastidieuses Dissertations.

Nous ne parlerons pas des autres Ouvrages de M. Toussaint, qui n'ont aucune célébrité. Qui fait, par exemple, qu'il ait travaillé à une compilation de Médecine avec Messieurs Eydous & Diderot ; qu'il ait fourni au Dictionnaire Encyclopédique quelques articles de Jurisprudence ; qu'il ait publié la Vie du petit Pompée, & les Aventures de Williams Pickle ? C'est par son Livre des Mœurs qu'il a mérité d'être connu.

Ce Philosophe est mort en 1772 , à Berlin, où il s'était retiré depuis quelques années. \*)

---

\*) On voit avec quelle modération l'Auteur , toujours fidele à ses principes , a parlé de cet Ecrivain qui n'était plus à craindre. Cependant il n'ignorait pas que ce même homme , dans ses Eclaircissemens sur les Mœurs , lui avait prodigué les injures les plus atroces , uniquement à l'occasion de la Comédie des Philosophes. *Il regarde , dit-il , comme flétris tous ceux qui le voyent , & tous ceux qu'il aime.* Il l'appelle *fourbe , Sycophante , calomniateur , boute-feu , Erostrate* , enfin *Catilina* de la République Littéraire , dont il veut , ajoute-t-il , être le *Tullius*. Il assure d'ailleurs , dans le même livre , *qu'il n'aime à parler mal de personne , qu'il est rempli d'humanité , & d'une sensibilité si tendre qu'il n'égorgerait pas un poulet.* Ce sont ses propres termes. Il est donc vrai que cet homme en apparence si doux , & qui était parvenu à contrefaire l'onction dans quelques endroits de son Livre des Mœurs , avait sa bonne dose de l'orgueil , du fiel & de l'intolérance philosophique. *Ab uno disce omnes.*





---



---

## S U R M. D U C L O S.

**C**HARLES DUCLOS, de l'Académie Française & de celle des Inscriptions, naquit à Dinan en Bretagne, en 1705. Son mérite fut véritablement distingué dans un siècle où la décadence des talens devient de jour en jour plus sensible ; mais un seul défaut qu'il n'eut pas l'attention de réprimer , indisposa long-tems contre lui la plupart des Gens de Lettres & des Gens du monde. Incapable de ménagemens dans la dispute , il révoltait l'amour-propre par une franchise trop dure , plus jaloux en apparence de subjuguier les esprits , que de se concilier leur bienveillance. Peu de personnes furent à portée de s'appercevoir que ce défaut tenait en lui à d'excellentes qualités. On lui supposa des prétentions qu'on est toujours tenté de punir , lorsqu'elles s'annoncent avec trop de confiance. On craignit qu'il ne se fût peint lui-même dans ses *Considérations sur les Mœurs*, en disant , » Que la fausseté » de la politesse était si généralement reconnue , qu'elle avait fait naître à certains gens » l'idée de jouer la grossièreté & la brusquerie pour imiter la franchise , & mieux couvrir leurs desseins ».

Il est dans le naturel dépravé des hommes, de soupçonner de manège quiconque , avec un pareil caractère , trouve le moyen de parvenir à toutes les distinctions de son état. C'est ce qui réussit à M. Duclos , & ce qu'on avait peine à concilier avec cette franchise trop brusque , qui ne paraît pas une voie sûre pour se ménager des succès. Toutes les Académies lui furent ouvertes : il eut l'honneur de remplacer M. de Voltaire dans la charge d'Historiographe de France : il obtint des pensions , des Lettres de Noblesse ; & son mérite alors fut jugé d'autant plus sévèrement , qu'il faut une supériorité bien réelle , pour se faire pardonner tant de faveurs.

Les soupçons de manège redoublèrent , lorsqu'on vit M. Duclos se charger du rôle délicat d'annoncer dans le monde un homme qui semblait très-supérieur à sa recommandation. L'on crut voir de l'orgueil dans les bons offices que M. Duclos s'empressait de rendre à M. Rousseau de Geneve , surtout quand ils furent payés par la dédicace du *Devin du Village* , & par des éloges dans lesquels le Philosophe reconnaissant associait le nom de son ami à celui de Montesquieu. On n'était point encore accoutumé à ce concert de louanges , & à ces brevets de célébrité que se ren-

voyaient tour-à-tour les coryphées d'une certaine Philosophie ; mais lorsque le ridicule en fut devenu sensible même à la multitude , on ne fut que plus étonné de voir M. Duclos affilié , en apparence , à une secte qui commençait à tomber dans le mépris ; & l'on crut encore davantage que sa franchise savait se plier aux petites ressources de l'intrigue.

Tout contribuait donc à le faire juger à la rigueur. La souplesse de son esprit , & la facilité avec laquelle il avait su se prêter à des genres entièrement opposés , tels que les Romans , les Contes de Fées , l'Histoire , la Morale , la Poésie & la Grammaire , formaient encore un préjugé contre lui. Le vrai génie a rarement cette souplesse ; mais elle peut être le partage d'un très-bel esprit ; & M. Duclos en était un. Il prouva même qu'il était quelque chose de mieux. Des observations fines & profondes sur les Mœurs , des Définitions frappantes par leur précision & par leur justesse , des Maximes fortement pensées & rendues avec une énergie qui lui était familière , supposent à la fois un bon esprit , une pénétration & une sagacité rares , un jugement solide & sain , en un mot , un assemblage heureux de qualités peu vulgaires , faites pour lui concilier

Pestime des connoisseurs les plus difficiles , & pour lui conserver un nom célèbre dans la postérité.

Cette justice que nous lui rendons ici , lui aurait été plutôt & plus généralement rendue , si , par des éloges prématurés & indiscrets , ceux qui s'arrogeaient le droit de distribuer les renommées , n'avaient pas voulu le placer dans la classe des hommes de génie. On peut avoir le talent de définir , d'analyser , d'observer avec finesse , & c'en est assez pour être mis au rang des Philosophes ; mais ce n'est point là le talent de peindre & d'animer tout , qui rendit la Bruyère si recommandable. Le livre des *Considérations sur les Mœurs* , quoique l'ouvrage d'un honnête homme , & qui plus est , d'un homme d'un très-grand sens , quoique rempli de maximes vraies , de définitions exactes , de discussions ingénieuses , n'est donc point un ouvrage à comparer au livre des *Caractères*. On y trouve d'ailleurs , à travers une infinité de choses estimables , un style trop coupé , trop dogmatique , trop sentencieux , quelquefois obscur , à force de vouloir être précis , & de temps en temps une affectation de néologisme , qu'un Ecrivain de goût ne se pardonne jamais. Les mêmes défauts se font remarquer aussi dans l'Histoire de Louis XI : le bel esprit

est plus ou moins compatible avec ces fautes ; mais ce ne sont point celles du génie.

Si nous osons le dire, le meilleur Ouvrage de M. Duclos , est le Roman qu'il a donné sous le titre des *Confessions du Comte de \*\*\**. Il a mis en action dans ce livre ce qui paraît sec & un peu décousu dans ses *Considérations sur les Mœurs*. A l'exception de deux ou trois caractères de fantaisie , plus bizarres que vrais, le reste nous a paru tracé de main de Maître. Les situations, à la vérité, n'y sont pas aussi développées qu'elles pourraient l'être. L'Auteur a négligé les gradations, les nuances ; en un mot, ce Roman n'est point assez dramatique ; mais l'histoire intéressante de M<sup>de</sup> de Selves prouve que M. Duclos savait achever aussi-bien qu'esquisser , & qu'il ne lui manquait aucune des parties essentielles de son Art. Le principal mérite qui caractérise d'ailleurs cet ouvrage, c'est la vérité des portraits ; mérite qui justifie ce que nous avons dit du talent de l'Auteur pour bien observer , & qui doit assurer sa réputation.

On conserve, dans les Recueils de l'Académie des Inscriptions, plusieurs Dissertations de M. Duclos , qui sont un témoignage de l'étude approfondie qu'il avait faite de notre Histoire. Ses Remarques sur la Grammaire de

Port-Royal, mêlées de quelques détails minucieux sur la réforme de notre Orthographe, méritent d'être méditées. Elles confirment ce que M. du Marçais avait déjà prouvé par ses Ouvrages , que la Grammaire peut devenir une véritable science ; que la Philosophie a présidé, plus qu'on ne le croit, à l'art de la parole, & qu'on peut en établir les règles non sur des décisions de caprice & de fantaisie, mais sur les loix immuables du raisonnement.

Ce serait manquer à la mémoire de M. Duclos, que de se borner à l'éloge de ses talents. Son austère probité, principe de cette franchise un peu dure qu'on lui reprochait dans la société, sa bienfaisance, ses vertus, lui ont acquis à l'estime publique des droits plus légitimes encore, que le mérite de ses Ouvrages. Peu de personnes ( & c'est le témoignage honorable que lui a rendu M. le Prince de Beauveau 1 ) ) connaissaient mieux les devoirs & le prix de l'amitié. » Il savait servir courageusement ses amis & le mérite » oublié ; il avait alors un art dont on ne se » défiait pas, & qu'on n'aurait pas même attendu d'un homme qui aimait mieux toute

---

\* ) Dans sa Réponse au Discours de réception de M. Beaugé à l'Académie.

» fa vie montrer la vérité avec force, que de » l'insinuer avec adresse «.

M. Duclos avait eu le malheur d'être engagé, quelque temps, dans un parti jaloux de comprendre, dans la liste de ses Sectateurs, tous les noms capables d'augmenter la réputation qu'il voulait usurper. Le mot imposant de *Philosophie*, qui devrait si naturellement exclure l'idée de toute cabale & de toute association dangereuse, avait inspirés à M. Duclos quelques sentimens d'estime pour des Ecrivains, qui, en affectant de mettre ce mot en faveur, semblaient ne s'obliger que plus solennellement à le rendre respectable. Cette Société naissante conservait encore quelque apparence de modération, & déguifait avec soin, aux yeux du Gouvernement & de tous ceux qu'elle avait intérêt de séduire, cet esprit turbulent qu'elle a développé depuis avec une audace si surprenante.

M. Duclos, trop estimable pour être homme de parti, ne se crut en liaison qu'avec des Gens de Lettres, à qui l'on ne pouvait reprocher encore que d'avoir insensiblement amené le Public, par un manège plein d'adresse, à les regarder comme la portion la plus distinguée de la Littérature. Mais lorsque sous le prétexte de combattre tous les préjugés,

cette Cabale artificieuse , enhardie par ses premiers succès , eut enfin secoué le joug de toutes les bienséances , M. Duclos ne tarda pas à manifester ouvertement son mépris pour elle ; & il l'avait , pour ainsi dire , consigné d'avance dans ses Ouvrages , comme on peut en juger dans ces paroles remarquables , tirées de ses *Considérations sur les Mœurs* : » On  
 » déclame beaucoup depuis un temps contre  
 » les préjugés ; peut-être en a-t-on trop détruit :  
 » le préjugé est la loi du commun des hommes.... Je ne puis me dispenser à ce sujet  
 » de blâmer les Ecrivains qui , sous prétexte  
 » d'attaquer la superstition , ce qui serait un  
 » motif louable & utile , si l'on s'y renfermait  
 » en Philosophe citoyen , cherchent à saper  
 » les fondemens de la Morale , & donnent  
 » atteinte aux liens de la société ; d'autant  
 » plus insensés , qu'il serait dangereux pour  
 » eux-mêmes de faire des Prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur les lecteurs ,  
 » est d'en faire dans la jeunesse de mauvais  
 » citoyens , des criminels scandaleux , & des  
 » malheureux dans l'âge avancé : » car il y en  
 » a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.  
 » L'empressement avec lequel on lit ces fortes  
 » d'ouvrages , ne doit pas flatter les Auteurs :



„ qui d'ailleurs auraient du mérite. Ils ne doi-  
 „ vent pas ignorer que les plus misérables  
 „ Ecrivains en ce genre partagent presque  
 „ également cet honneur avec eux. La satire,  
 „ la licence & l'impiété n'ont jamais seules  
 „ prouvé d'esprit. Les plus méprisables par ces  
 „ endroits peuvent être lus une fois : sans leurs  
 „ excès , on ne les eût jamais nommés ; *sem-*  
 „ *blables à ces malheureux que leur état con-*  
 „ *damnait aux ténèbres , & dont le public*  
 „ *n'apprend les noms que par le crime & le*  
 „ *supplice*”.

Plus loin , il ajoute encore : „ Il y a des  
 „ principes qu'on ne doit pas même mettre  
 „ en question. Il est toujours à craindre que  
 „ les vérités les plus évidentes ne contractent ,  
 „ par la discussion, un air de problème qu'el-  
 „ les ne doivent jamais avoir”.

Enfin il prononce ailleurs ce redoutable ana-  
 thème contre toutes les factions qui se font  
 un coupable honneur de se faire remarquer  
 dans la société par leur licence : *Il n'y a mal-*  
*heureusement que les frippons qui fassent des*  
*ligues : les honnêtes gens se tiennent isolés.*

C'est par une suite de la même façon de  
 penser que M. Duclos , dans ses *Confessions*  
*du Comte de \*\*\** , avait déjà traité avec le pro-  
 fond mépris qu'ils méritent , ces Bureaux d'es-

prit où président des femmes assez enivrées de l'encens que leur prodiguent, en se moquant d'elles, les petits héros de leurs Cercles, pour ne pas s'apercevoir du ridicule qui les assiege par-tout ailleurs. „ Tous ces Bureaux de bel „ esprit, dit M. Duclos ( après avoir peint „ une de ces femmes ) ne servent qu'à dégou- „ ter le génie, retrécir l'esprit, encourager „ les médiocres, donner de l'orgueil aux fots, „ & révolter le Public. „

On doit donc rendre une pleine justice à la mémoire de M. Duclos, & ne jamais le confondre avec ces prétendus sages, qui s'étaient fait honneur de le compter parmi leurs Prosélites. Il n'est pas de stratagèmes qu'ils n'emploient pour en grossir le nombre en calomniant également les vivants & les morts. Mais nous avons déjà prouvé ailleurs, que c'était à tort qu'ils se vantaient d'avoir eu pour chefs Montagne, Charron, le Vayer, & Bayle lui-même. On leur produirait, au besoin, cent passages de ces différents Auteurs, qui démontreraient combien ces Philosophes étaient éloignés de partager la licence de nos Sophistes. Dans ce siècle même, qu'ils appellent avec tant de complaisance le siècle philosophique, parce qu'ils croient y donner le ton, M. Duclos, & tout ce que nous avons eu de véritablement,

tablement bons esprits ont fini par se repentir des liaisons momentanées qu'ils avaient eues avec ce parti. M. de Montesquieu s'est défendu d'en être. L'éloquent Citoyen de Genève, après l'avoir bien connu, n'en a parlé qu'avec exécration. On n'ignore plus à quel point M. de Voltaire le méprise, quoique par une politique au-dessous de son génie, il ait paru le craindre ou le ménager : tellement que si l'on retranchait des listes infidèles, produites par cette cabale, tous les noms qu'elle s'est faussement appropriés, on serait dans le cas d'Athalie à son réveil :

On n'y trouverait plus qu'un horrible mélange  
De noms déshonorés & trainés dans la fange.

Il résulte de nos observations sur les Ouvrages de M. Duclos, que sans être précisément dans la classe des Ecrivains de génie, il a mérité l'estime de son siècle & de la postérité par des talents distingués, & qu'il en a fait usage en bon citoyen. Cet homme digne des regrets des Gens de Lettres, a été enlevé à la société & à ses amis, à la fin de l'hiver de 1772.



---

## S U R M. P I R O N.

**A**LEXIS PIRON naquit à Dijon , en 1689. On peut consulter sur sa vie l'histoire abrégée, qu'il en a donnée lui-même dans la Préface de sa *Métromanie* : elle est d'autant plus intéressante , qu'on peut y trouver les causes qui ont empêché cet Auteur , malgré la vigueur de son génie , de se faire une réputation proportionnée à son mérite. On y voit que jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans , relégué dans le cercle étroit d'une bourgeoisie obscure , à peine il avait entrevu cette bonne compagnie , qui ne suppléa jamais au talent , mais qui le perfectionne par le goût. On sait qu'à Paris même , il resta dix ou douze ans inconnu ; qu'il y chercha des ressources faciles , mais peu glorieuses , dans la carrière de l'Opéra Comique , carrière plus avilie aujourd'hui qu'elle ne l'était alors ; & qu'enfin ce fut par les conseils de M. de Crébillon , son compatriote , qu'il osa prendre un essor plus déterminé vers la gloire , en travaillant pour le Théâtre Français.

La Comédie des *Fils Ingrats* , dont il a depuis changé le titre , en celui de *l'Ecole des Peres* , fut son premier essai dramatique , &

cette piece n'eut qu'un succès médiocre : ce n'est pas que le sujet ne fût très-digne du théâtre, & peut-être, en ce sens, supérieur à celui de la Métromanie ; mais les gens de goût ne lui pardonnerent pas, de l'avoir défiguré par un rôle de payfan, très-déplacé dans une action noble, & plus encore par le personnage ridiculement imbécile de l'Auditeur des Comptes. L'étrange disparate de ce mauvais comique, avec les situations intéressantes, placées dans l'Ouvrage, prouve que M. Piron, en homme dont le goût était peu sûr, s'était laissé séduire par l'exemple de quelques Novateurs, qui avaient introduit ce genre batard, cet insipide mélange de la bouffonnerie & du pathétique, genre qui a dénaturé enfin, parmi nous, la vraie Comédie, & qui a fini par nous donner des monstres sous le nom de *Dramés*. On voit dans la Préface de M. Piron, qu'il n'était pas éloigné d'adopter alors leurs principes bizarres, sur lesquels il a jetté depuis tant de ridicule ; mais dans cette piece de l'Ecole des Peres, on put déjà découvrir d'excellentes faillies, beaucoup de ces vers heureux, dignes de devenir proverbes, par la précision, ou par la beauté du sens qu'ils renferment ; tels que ceux-ci, par exemple, quoique déplacés dans la bouche qui les prononce.

- » Eh Messieurs de la ville, avec vos mœurs du temps;
- » Que vous nous gâtez bien tous nos pauvres enfans !
- » Nous vous les envoyons simples & sans malices ;
- » Vous les déniaisez ; mais c'est avec des vices.

M. Piron crut se dédommager de la médiocrité de son premier succès, en se retournant du côté de la Tragédie ; mais ce nouveau début fut encore moins fortuné. Dans la Tragédie de *Callisthene*, on lui reproche d'avoir avili le caractère d'Alexandre, en le représentant comme un insensé, un furieux, uniquement possédé de la manie de se faire rendre, par ses Sujets, les honneurs divins, & sacrifiant à cette fureur le Philosophe Callisthène ; personnage, qui par le stoïcisme de sa Philosophie, n'est gueres plus intéressant que l'autre : car, selon le précepte d'Horace, *si vis me flere dolendum est*. Un personnage impassible peut bien exciter, pendant quelques moments, une froide admiration ; mais n'inspire ni la terreur, ni la pitié ; & par conséquent n'est point propre à la Tragédie.

M. Piron ne nous paraît pas avoir été plus heureux dans Cortès. Les cœurs toujours favorables aux opprimés, ne lui pardonnerent pas d'avoir voulu détourner, sur les Conquistadors du Mexique, l'intérêt qu'on prend si naturellement au malheur des Américains. M. de Vol-

taire s'était bien gardé de faire une pareille faute , en traitant le sujet d'Alzire. D'ailleurs , en dégradant le caractère de Montézume , jusqu'au point de le rendre méprisable , M. Piron ne nous paraît pas avoir relevé celui de Cortès : il en fait une espèce de Chevalier errant , qui n'a cherché un nouveau monde , & qui ne s'est signalé par des exploits inouis , que pour plaire à une froide Elvire , à laquelle on ne prend aucun intérêt : l'Auteur n'a pas senti que cet amour ne pouvait qu'affaiblir l'héroïsme de Cortès , & qu'inspirer plus d'horreur encore pour un brigand d'Europe , qui n'est animé que par un pareil motif au massacre de vingt Nations ; la cruauté n'en paraît que plus inhumaine & plus atroce.

Ne dissimulons point cependant , que dans ces deux pieces que nous n'approuvons pas , & qui ne sont gueres connues que des gens de Lettres , on ne rencontre souvent des traits mâles , qui décelent ce que pouvait être le génie de M. Piron , cultivé par une éducation plus soignée. Le Conseil d'Alexandre , dans Callisthene , en fournit un exemple , aussi-bien que le discours de Cortès à ses Généraux , qui lui proposent d'abandonner ses conquêtes.

Seulement il est malheureux que ces beaux endroits soient défigurés par des taches de sin-

gularité & d'affectation, par une précision sèche & trop tendue que l'Auteur prenait pour de la vigueur, par des termes impropres, par des rimes bizarres, qui n'avaient rien de choquant pour son oreille ; mais qui affligent le plus grand nombre de ses Lecteurs.

On trouve dans la Tragédie de Gustave les mêmes défauts & les mêmes beautés ; mais cette pièce, le plus heureux des essais tragiques de M. Piron, s'est conservée sur la scène, par la foule de situations intéressantes dont elle est, pour ainsi dire, surchargée : cette abondance est sans doute vicieuse, parce que dans un sujet borné par la règle de vingt-quatre heures, elle ne peut manquer de blesser la vraisemblance ; mais le Public pardonne aisément une faute rachetée par de grands effets. Observons encore que dans cette Tragédie le personnage de Gustave est très-noble & très-bien soutenu ; ceux d'Adélaïde & de Léonore sont placés dans des situations d'où il résulte un intérêt pressant : c'en est assez pour trouver grace, même aux yeux de la critique. Si la versification pèche, comme celle de ses autres pièces, par l'harmonie, ce défaut peu sensible pour la multitude, & qui n'est gueres remarqué que par les connaisseurs, ne saurait nuire à l'effet de la représentation,



Jusqu'à présent, on n'apperçoit dans M. Piron qu'un homme né avec beaucoup d'esprit & de talents, qui lutte, avec plus ou moins d'avantage, contre les difficultés de son art. Il n'avait eu, dans la carrière des Corneilles, des Racines, des Voltaires, des Crébillons, aucun de ces succès assez marqués pour lui donner l'espoir d'être jamais compté parmi les émules de ces grands hommes. Cette gloire l'attendait dans un genre, plus difficile peut-être; un seul Ouvrage lui assura l'honneur d'être au rang des successeurs de Molière; ce fut son immortelle *Métromanie*.

Cette pièce nous a paru judicieusement caractérisée par ce vers d'un Ouvrage connu :

Chef-d'œuvre où l'art s'approcha du génie \*).

En effet, on ne saurait trop admirer l'art avec lequel l'Auteur a su combiner son sujet, de manière à le rendre intéressant pendant cinq actes. Quelque familiarisé que l'on soit avec cette Comédie, on est, pour ainsi dire, toujours étonné qu'elle existe. Ce sujet semblait fournir si peu de matière, qu'on a peine à concevoir, même en lisant l'ouvrage, comment

---

\*) La Dunciade, Chant premier.

l'Auteur a pu trouver dans son esprit assez de ressources pour le finir. M. Piron dit , avec modestie , dans sa Préface , *qu'entre les mains de l'Auteur du Misanthrope , cette piece , sans être ni plus longue ni moins régulière , contiendrait une fois plus & mille fois mieux*. Nous pensons qu'à cet égard il ne s'est pas rendu justice , & qu'il a tiré de sa piece , tout ce que Moliere lui-même eût été capable d'en tirer ; mais nous osons croire que Moliere ne l'eût pas choisi. Le génie est quelquefois incapable d'un excès d'esprit. Ce grand homme , trop profond dans son art , pour se méprendre sur la nature des sujets qui lui sont propres , n'aurait trouvé dans le personnage d'un Poëte , tel que celui que nous représente M. Piron , ni un caractère vicieux , ni même un caractère ridicule. Si ce dernier n'eût attaqué , dans sa piece , que cette manie des vers , qui , n'étant appuyée d'aucun talent , n'est véritablement qu'une manie ; il eût , sans doute , trouvé dans ce délire , trop commun , un objet réellement comique. Tel est , par exemple , dans cette même piece , le personnage ridicule de Francaleu ; mais un Poëte tel que M. de l'Empirée , qui n'a d'un peu outré , si l'on veut , que l'enthousiasme de son art , à qui l'Auteur donne d'ailleurs mille qualités aimables , de la grandeur d'ame , & des

vertus, ne nous paraît point un personnage de Comédie. L'Auteur, instruit par sa propre expérience, a voulu prouver, sans doute, que le talent des vers conduisait rarement à la fortune. Cette vérité, dont le mécontentement des Poëtes a fait un dogme très-décourageant, n'est pas cependant sans exception : il est tel siècle de gloire, où l'art des vers ne fut pas infructueux. On ne saurait, sans contredit, trop effrayer, par le tableau du ridicule & de la misère, ceux qui prenant un vain délire pour un talent réel, n'ont en effet que la méprisable manie de rimer pour rimer ; mais on est fâché de voir un vrai Poëte ; tel que M. Piron, représenter sur la scène, un homme d'un vrai talent, très-estimable d'ailleurs, en butte à tous les traits de la malignité, & voisin des plus grands malheurs, tandis que dans la même piece, Francaleu, qui est le vrai Métromane, c'est-à-dire, qui n'a que de la manie sans talent, jouit d'une fortune considérable, & n'est exposé à aucun des ridicules qui devraient résulter de son délire.

Toutes ces réflexions servent à nous persuader de plus en plus, que l'Auteur du Misanthrope & du Tartuffe, qui avait le noble enthousiasme de son art, & la connaissance la plus approfondie des convenances théâtra-

les, n'eut point choisi le sujet de la *Métromanie*, ou du moins qu'il ne l'eût pas traité comme M. Piron. Cependant que de beautés ! que de finesses ! que de traits faillants dans la pièce de ce dernier ! Combien d'attitudes, de surprises heureusement ménagées pour le théâtre ! Quelle profusion de talent & d'esprit ! Que d'art, en un mot, dans toute la conduite de cette singulière Comédie !

Elle passera, sans doute, à la postérité, qui serait malheureuse de ne point la connaître : cependant ( & c'est ce qui la place encore au-dessous des chef-d'œuvres de Molière ) un peu trop fondée, peut-être, sur des anecdotes, sur des allusions, sur des usages du temps, & dénuée de ces grands traits, puisés dans les caractères invariables de la nature, elle perdra de son sel en vieillissant. Nous avons cru même remarquer que dans les Provinces elle faisait une impression moins sensible que dans la Capitale : elle y aurait eu, pour ainsi dire, besoin d'un Commentaire, tandis que les beautés mâles du *Tartuffe*, du *Misanthrope* & de *l'Avare*, seront senties tant qu'il y aura des hommes.

Ajoutons qu'il existera toujours des hypocrites, des méchants, de faux Philosophes, & d'autres grands caractères dignes de la Comé-

die ; au lieu qu'on a vu rarement une folie biffarre, telle que celle de Francaleu, qui fe fait une occupation férieufe de jouer la Comédie dans fa maifon , au point d'y forcer les premiers venus à fe charger des rôles vacants ; qui fe paffionne avec fureur, dans fa vieilleffe, pour la Poëfie, & qui s'avife de faire inférer, dans les papiers publics, de mauvais vers, fous le nom d'une femme, pour fe procurer plus sûrement des admirateurs. On fait qu'une anecdote du temps, fondée fur un pareil délire, & qui fit alors plus de bruit qu'elle n'en méritait, donna lieu à la Métromanie, & n'en rendit la représentation que plus piquante. Mais, comme nous l'avons obfervé, ces ridicules font très-rares, & l'efpece pourrait en difparaître, de manière à laiffer croire, que l'Auteur n'a peint que de fantafie, une extravagance purement idéale ; ce qui ne manquerait pas de faire perdre, à la Comédie, une grande partie du fel que nous y trouvons aujourd'hui. Cependant, d'après la Métromanie, M. Piron doit être placé dans l'infiniment petit nombre de ceux qui ont foutenu dans ce fiècle, la gloire du fiècle dernier. Il eût augmenté fa réputation, s'il avait eu autant de goût que de talents ; mais comme nous l'avons dit, fon éducation négligée, ne lui avait pas permis de perfectionner, autant

qu'il l'aurait pu , cette qualité rare & précieuse , fans laquelle on n'a , pour ainfi dire , que des accès de génie. Il sentait lui-même que cette qualité lui manquait ; auffi avait-il l'habitude de dire , comme pour s'en venger , que le goût menait au café , & que le génie feul conduisait à l'immortalité. Il fe diffimulait que le génie , éclairé par le goût , y conduit plus sûrement encore & plus honorablement.

Le mépris , ou du moins l'indifférence que M. Piron paraiffait avoir pour fon talent , peut avoir contribué encore à le tenir fort éloigné du haut degré de réputation auquel il ferait parvenu. Il faut aux grands Artistes un peu d'enthoufiafme pour foutenir leur émulation ; & , certainement , Racine , Boileau , Moliere ne fe feraient jamais permis de parler avec légèreté d'un Art qui devait les rendre immortels. La nation , qui s'énorgueillit aujourd'hui de leur gloire , ne leur aurait point pardonné cette petite vanité , qui confifte à vouloir paraître fupérieur au talent même qui nous honore.

Les Pieces fugitives de M. Piron , au moins celles qui , jufqu'à préfent , font partie de fon Recueil , n'ajouteraient que peu d'éclat à fon nom ; mais on connaît de lui quelques contes pleins de verve & d'enjouement , qui méritent d'être

tre conservés , quoiqu'ils n'aient point la naïveté piquante des Contes de Lafontaine. On fait qu'il a fait aussi d'excellentes Epigrammes , & c'était un de ses principaux talents. Ce qui est singulier , c'est qu'avec cette facilité dangereuse de faire des Epigrammes très-mordantes , & de s'en permettre beaucoup , il a eu l'avantage de ne point passer pour méchant. Il les composait & les récitait avec une gaîté franche qui les lui faisait pardonner. Rousseau, avec un extérieur moins enjoué , une physionomie moins ouverte , excita plus de haine par les siennes ; il en devint la victime : mais ne serait-ce pas aussi parce qu'il avait eu des succès plus marqués , plus répétés , & que par conséquent il avait plus souvent humilié l'envie ?

Nous apprenons qu'on se prépare à nous donner une nouvelle édition des Œuvres de M. Piron. Nous invitons l'homme de goût qui s'est chargé d'y présider , d'en écarter tout ce qui ne ferait que grossir le volume , sans rien ajouter à la réputation de l'Auteur. Une Epigramme pleine de sel est un châtiment qu'on voit tomber avec plaisir sur la médiocrité insolente ; mais si M. Piron , comme on le dit , avait eu le malheur d'en faire d'injustes contre celui de ses Contemporains qui mérite le plus de gloire , ce serait manquer à sa mémoire , que de les

tendre publiques. On devrait ne conserver des hommes vraiment dignes de louanges , que les témoignages d'estime qu'ils se sont réciproquement donnés , & non ces témoignages de faiblesse , qui prouvent qu'ils n'ont pas toujours su se défendre de quelques accès d'humeur ou de jalousie. Nous aimons , par exemple , la justice que M. Piron rend à M. de Voltaire , quand il l'appelle l'Oracle du goût ; nous aimons à lui entendre dire , dans l'Épître dédicatoire de la Métromanie à M. de Maurepas :

Aussi-bien ce que je vais taire  
Sera plus analogue au ton  
De la trompette de Voltaire ,  
Que du flageolet de Piron.

Il y a de la noblesse & du courage à reconnaître ainsi la supériorité d'un grand homme. Par la même raison , nous sommes charmés de trouver dans le grand Rousseau ce brillant éloge de la Henriade , avant qu'il fût devenu l'ennemi de son Auteur.

» M. de Voltaire a passé ici onze jours , pen-  
» dant lesquels nous ne nous sommes gueres  
» quittés. J'ai été charmé de voir un jeune  
» homme d'une si grande espérance ; il a eu  
» la bonté de me confier son Poëme pendant  
» cinq ou six jours : je puis vous assurer qu'il



» fera un très-grand honneur à l'Auteur. Notre  
 » Nation avait besoin d'un ouvrage comme  
 » celui-là : l'économie en est admirable, & les  
 » Vers parfaitement beaux. A quelques endroits  
 » près, sur lesquels il est entré dans ma pensée,  
 » je n'y ai rien trouvé qui puisse être critiqué  
 » raisonnablement“.

Pour l'honneur de Rousseau & des Lettres,  
 il ferait à propos de reproduire souvent de pa-  
 reils aveux : nous en disons autant des témoi-  
 gnages d'estime que M. de Voltaire a rendus  
 à la mémoire de ce Poëte célèbre. Ce sont les  
 Zoïles de la littérature, qui ne manquent ja-  
 mais de perpétuer le souvenir des inimitiés des  
 hommes célèbres, pour les rabaisser, s'il était  
 possible, à leur niveau. Nous ne disons pas  
 qu'on ne puisse critiquer & réprimer, même  
 avec force, un homme de mérite qui s'oublie,  
 & qui abuse de sa gloire; mais en se rappel-  
 lant toujours ce judicieux Précepte de Quin-  
 tilien : *modestè tamen, & circumspècto judicio*  
*de tantis viris pronunciandum est.* C'est à la  
 fois une loi de bienséance, & un conseil pour  
 l'amour-propre.

On fait qu'une Ode licenciée, échappée à  
 la jeunesse de M. Piron, lui ferma les portes  
 de l'Académie; cette exclusion lui fut d'autant  
 plus sensible qu'il avait été à portée de voir long-

temps ces mêmes portes s'ouvrir à des Gens de Lettres qui n'avaient pas ses talents, & qui, sous le nom de Philosophes, répandaient sans cesse des ouvrages beaucoup plus dangereux : c'était précisément ce qui devait le consoler.

Un mérite que M. Piron portait dans la société, & dont on ne peut gueres se former une idée sans l'avoir connu, c'est l'abondance de traits, de faillies, de contes joyeux, d'épigrammes piquantes, dont il savait animer la conversation : personne, comme on l'a dit ailleurs (1), n'a eu plus que lui de ces bonnes fortunes soudaines, qu'on appelle bons mots; tous ceux qui ont eu l'avantage de vivre avec lui, attestent unanimement cette profusion d'esprit & de gaieté, qui semblait inépuisable; tous ont peine à croire ce qu'ils en ont vu. La comparaison d'un feu d'artifice bien servi n'en donnerait qu'une idée imparfaite. Rien n'est plus rare que cette alliance d'un génie mâle & robuste avec cet esprit du moment, de l'à propos, qu'une expression familière caractérise assez bien, en le nommant *de l'esprit en argent comptant*.

---

\* ) Dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature.

*SUR M. DE LA BEAUMELLE. 297*

Cet homme vraiment célèbre & non moins estimable par ses qualités morales , que par sa gloire littéraire , mourut à Paris à la fin de 1773.

---

*SUR M. DE LA BEAUMELLE.*

**L**AURENT ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE naquit à Vallerangue , dans le Diocèse d'Alais , le 28 Janvier 1727. Il a publié les Lettres de Madame de Maintenon , dans lesquelles on trouve quelques anecdotes précieuses sur les dernières années du règne de Louis XIV. Ce Recueil paraîtrait beaucoup plus piquant , si l'Éditeur ne l'eût pas surchargé d'un trop grand nombre de Lettres inutiles & minutieuses. Ses Mémoires , pour servir à l'histoire de cette Dame , ont été lus avec avidité , parce qu'ils tiennent à un siècle de gloire , qui , véritablement , commençait à se couvrir de nuages , mais dont les moindres particularités intéressent encore , non-seulement la Nation , mais l'Europe entière.

M. de la Beaumelle était Protestant. Quand on ne le saurait pas d'ailleurs , cet Ouvrage le prouverait assez. On y remarque , contre la mémoire de Louis XIV , le chagrin & l'aigreur du style des Réfugiés ; & l'on doit con-

venir que si quelque chose peut rendre ces deux sentimens pardonnables, c'est l'attachement invincible que les préjugés de l'éducation inspirent nécessairement pour une Religion persécutée.

La liberté, ou plutôt le caractère audacieux qui regne dans ces Mémoires, n'a pas eu peu d'influence sur leur succès ; mais les personnes instruites & les esprits modérés, en rendant justice aux talens de l'Auteur, qui a quelquefois la précision & l'énergie de Tacite, ont trouvé dans cet Ouvrage beaucoup de faits hasardés. Le style, comme nous croyons l'avoir dit ailleurs, n'a pas toujours la dignité, & n'a presque jamais la décence qui convient à l'Histoire.

Ses Notes téméraires, sur le siècle de Louis XIV, lui attirèrent un redoutable ennemi. Si M. de Voltaire paraît avoir porté trop loin ses ressentimens, ce ne fut pas cependant un effet ordinaire de la susceptibilité délicate & ombrageuse de ce grand Poète. Nous savons qu'indépendamment de ces Notes, dont la plupart manquent de vérité, M. de la Beaumelle avait eu le malheur de l'offenser personnellement, & sur un objet très-grave. La colère est sans doute plus déplacée chez un Philosophe, que dans une ame vulgaire : mais qui

peut se flatter de ne participer jamais aux faiblesses de l'humanité ! Il semble que la médiocrité , souvent plus susceptible encore que le génie , ne devrait pas s'arrêter avec tant de complaisance & de fiel sur les défauts d'un grand homme : ce sont ces défauts même qui le rapprochent d'elle ; & ils devraient la consoler , si quelque réflexion pouvait calmer la jalousie.

M. de la Beaumelle perdit , dans ses démêlés avec M. de Voltaire , un temps dont il aurait pu faire un meilleur usage. Il sacrifia tout au triste avantage de causer quelques moments d'humeur à cet illustre Ecrivain ; & il y réussit par une Lettre très - piquante , qu'il écrivit à l'occasion de ces mêmes querelles. Cette Lettre fut recherchée avec cet empressement qu'on a toujours pour les Ecrits polémiques. L'Auteur y montre l'esprit qu'on lui connaissait ; & , si la vengeance savait se borner , il aurait eu , peut-être , de quoi s'applaudir d'avoir employé beaucoup de malignité , de finesse & de sel , contre un homme qui connaît si bien l'usage de ces ressources , pour en accabler ses adversaires. Mais M. de la Beaumelle ne s'arrêta plus. Il travaillait , dit-on , à un Commentaire sur tous les Ouvrages de M. de Voltaire , & particulièrement

sur la *Henriade*; Commentaire par lequel il se flattait de prouver à toute l'Europe , éclairée comme elle l'est aujourd'hui , qu'elle avait eu tort d'admirer ce bel Ouvrage , & que la France s'était ridiculement vantée d'avoir enfin un Poème-Epique. On voit combien M. de la Beaumelle était loin de flatter la Nation , lorsqu'il était question de ses intérêts personnels.

On prétend que , pour mieux appuyer son Commentaire , il s'était donné la peine de refaire lui-même la *Henriade*. Nous ne connaissons aucun Vers de ce singulier Ouvrage ; mais si la versification en est semblable à celle d'une Tragédie de *Virginie* , dont nous nous rappelons que M. de la Beaumelle nous fit un jour une lecture , nous osons prédire que cette nouvelle *Henriade* ne fera jamais grande fortune.

On voit à quel degré la haine peut aveugler un homme recommandable , d'ailleurs , par des qualités très-distinguées. Nous sommes bien loin de vouloir interdire à personne le droit d'opposer M. de Voltaire à lui-même , quand il paraît ne pas assez respecter sa gloire. On peut essayer contre lui , non les injures qu'il se permet quelquefois , mais des armes d'une trempe plus fine , sur-tout lorsqu'on peut se flatter de ne pas lui être tout-à-fait inférieur dans le talent de les employer. Mais c'est ici l'occasion

de rappeler ce que nous avons dit à la fin de l'Eloge de M. Piron. C'est toujours avec circonspection, qu'on doit se mesurer avec un homme dont la réputation est si bien affermie. Il faut sentir tout son mérite pour être en droit de remarquer ses défauts.

M. de la Beaumelle, dit-on, insistait vivement dans son Commentaire sur l'espèce de légèreté avec laquelle, selon lui, M. de Voltaire s'est permis de parler de quelques grands Hommes de l'autre siècle; & il citait, entre autres, l'illustre Despréaux. Si véritablement M. de Voltaire avait eu le projet de décrier cet excellent Poète, nous serions les premiers à le condamner. Mais nous croyons que s'il n'a pas toujours pesé toutes ses expressions quand il a parlé de quelques-uns de ses prédécesseurs, ou même de ses contemporains les plus respectables, il ferait encore injuste de l'en reprendre avec la même sévérité qu'on pourrait se permettre contre de petits Ecrivains orgueilleux, qui ne savent, précisément, se distinguer que par cette audace. Il faut du moins reconnaître que M. de Voltaire ne doit à personne une admiration d'Ecolier.

M. de la Beaumelle, a-t-il cru, d'ailleurs, rendre un grand service aux Lettres, en abusant de quelques passages de cet homme

302 *SUR M. DE LA BEAUMELLE.*

crédue, pour le mettre au nombre des dévotionnaires de Baileu ? Ne ferait-ce pas , au contraire , autoriser , par un grand exemple , nos Catons modernes à se dispenser encore plus de la vénération qui est due à ce Législateur du Paradis ? C'est inciser les faux dévots , qui affaiblissent le respect qu'on doit à la Religion , à faire se profiler le catalogue des illustres Incriminés. Nous n'avons garde de succomber à une pucelle morte , & de vouloir donner ce triomphe aux canotiers de Despréaux. Écoutez M. de Valbanc la-même nous témoigner ouvertement tout le mépris qu'il a pour eux : c'est au moyen plus sûr de les humilier.

» Pour moi, dit-il, quand j'ai dit que les  
» *Servus de Baileu* n'étaient pas les meil-  
» leures *Poésies*, je n'ai pas prétendu, pour  
» cela, qu'elles fussent mauvaises. C'est la pre-  
» mière manière de ce grand Poète, infé-  
» rieur, à la vérité, à la seconde, mais très-  
» supérieure à celle de tous les Écrivains de  
» son temps, si vous en exceptez M. Racine.  
» Je regarde ces deux grands Hommes comme  
» les seuls qui aient eu un pinceau correct,  
» qui aient toujours employé des couleurs vi-  
» ves, & qui aient copié fidèlement la nature.  
» Ce qui m'a toujours charmé dans leur style,  
» c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire,



„ & que jamais leurs pensées n'ont rien coûté  
 „ à l'harmonie, ni à la pureté du langage. Feu  
 „ M. de la Motte, qui écrivait bien en Prose,  
 „ ne parlait plus Français quand il faisait des  
 „ Vers..... Aussi la Motte & ses Conforts fai-  
 „ saient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser  
 „ M. Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'é-  
 „ galer. Il y a encore, à ce que j'entends dire,  
 „ quelques-uns de *ces beaux Esprits subalternes*,  
 „ qui passent leur vie dans les Cafés, lesquels  
 „ font, à la mémoire de M. Despréaux, le  
 „ même honneur que les Chapelains faisaient  
 „ à ses Ecrits de son vivant. Ils en disent du  
 „ mal, *parce qu'ils sentent que si M. Des-*  
 „ *préaux les eût connus, il les aurait mépri-*  
 „ *sés autant qu'ils le méritent.* Je serais très-  
 „ fâché que ces Messieurs crussent que je pense  
 „ comme eux, parce que je fais une grande  
 „ différence entre ses premières Satyres & ses  
 „ autres Ouvrages. Je suis sur-tout de votre  
 „ avis sur la neuvième Satyre, qui est un chef-  
 „ d'œuvre, &c.

Ce sont, à ce qu'il nous semble, de pa-  
 reils morceaux qu'il faut recueillir avec soin  
 dans les Ouvrages de M. de Voltaire, & l'on  
 en rassemblerait une foule de ce genre dans  
 sa vaste collection. S'il ne s'est pas toujours  
 exprimé avec cette même énergie, c'est

qu'il n'en a pas eu l'occasion , ou qu'il n'a pas voulu se répéter. Il est donc évident que M. de la Beaumelle ne consultait que sa passion dans les reproches injustes qu'il faisait souvent à M. de Voltaire ; & c'est ainsi que s'égarerent ceux que la haine ou la jalousie aveugle assez , pour ne pas craindre de se blesser eux-mêmes avec les armes qu'ils emploient contre leurs ennemis.

Quoi qu'il en soit , nous répétons encore que M. de la Beaumelle était né avec des dispositions très-heureuses : il ne lui a manqué que le temps de mûrir. Presque tous ses Ouvrages respirent le feu inconsidéré de la jeunesse ; nous l'avons assez connu , pour nous convaincre que son jugement avait besoin de se précautionner contre l'extrême vivacité de son esprit , & que son goût n'était pas aussi soigné qu'il aurait pu l'être. Nous avions cependant conçu les plus grandes espérances d'une traduction de Tacite , qu'il nous avait annoncée , & dont il avait bien voulu nous lire plusieurs fragmens.

M. de la Beaumelle s'était marié , depuis quelques années , avec la sœur de ce jeune la Vayssé de Toulouse , dont il a été si souvent question lors de la malheureuse affaire des Calas. Le nom de cette famille respectable & infortunée semble attacher de l'intérêt à toutes les

personnes qui ont eu quelques rapports avec elle; & M. de Voltaire lui-même, par cette seule considération, devrait enfin cesser de persécuter la cendre de cet Ecrivain, qui vient d'être enlevé à la Littérature par une mort prématurée.

---

SUR M. FRÉRON. \*)

ELie-Catherine Fréron, né à Quimper en 1719 d'une famille honnête & alliée par sa mere au nom de Málherbe, entra de bonne heure dans la Société des Jésuites, & après y avoir passé quelques années, vint à Paris, où il prit successivement les noms d'Abbé, de Chevalier, de Comtesse, & enfin celui de son

---

NOTE DES ÉDITEURS.

\*) Nous avons reçu tous les matériaux de cette collection plus de six mois avant la mort de M. Fréron, & notamment ceux de ce Volume & des précédens; mais depuis, nous avons appris que l'Auteur se proposait de faire insérer dans le Nécrologe des hommes célèbres de cette année, un éloge de ce Journaliste, ou plutôt un jugement impartial sur sa personne & sur ses Ouvrages. Nous l'avons prié de nous le faire passer, & de nous permettre de l'insérer dans cette Collection; c'est ce même Eloge que nous plaçons ici. L'Auteur y a joint les deux

pere qu'il a rendu plus fameux que célèbre dans le métier de Journaliste.

Il fut long-temps l'élève de l'Abbé Desfontaines, sans égaler son maître ; mais avec assez de réputation pour que le Public le désignât pour son successeur. C'était un héritage dangereux, mais le courage & sur-tout ce faux instinct de gloire qui consiste à rechercher la célébrité par toutes sortes de moyens, ne manquaient pas au jeune prosélyte. Né avec beaucoup d'esprit, & l'ayant cultivé par de bonnes études ; écrivain pur & correct, quoique son style trop surchargé d'épithetes oiseuses, de métaphores péniblement recherchées, & du jargon rebattu de la mythologie antique, sentit quelquefois la déclamation & le College ; M. Fréron, employant d'ailleurs assez heureusement l'ironie, & familiarisé par un long usage

pièces qui terminent le Volume suivant. La première est une Lettre adressée à M. l'Abbé M..., & qui fut véritablement écrite quelques jours avant la mort de M. Fréron, comme on peut en juger par le *Post Scriptum*. On y verra que M. Palissot parlait alors de cet Ecrivain avec la même impartialité qu'il montre aujourd'hui, & que les travers du Journaliste avaient en plus de part à ses plaisanteries que le Journaliste lui-même. La seconde pièce contient quelques avis pleins de modération donnés à M. Fréron le jeune sur les égards qu'il doit à la mémoire de M. son pere.

avec toutes les petites ruses du genre polémique , aurait pu , sans doute , se distinguer dans cette carrière , s'il n'avait pas eu la fatale manie d'attaquer les Ecrivains les plus respectables , dans l'espérance de s'illustrer lui-même en se faisant d'illustres ennemis. Il joignit à ce travers singulier la mal-adresse de préconiser souvent des hommes ignorés , & de s'abandonner trop ouvertement à la partialité & aux préventions : ce fut l'origine de ses disgraces ; & ce qui causera l'embarras de la postérité qui ne pourra gueres établir un jugement certain sur sa personne & sur ses ouvrages , si le nom de ce Critique échappe cependant à l'oubli.

Objet de toutes les satyres , de toutes les calomnies , & de tous les emportemens dont l'amour-propre irrité est capable , il semblerait ne pouvoir se dérober à la haine que par le ridicule ; mais il y aurait trop d'injustice à ne le juger que sous l'un ou l'autre de ces rapports. La satire est rarement exempte d'exagération , & la calomnie est toujours exécration aux yeux des honnêtes gens. Ceux qui ont connu M. Fréron ( & l'Auteur de cet article a eu long-temps avec lui des relations intimes ) savent que la plupart de ses torts appartenaient plutôt à sa profession qu'à sa personne , & que les odieuses couleurs sous lesquelles on a cru le représenter,

n'avaient pas même de réalité aux yeux de la vengeance qui se permettaient de les employer.

Il est vrai qu'il n'a pas été, comme ses successeurs le prétendent , le martyr de son zèle pour la Religion , & de son amour pour le bon goût ; il n'a été la victime ni de M. de Voltaire , ni d'aucune cabale , & véritablement il ne pouvait accuser de ses malheurs que lui-même. Il ne connut point assez la nécessité de l'ordre & de l'économie. A portée de se faire une fortune très-honnête par les seuls produits de sa plume , il négligea trop ses ressources , se livra trop aux plaisirs & à l'incurie , en un mot il fut dissipateur. Ses amis , & l'Auteur de cet article entr'autres , lui avaient représenté souvent que dans le métier périlleux qu'il exerçait , il ne pouvait se fortifier contre les effets de la haine , que par cette espèce de considération qu'un homme au-dessus des besoins obtient infailliblement dans la société : mais il ne fut jamais se rendre indépendant de la ressource alimentaire de ses feuilles ; il en abusa même , soit en ne les travaillant point assez , soit en ne remplissant pas les engagements qu'il avait pris avec le Public. Rarement il était au courant des nouveautés dont il devait rendre compte ; chaque ordinaire était plus ou moins retardé ; jamais enfin il ne fut sacrifier ses plaisirs à la nécessité de ses affaires.

Loin que M. de Voltaire lui ait nui, on fait qu'une partie du charme de ses feuilles pour la malignité publique, n'était fondée que sur la hardiesse avec laquelle il se permettait d'attaquer cet illustre Ecrivain, & quelques autres hommes non moins respectés, mais par cette raison là-même, d'autant plus exposés à la jalousie, qui est toujours le sentiment de la multitude.

M. Fréron (& c'est ce qui sauvera du ridicule quelques débris de sa réputation) avait eu le mérite de combattre, avec autant de succès que de courage, quelques usurpateurs de renommée, quelques novateurs absurdes, quelques écrivains médiocres, mais dangereux par leur impudence ou par leur manège, enfin quelques profélytes de cette philosophie audacieuse qui a fait à la Nation plus de mal encore qu'on ne le pense, en dénaturant son caractère, & en pervertissant ses mœurs. Il s'était montré le défenseur des anciens principes, l'ennemi de l'affectation, du néologisme, & de ces Drames lugubres qui ont fait la honte de notre siècle, & qui auraient déshonoré notre Théâtre, si les chefs-d'œuvre de nos grands hommes pouvaient périr. A tous ces égards, on ne peut refuser à M. Fréron un tribut d'éloges qu'il a payés trop chèrement

pour qu'on ait l'injustice de les lui disputer ; mais fédrit par la facilité avec laquelle il s'était rendu redoutable aux insectes de la Littérature , il se crut en état de détruire les réputations les mieux établies ; il oublia la Fable du Serpent & de la Lime , & vit insensiblement ses petits trophées disparaître sous un déluge de ridicules.

Quelques-uns de ses ennemis abuserent sans doute de la vengeance , & nous ne prétendons pas justifier leurs excès. On porta la licence au point de le diffamer en plein Théâtre ; on ne lui contesta pas seulement ses talens , on osa le décrier dans ses mœurs ; mais , nous l'avons déjà dit , la calomnie est abominable ; aucun ornement ne peut en cacher la laideur , & la plus grande réputation , quand elle s'est abaissée à cet indigne moyen , reste flétrie dans la mémoire des hommes justes , & ne reprend son éclat que lorsque le souvenir de ces scandaleuses querelles ne subsiste plus.

Mais ceux qui n'ont employé contre lui que les mêmes armes qu'il employait contre les autres , ceux qui en respectant sa personne , ont puni le Journaliste de la témérité de ses jugemens , ne feront pas confondus avec les Auteurs des Libelles. Si les ridicules qu'ils ont pu lui donner paraissent susceptibles de quel-



qués adoucissmens, la postérité ne leur fera point un crime de cette rigueur, peut-être même regardera-t-elle comme un acte de justice qu'on ait humilié, dans son tems, le Critique orgueilleux qui s'était arrogé le droit de juger tous les talens, tous les Arts, en un mot tous les genres de mérite. Une pareille entreprise passe trop évidemment les forces humaines; &, à dire le vrai, on ne fait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la présomption de certains Journalistes, ou de l'imbécillité de cette classe du Public qui s'en rapporte aveuglément à leurs décisions, & qui les soudoye uniquement pour s'en laisser tromper.

En effet, quelle confiance peut-on prendre dans des Ecrivains assez téméraires pour parler de tout, & pour se promettre d'avoir de l'esprit, à volonté, quarante fois par an? A quelle estime sur-tout peuvent-ils prétendre, lorsqu'à l'exemple du rédacteur de l'Année Littéraire, ils ne rougiront pas de se contredire ouvertement, d'un volume & souvent d'un ordinaire à l'autre, sur la même personne & sur les mêmes ouvrages? lorsque, pour s'épargner quelques veilles, ils adopteront sans pudeur, dans leur Journal, l'éloge ampoulé d'un triste Roman, fait par l'Auteur même de cette ennuyeuse production, & qu'ils consentiront, comme c'est

leur usage, à prendre sous leur nom toutes les inepties qu'on voudra bien leur adresser toutes faites? enfin lorsqu'à la recommandation d'une grande Dame qui aura la faiblesse de protéger un Ecrivain médiocre, ils feront de cette idole l'objet de leurs panégyriques, tandis que pour complaire à un homme en place qui aura le malheur d'être injuste, ou pour satisfaire leur animosité personnelle, ils déchireront un Ecrivain du premier mérite, qui ne se fera point abaissé devant leur orgueil?

La peine du ridicule, il faut en convenir, est un châtiment bien modéré pour ces Charlatans folliculaires, & l'on ne conçoit pas trop comment ils auraient la prétention de l'éviter, ou la mauvaise foi de s'en plaindre. Qu'ils exhalent, à la bonne heure, leur sensibilité contre les faiseurs de Libelles; mais qu'on ait donné à l'un d'eux des ailes à l'envers, ou que même on ait dit, en le nommant :

Fréron, par qui l'on bâille en France;

On ne peut que sourire à ces plaisanteries qui ne supposent ni d'emportement, ni de fiel.

Il est vrai que quelques esprits chagrins & jaloux \*) ont prétendu que l'Auteur de ces plai-

---

\*) M. Robbé, entre autres dans une mauvaise Satyre encore toute récente, & déjà tombée dans l'oubli.

fanteries ne se les était permises que par un sentiment de vengeance , & parce que le rédacteur de l'Année Littéraire l'avait lui-même traité très-légèrement dans ses feuilles. C'est ce qu'ils ne persuaderont à personne ; ils savent bien que la vengeance eût été plus amère , & d'ailleurs il serait aisé de prouver qu'il n'est peut-être pas d'hommes de Lettres à qui M. Fréron eût prodigué plus d'éloges qu'à l'Auteur de la Dunciade. Mais les louanges d'un Journaliste qui se faisait un jeu de flétrir les meilleurs Ouvrages de ses plus célèbres contemporains , pouvaient-elles paraître bien flatteuses ? Nous osons croire que non , & qu'il n'est gueres d'amour-propre à qui elles n'eussent causé plus de répugnance que de plaisir. C'est du moins ce que l'Auteur dont nous parlons avait eu la bonne foi de représenter souvent à ce Journaliste. Ces représentations , & quelques autres causes dont le détail serait inutile ici , produisirent enfin entr'eux un refroidissement marqué. Le Journaliste hazarda quelques hostilités , & alors seulement l'Auteur de la Dunciade crut pouvoir donner quelques ridicules au prétendu Aristarque qui s'était permis tant d'excès contre les noms les plus distingués de la Littérature : mais ce fut toujours , & comme il le devait , en faisant une exception favorable

à la personne & aux mœurs de cet Ecrivain.

A l'égard de ses talens , nous aimons à redire qu'il en avait , & que son plus grand tort était d'en avoir abusé. Il serait difficile cependant de distinguer , dans la vaste collection de ses feuilles , l'esprit qui lui appartenait en propre , de celui qu'il avait coutume d'emprunter à tous ceux qui voulaient bien le seconder dans sa compilation périodique. On fait que M. l'Abbé de la Porte avait contribué , pendant un long espace de tems , à la rédaction de l'Année Littéraire \* ) , & qu'il n'était pas , à beaucoup près , le seul coopérateur de M. Fréron. Plusieurs gens de Lettres , sans avoir avec lui de relations plus intimes , se prêtaient volontiers à lui fournir des Extraits : ce ne ferait donc que dans les deux ou trois Volumes qu'il a donnés sous le titre de ses *Opuscules* , qu'on pourrait saisir le véritable caractère de son esprit , & sa réputation n'y perdrait rien. En effet , dans ces productions de sa jeunesse on trouve fréquemment des principes de goût , présentés d'une manière piquante , une critique judicieuse & fine , de la gaieté , des grâces même , enfin tout ce qui semblait promettre un

---

\* ) Elle s'appellait alors *Lettres sur quelques Ecrits de ce temps.*

bon Journaliste, du moins pour la partie légère de la Littérature.

L'agrément était le principal mérite de cet écrivain, qui n'avait d'ailleurs ni assez de connaissances, ni assez de méthode pour faire l'analyse d'un Ouvrage un peu considérable. On croit même pouvoir assurer sans témérité que dans son immense recueil, on n'en citerait pas une seule de cette espèce, qui fut réellement de sa main. Il réussissait sur-tout dans ces petits dé-mêlés polémiques, où par un changement de scène, qu'il avait l'art de rendre à peine sensible, la critique cessait d'être purement littéraire & dégénérait en combat personnel. D'ailleurs il se bornait presque toujours aux extraits des Romans, des pièces de Théâtre, des brochures; & quand il n'était animé par aucune passion (ce qui était à la vérité très-rare) on pouvait compter non seulement sur une analyse agréable, mais sur un jugement rendu avec goût : c'est ce que l'on ne remarque nulle part plus sensiblement que dans ses Opuscules. On y trouve aussi quelques vers d'une correction pénible & laborieuse, faits par conséquent sans imagination & sans verve; il est vrai qu'il eut la discrétion de ne point les prodiguer.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit, que M. Fréron était véritablement un hom-

me de beaucoup d'esprit, & nous nous efforçons de reconnaître qu'il y joignait dans la société des mœurs très-faciles & très-douces. Sa Littérature était médiocre, & ne pouvait gueres se perfectionner dans le métier qu'il avait choisi; sa vie d'ailleurs était trop dissipée, trop voluptueuse; mais s'il avait eu le courage de surmonter ses habitudes, & de se livrer au travail avec plus d'application, nous ne doutons pas qu'il ne fût devenu un écrivain très-estimable. Son plus grand malheur fut de s'aveugler toujours sur les dangers de sa profession; il ne sentit point assez qu'on ne la pardonnerait, tout au plus, qu'à un homme qui eut fait quelques preuves distinguées dans un genre moins facile, & plus honorable. Bayle, on le sait, daigna se faire Journaliste, mais il avait une prodigieuse érudition, il vivait en Philosophe & il écrivait dans un pays libre.

M. Fréron mourut dans sa maison de Montrouge, près de Paris, le 10 Mars 1776. Son Année Littéraire subsiste encore, & peut-être, pourrait elle reprendre une apparence de vie entre les mains de M. l'Abbé Grofier, que nous n'avons pas l'avantage de connaître; mais nous invitons M. Fréron le jeune à n'y travailler que sobrement, & à faire un peu de violence à sa piété filiale pour épargner au pu-

blic les longues amplifications qu'il se croit obligé de consacrer à la mémoire de son pere. Le sentiment qui l'anime est très-beau sans doute, mais ce sublime de college est quelquefois ennuyeux, sur-tout lorsqu'il est trop répété. M. Fréron n'a plus d'ennemis, & ses Ouvrages le défendraient encore mieux que les apothéoses prodiguées d'un fils qui peut bien se dire dans le secret de son cœur,

Et moi fils inconnu d'un si glorieux pere ;

mais qui doit renfermer ce sentiment en lui même s'il ne veut pas faire rire autant de fois qu'il s'efforcera de faire verser des larmes. Ce qui nous engage surtout à lui conseiller de mettre quelque frein à la passion naissante qu'il a d'écrire, c'est que les enfans d'un pere célèbre sont rarement les héritiers de ses talens : or s'il avait le malheur de dégénérer, il ne lui resterait que le poids de son nom, qui *dans la République des Lettres*, ne fera jamais regardé comme une succession très-avantageuse.



manière, ce qui peut faire le plus d'honneur à la mémoire de l'Abbé de Marfy, quoiqu'il soit très-court, & que ce petit ouvrage n'est pas aussi répandu qu'il est excellent. Nous avons dû penser, par conséquent, que les Amateurs de poésie nous sauraient plus de gré de leur en avoir rappelé quelques morceaux, que si nous nous étions étendus sur quelques détails de la vie de l'Auteur qui n'auraient intéressé personne.

L'humeur que le Journaliste paraît avoir prise contre l'Extrait que nous avons donné de ce Poème charmant, viendrait-elle de ce qu'il est écrit dans une langue qui peut lui sembler barbare ! Mais, pour la commodité des Dames, nous avons eu soin de mettre la traduction française de M. de Querlon, à côté de presque toutes les citations latines.

Nous perséverons toujours dans l'idée que vingt beaux passages, ou vingt beaux vers d'un homme de Lettres le caractérisent beaucoup mieux que toutes les petites Anecdotes qu'on pourrait avoir empruntées de sa famille. Voilà pourquoi, dans l'Eloge de M. l'Abbé Mangerot, par exemple, qui n'a pas écrit dans toute sa vie 300 vers dignes d'être lus, nous avons préféré de rapporter quelques-uns de ces vers au plaisir d'informer le Public que cet Abbé



est mort chez une de ses nieces, Marchande de modes, sous le passage du Cimetierre des Innocens.

Ceux qui nous apprendraient que le Poëte Bauderon de Senecé avait eu l'honneur d'être Valet de Chambre de la Reine, femme de Louis XIV, ne nous instruiraient pas de grand-chose. Mais on leur sauroit beaucoup de gré de nous faire connaître son joli Conte du Kaimac, qui est devenu très-rare, & qui, au jugement de M. de Voltaire, est la seule Piece fugitive excellente que cet Auteur ait composée.

Nous demandons pardon au Public d'avoir fait une Réponse si longue à l'Auteur du Journal des Dames. Elle nous a servi à développer, pour la dernière fois, le principal objet de notre ouvrage. Ce ne sont point des Vies particulières, mais des éloges que nous écrivons. On peut cependant se convaincre, en jettant les yeux sur la plupart des articles des différens Nécrologes qui ont paru, que nous ne négligeons point les détails domestiques que les familles ont la complaisance de nous envoyer, & que nous les invitons sans cesse à vouloir bien nous procurer des faits dignes d'être écrits. C'est une nouvelle preuve de l'injustice du Journaliste que nous ne connaissons pas, & que nous nous garderions bien de nommer quand même il nous ferait connu.

---

# LETTRE

## DE L'AUTEUR

### A UN JOURNALISTE. \*)

20 Mai 1775.

**I**L vient de paraître, Monsieur, à l'occasion d'un article de mes Mémoires Littéraires, qui n'a pas plus de 30 lignes, un Ecrit d'environ 80 pages, intitulé *Supplément aux Mémoires de M. Palissot, pour servir à l'Histoire de notre Littérature, ou Lettre à M. Palissot, sur un article de ses Mémoires*. Vous observerez que l'Auteur est prolixé jusques dans son titre.

En parlant d'un Ecrivain, à qui l'on attribue quelques ouvrages en faveur du Divorce, j'avais dit qu'avant de se livrer, sur cette matière, à des spéculations peut-être dangereuses, & de former le projet d'introduire parmi nous l'usage du Divorce, il faudrait peser mûrement les abus qui pourraient en résulter : voilà, Monsieur, le sujet de la querelle.

Le mot *introduire* a révolté les oreilles fa-

---

\*) Cette Lettre a paru dans plusieurs Journaux.

vantes de mon Censeur. Il s'est cru obligé de me prouver par une longue énumération d'Écrits anciens & modernes, par les décrets du Concile d'Elvire, par un passage des Essais de Montagne, par les Loix de Constantin, d'Honorius, de Théodose le jeune, de Valentinien III, d'Anastase & de Justinien, par quelques ouvrages de controverse peu dignes de Milton, par les Formules de Marculfe, par une petite aventure de Ste. Fabiole, rapportée par S. Justin, par les Capitulaires de Charlemagne, par le Journal de Bouillon, par les Loix de Moïse, &c. &c. &c. : Il s'est cru, dis-je, obligé d'ennuyer le Public pour m'apprendre que l'usage du Divorce remonte à la plus haute Antiquité, & qu'il n'a été aboli, même dans les États Chrétiens, que vers la fin du neuvième siècle : ce que je savais, en vérité, tout aussi bien que lui.

Il a la politesse d'ajouter que *son dessein n'est pas de me percer*, que je dois m'apercevoir qu'il *n'allonge pas la botte*, & qu'un Publiciste pourrait *m'écraser sous le poids d'un bien plus grand nombre d'autorités*. Il ne s'est armé de tout cet appareil d'érudition, que pour me donner, en passant, une petite leçon de Grammaire sur la signification du mot *introduire*, qui, selon lui, ne peut s'appliquer

qu'à une coutume toute nouvelle , & non à une pratique aussi ancienne que celle du Divorce. Mais , malheureusement , c'est ce qui reste encore à prouver : car dès qu'il m'accorde que l'usage du Divorce a cessé pour nous depuis environ neuf siècles , il me semble qu'une prescription de neuf cens ans met , en ma faveur , quelque poids dans la balance. Il me semble qu'après une si longue désuétude , il est très-permis , sans violer les loix , ni du langage , ni du sens commun , de regarder l'entreprise de ceux qui voudraient rétablir cet usage , comme une véritable innovation : ce qui justifie pleinement l'expression que j'ai employée , & l'inutilité de la brochure , dont je viens de vous développer tout l'objet.

Peut-être me demanderez-vous actuellement , Monsieur , quel est l'Ecrivain célèbre qui a donné lieu à cette importante contestation ? j'ai bien peur de ne vous rien apprendre en vous nommant M. de Cerfvol. Je prévois même que vous allez me demander encore ce qui a pu me déterminer à placer ce M. de Cerfvol dans mes Mémoires Littéraires. Hélas ? Monsieur , j'en fais bien mes excuses au Public. Il n'était pas dans ma première Edition ; il ne sera pas dans les suivantes , & si , par malheur , il se trouve dans celle dont il s'agit , ce ne fut de

ma part qu'une pure complaisance pour une personne qui m'en sollicita vivement, sans m'expliquer l'intérêt qu'elle pouvait y prendre. Mais, entre nous, je crois deviner le mot de l'énigme, & je commence à soupçonner que cette invitation si pressante, n'avait pour instigateur secret que M. de Cerfvol lui-même. Vous ne douterez pas de ma conjecture, lorsque vous ferez ce que peut suggérer à de certaines gens la manie si heureusement caractérisée dans ces vers :

O Renommée, ô puissante Déesse !  
Par charité, parlez un peu de nous !

Imaginez, Monsieur, que pour motiver, dans l'Ecrit dont je vous rends compte, l'intérêt qu'on veut faire prendre à la personne & aux Ouvrages de M. de Cerfvol, on nous apprend qu'il est mort depuis quelques années. C'est à la fois un prétexte pour me reprocher durement d'avoir attaqué un homme sans défense, & pour jeter quelques fleurs sur sa tombe.

Mon dessein n'est pas de mettre votre pénétration à l'épreuve ; mais peut-être ne devinez-vous que difficilement le nom du Panégyriste de feu M. de Cerfvol. Vous allez juger du degré de confiance que méritent les Oraisons funebres. Vous y seriez-vous attendu, Mon-

fieur ! Ce Panégyriste... est M. de Cerfvol lui-même, qui ne s'est tué dans l'opinion publique, que pour se ménager encore cette petite occasion de faire parler de lui. Croyez-vous que dans les fastes de la Charlatannerie Littéraire, il fut aisé de trouver un autre exemple d'un pareil manège ? J'ose vous garantir la certitude de cette Anecdote comique. C'est précisément le stratagème du vieux Char qui contrefaisait le pendu.

Le galant fait le mort — la bête scélérate  
A de certains cordons se tenait par la patte.

J'aurais pardonné à M. de Cerfvol cette gentillesse de son amour-propre, qui, dans le fonds, n'est que ridicule, s'il eut gardé plus de modération dans son ennuyeuse Diatribe. Mais il ressemble exactement au Possédé de l'Evangile, qui se réfugiait dans un sépulchre, pour jeter des pierres aux passans. Il a maintenant le choix, ou de continuer à faire le mort, personnage que sa célébrité ne lui rendra jamais très-difficile, ou de ressusciter, si bon lui semble, mais je me promets bien de ne plus avoir de démêlé avec lui, ni en qualité de Défunt, ni en qualité de Revenant. J'ai pris quelquefois la liberté de me moquer un peu des Charlatans & des Usurpateurs de réputation, qui s'é-

taient eux-mêmes moqués de moi. C'était une petite consolation bien permise à un pauvre Solitaire qu'une Cabale de Comédiens, de Philosophes & de Courtisannes, a si malicieusement écarté du Théâtre; mais je n'ai de ma vie répondu à une bonne Critique, qu'en tâchant de me corriger, & je connais trop le prix du tems pour être tenté de répondre à de mauvaises chicanes, & à des injures.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

*Fin du cinquieme Volume.*

# T A B L E

des Pièces contenues dans ce Volume.

## *Histoire des premiers siècles de Rome.*

<b>AU</b> Roi de Pologne, . . . . .	i
<i>Avertissement</i> , . . . . .	iiij
<i>Discours sur l'Histoire à Madame la Comtesse de L* M****</i> , v	v
<i>Histoire de Romulus</i> , . . . . .	1
<i>de Numa Pompilius</i> , . . . . .	35
<i>de Tullus Hostilius</i> , . . . . .	78
<i>d'Ancus Martius</i> , . . . . .	110
<i>de Lucius Tarquinius Priscus</i> , . . . . .	146
<i>de Servius Tullius</i> , . . . . .	166
<i>de Lucius Tarquinius Superbus</i> , . . . . .	184
<i>Jugement de l'Auteur de l'Année Littéraire sur cette Histoire</i> , . . . . .	209
<i>Mémoires historiques, littéraires &amp; critiques, sur quelques</i>	
<i>Ecrivains de nos jours</i> , . . . . .	223
<i>sur M. Hardion</i> , . . . . .	ibid.
<i>sur M. l'Abbé Mangelot</i> , . . . . .	225
<i>sur M. de la Garde</i> , . . . . .	231
<i>sur M. l'Abbé Trublet</i> , . . . . .	237
<i>sur M. le Président Hénault</i> , . . . . .	249
<i>sur M. de la Bléterie</i> , . . . . .	259
<i>sur M. Toussaint</i> , . . . . .	265
<i>sur M. Duclos</i> , . . . . .	271
<i>sur M. Piron</i> , . . . . .	282
<i>sur M. de la Beaumelle</i> , . . . . .	297
<i>sur M. Freron</i> , . . . . .	305
<i>Réponse de l'Auteur à un Détracteur du Nécrologe</i> , . . . . .	318
<i>Lettre de l'Auteur à un Journaliste</i> , . . . . .	322
Fin de la Table.	



---

## FAUTES A CORRIGER.

### TOME QUATRIEME.

Page 359, ligne 21, la foule, *lisez* une foule  
 Page 382, ligne 7, de vrais connaisseurs, *lisez* des vrais connaisseurs.

---

### TOME CINQUIEME.

Page xvij, lignes 20 & 21, ce systême, *lisez* le systême  
 Page 105, ligne dernière, fut, je crois, *lisez* Ce fut, je crois,  
 Page 106, ligne avant-dernière, Chef, *lisez* Chefs  
 \* Page 111, ligne 4, des faits si ridicules, *lisez* des faits si reculés,  
 Page 124, ligne 15, lancer, *lisez* de lancer  
 Page 148, ligne 6, qui rend, *lisez* qui les rend  
 Page 174, ligne 18, opprime, *lisez* opprimé.  
 Page 187, ligne 7, dans le tems, *lisez* dans les tems  
 \* Page 238, ligne 18, hommages. *lisez* hommages aussi passionnés.  
 Page 242, ligne 23, *supprimez* &  
 Page 277, ligne 10, inspirés, *lisez* inspiré  
 Page 278, ligne 7, dans ces paroles, *lisez* par ces paroles  
 Page 284, ligne 18, *dolendum est*. Un personnage, *lisez* *dolendum est*, un personnage  
 Page 308, ligne 2, se permettaient, *lisez* se permettait  
 Page 322, *A l'occasion de la Lettre de l'Auteur à un Journaliste, voyez l'article CERF-VOL, page 335 du troisieme volume.*

Tome V.

Z

